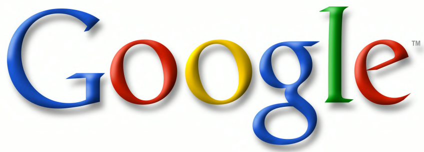


NOUVELLE COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. LEFÈVRE.

Paris. — Imp. Bénard et Comp., rue Damiette, 2.

LES ENTRETIENS
MÉMORABLES
DE SOCRATE

TRADUITS DU GREC DE XÉNOPHON ;

SUIVIS

DE CRITON ET DE L'APOLOGIE DE SOCRATE,

TRADUITS DU GREC DE PLATON.

TOME I.



A PARIS,
CHEZ VICTOR LECOU, LIBRAIRE,
RUE DU BOULOI, Nº 10.

1850.

LES

ENTRETIENS MÉMORABLES

DE SOCRATE.

LIVRE PREMIER.

I.

J'ai souvent admiré comment les accusateurs de Socrate ont pu le présenter aux Athéniens comme un criminel d'état, et leur persuader qu'il méritait la mort. Quelle était leur accusation? Socrate est coupable, disaient-ils, car il ne croit point aux dieux que révère la république, car il introduit des divinités nouvelles : il est coupable, car il corrompt la jeunesse.

Il ne révérait point les dieux de l'état! Et quelle était la preuve de cette

imputation? Il faisait des sacrifices, et l'on ne pouvait l'ignorer : il en offrait souvent dans l'intérieur de sa maison ; souvent il en offrait sur les autels publics. Se cachait-il quand il avait recours à la divination? Il disait lui-même, et tout le monde le répétait, qu'il était inspiré par un être supérieur : c'est ce qui a le plus contribué, je crois, à le faire accuser d'introduire de nouveaux dieux.

Mais quelles sont les nouveautés qu'on peut lui reprocher? Qu'a-t-il fait? ce que font tous ceux qui croient à la divination : ils consultent le vol des oiseaux, ils sont attentifs aux paroles fortuites, ils observent les présages, ils interrogent les entrailles des victimes. Pensent-ils que les oiseaux, pensent-ils que le premier homme qu'ils rencontrent soient instruits de ce qu'ils cherchent à savoir? Non,

sans doute ; mais ils croient que les dieux eux-mêmes leur envoient ces signes de leur volonté, et c'était le sentiment de Socrate.

Le vulgaire, il est vrai, dit qu'il est excité ou retenu par les rencontres qui lui sont offertes, par les oiseaux qu'il observe : mais ce n'était pas ainsi que Socrate s'exprimait. Il pensait, il disait qu'un être supérieur daignait l'inspirer ; et c'était d'après ces avis intérieurs qu'il conseillait à ses amis de suivre leurs desseins ou de les abandonner. Les uns se sont bien trouvés de l'avoir cru ; les autres se sont repentis de ne l'avoir pas écouté.

On n'imaginera pas qu'il eût voulu passer dans l'esprit de ses amis pour un imbécile ou pour un imposteur. Cependant s'il eût été convaincu de mensonge après avoir soutenu qu'il était inspiré par un dieu, comment aurait-

il évité l'un ou l'autre de ces reproches? En un mot, puisqu'il osait prédire l'avenir, il est clair qu'il croyait dire la vérité.

II.

Mais, dans cette persuasion, en qui pouvait-il mettre sa confiance, si ce n'était en Dieu même? Et s'il donnait sa confiance aux dieux, comment pouvait-il croire qu'ils n'existaient pas?

Religieux en public, il ne l'était pas moins dans le secret de la plus intime amitié. Il engageait ses amis à suivre leurs lumières dans les choses indispensables : mais, dans les entreprises dont l'événement est toujours incertain, il les envoyait consulter les oracles. L'art de la divination, disait-il, est nécessaire pour bien administrer un état, et même pour bien régler une famille. L'architecture, la sculpture,

l'agriculture, la politique, l'économie, la science des calculs, celle de commander des armées, toutes ces connaissances enfin ont leurs principes; toutes peuvent être soumises à notre choix. Mais aussi, dans toutes, ce qu'il y a de plus important, les dieux se le sont réservé, et nous ne pouvons y trouver que l'obscurité la plus impénétrable.

En effet, on peut très bien planter un verger; mais sait-on qui doit en recueillir les fruits? Un architecte saura donner à son édifice les plus belles proportions; mais nous dira-t-il qui doit l'habiter? Ce général d'armée sait combattre; mais sait-il s'il ne se repentira pas d'avoir livré bataille? Ce politique connaît bien les principes du gouvernement; mais il ignore s'il pourra se féliciter un jour d'avoir tenu les rênes de l'état. Ce jeune homme

épouse une belle femme ; il se promet de goûter auprès d'elle la félicité suprême : elle ne lui causera peut-être que des chagrins. Un autre se repaît des plus brillantes espérances, car il vient d'entrer dans l'alliance des hommes les plus puissants de l'état ; il ne prévoit pas qu'ils le feront exiler un jour.

Socrate regardait comme une folie de ne pas reconnaître dans les événements une providence divine, et de les soumettre à l'intelligence humaine ; mais il ne trouvait pas moins insensé d'aller consulter les oracles sur des choses que les dieux nous ont permis d'apprendre, et dont nous pouvons juger par nous-mêmes : comme si l'on s'avisait de demander à la divinité si l'on doit faire conduire son char par un cocher habile ou maladroit, ou si l'on confiera son vaisseau à un bon ou

à un mauvais pilote. Il taxait d'impiété la manie d'interroger les dieux sur ce qu'on peut aisément connaître en prenant la peine de calculer, de mesurer, de peser. Commençons, disait-il, par apprendre ce que les dieux nous ont accordé de savoir, et consultons-les sur ce qu'ils nous ont caché; car ils daignent se communiquer à ceux qu'ils favorisent.

III.

On peut dire que la vie entière de Socrate s'est écoulée sous les yeux des hommes. Le matin, il allait à la promenade et dans les lieux d'exercice : il se montrait sur la place aux heures où le peuple s'y rendait en foule, et passait tout le reste du jour au milieu des plus nombreuses assemblées. Le plus souvent il parlait; tout le monde pouvait l'écouter : et lui a-t-on jamais vu faire, lui a-t-on jamais entendu dire rien d'impie, rien de suspect ?

Il n'avait pas la manie si commune d'embrasser dans ses leçons tout ce qui existe, de rechercher l'origine de ce que les sophistes appellent la nature, et de remonter aux causes nécessaires qui ont donné naissance aux corps célestes. Il prouvait qu'il faut avoir perdu l'esprit pour se livrer à de semblables spéculations. Ces gens-là, demandait-il, croient donc avoir épuisé tout ce qu'il importe à l'homme de savoir, puisqu'ils s'occupent de ce qui l'intéresse si peu ; ou pensent-ils qu'il nous soit permis d'abandonner les choses que les dieux ont bien voulu nous soumettre, pour approfondir les secrets qu'ils se sont réservés ?

Il admirait surtout l'aveuglement de ces faux sages qui ne sentent pas que l'esprit humain ne saurait pénétrer ces mystères. Aussi, disait-il, ceux qui se piquent d'en parler le mieux

sont bien loin de s'accorder entre eux sur leurs principes. Qu'on les voie ensemble, on se croirait dans une assemblée de fous. Quels symptômes en effet remarquons nous dans les malheureux atteints de folie? Ils redoutent ce qui n'a rien de terrible, et ne craignent rien de ce qui est vraiment redoutable. Il en est de même de ces prétendus philosophes : les uns croient qu'il n'y a pas de honte à tout dire, à tout faire en public; les autres ne permettent pas même d'avoir aucun commerce avec les hommes; ceux-ci ne respectent ni temples ni autels, ni rien de ce que nous regardons comme sacré; ceux-là révèrent les pierres, les troncs d'arbres, et jusqu'aux animaux.

Dans leurs recherches sur les objets de la nature, les uns se figurent qu'il n'existe qu'une substance; et les autres, que le nombre des substances est

infini ; celui-ci soutient que toutes les parties de la matière sont dans un mouvement continuel ; et celui-là, qu'il n'y a pas même de mouvement ; ici on vous prouvera que tout naît et périt ; et là, qu'il ne peut y avoir jamais de naissance ni de destruction.

Mais, ajoutait-il, quand nous avons appris quelque métier, nous nous croyons en état de l'exercer ensuite pour notre usage ou pour celui des personnes que nous voulons obliger ; en est-il de même de ces scrutateurs de la nature ? Eux qui connaissent si bien les causes de tout, croient-ils aussi pouvoir faire à leur gré des vents, de la pluie, des saisons, ou d'autres semblables merveilles dont ils peuvent avoir besoin ? Ils n'osent se flatter de tant de puissance ; ils ne savent rien faire de tout cela : il leur suffit de savoir comment tout cela se fait.

IV.

C'est ainsi qu'il parlait de ces vaines spéculations. Content de s'entretenir des choses qui sont à la portée de l'homme, il examinait ce qui est pieux, ce qui est impie, ce qui est honnête ou honteux, ce qui est juste ou injuste. Il recherchait ce que c'est que la sagesse et la folie ; ce qui constitue la valeur et la pusillanimité, ce que c'est que la société, et quel est celui qui en connaît les principes : ce que c'est que le gouvernement, et comment on se rend digne d'en tenir les rênes. Tels ou de semblables objets occupaient seuls sa pensée : il accordait le titre d'hommes honnêtes et vertueux à ceux qui s'en étaient fait une étude, et rejetait au nombre des esclaves ceux qui les avaient négligés.

Que ses juges se soient trompés sur ses pensées secrètes, cela ne me sur-

prend pas ; mais qu'ils n'aient fait aucune attention à ce que personne n'ignorait, voilà ce que je ne puis comprendre.

Il avait fait serment, en qualité de sénateur, de ne juger que conformément aux lois. Élevé ensuite à la dignité d'épistate[1], et pressé par le peuple de condamner à mort, contre la loi, Érasinide, Trasyle, et sept autres capitaines, il refusa constamment de porter le décret. Le peuple s'emporta, les grands menacèrent ; mais il aima mieux garder son serment que de complaire à la multitude, et d'apaiser par une injustice les hommes puissants qui se flattaient de le faire trembler.

C'est qu'il n'avait pas sur la provi-

[1] C'était la première et la plus puissante des magistratures. On ne pouvait en jouir qu'un seul jour et qu'une seule fois en sa vie. L'épistate avait les clefs de la forteresse et du trésor.

dence les idées du vulgaire, qui pense que plusieurs choses sont connues des dieux et que d'autres leur échappent. Il était persuadé que les dieux voient toutes nos actions, entendent tous nos discours, et pénètrent jusque dans les profondeurs de nos plus secrètes pensées : qu'ils sont partout, et qu'ils font, en toute occasion, connaître leurs volontés aux mortels ; et les Athéniens ont pu se persuader qu'il avait sur la divinité des opinions condamnables, lui qui n'avait jamais rien dit, jamais rien fait, qu'on pût soupçonner d'impiété ! On célèbrerait aujourd'hui la piété d'un homme qui agirait, qui penserait comme lui.

V.

Je ne suis pas moins surpris que personne ait jamais pu voir dans Socrate un corrupteur de la jeunesse. Sans revenir sur ce que nous avons

déja dit, qui fut jamais plus supérieur aux faiblesses de l'amour? plus ennemi des délices de la table? Qui sut mieux supporter la rigueur du froid, les chaleurs brûlantes de l'été, les plus rudes fatigues? Il s'était fait une telle habitude de la modération, qu'il vivait content dans la plus humble fortune. Et l'on veut qu'il ait entraîné les autres dans l'impiété, qu'il leur ait appris à violer les lois, qu'il les ait plongés dans la débauche, dans le libertinage, et n'en ait fait que des hommes efféminés, incapables de supporter les fatigues!

Disons plutôt qu'il déracinait ces vices de leurs cœurs. Habile à leur faire espérer de devenir un jour des hommes honnêtes et courageux en s'accoutumant à veiller sur eux-mêmes, il leur inspirait insensiblement le goût de la vertu. Ce n'est pas qu'il

se vantât d'enseigner la sagesse : mais il était sage, on le savait ; et, en le fréquentant, en l'imitant, on se flattait d'approcher de sa vertu.

Il ne négligeait pas les soins qu'exige de nous la nature, et il était loin d'approuver cette négligence dans les autres. Manger avec excès, travailler de même, voilà ce qu'il condamnait ; mais il aimait qu'on se nourrît avec modération, et qu'on travaillât sans s'épuiser de fatigue. Ce régime, disait-il, est salutaire à la santé, et ne nuit point aux facultés de l'esprit. Sur sa table et dans ses vêtements, il était bien éloigné de la délicatesse et de l'ostentation ; mais on ne peut lui reprocher d'avoir inspiré l'avarice à ses amis. Il les guérissait des autres passions ; et, ne recevant aucun honoraire des leçons qu'il leur donnait, il leur offrait un bel exemple de désintéressement.

C'était même sur ce désintéressement qu'il fondait sa liberté. Se faire payer de ses conversations, c'est, disait-il, se rendre esclave, puisqu'on s'impose l'obligation de ne les pas interrompre à son gré. D'ailleurs il ne comprenait pas qu'on prît de l'argent pour donner des leçons de vertu : comme si l'on pouvait en retirer une plus grande récompense que d'acquérir un ami ; ou comme si l'on devait craindre, en rendant un homme honnête et vertueux, qu'il n'aura pas la plus grande reconnaissance pour le plus grand de tous les bienfaits !

VI.

Socrate ne faisait pas toutes les belles promesses dont les professeurs mercenaires de la vertu sont toujours si prodigues : mais il espérait que ceux qui auraient embrassé ses sentiments ne manqueraient jamais de s'aimer

entre eux comme des frères, et de conserver pour lui une tendresse vraiment filiale. Si l'on veut qu'il ait corrompu la jeunesse, l'amour de la vertu sera donc regardé comme un germe de corruption.

Mais, dit son accusateur, on apprenait dans son commerce à mépriser les lois reçues. C'était, à l'en croire, une absurdité qu'une fève décidât quels seraient les chefs de la république. Qui oserait confier son vaisseau à un pilote tiré au sort ? A-t-on recours au sort pour choisir un architecte, un joueur de flûte, ou d'autres semblables artistes, dont les fautes seraient bien moins dangereuses que celles des magistrats ? C'est par de semblables discours qu'il échauffait l'esprit des jeunes citoyens, qu'il les rendait violents et leur inspirait le mépris des lois.

Si l'on donne quelque crédit à cette imputation, qu'on traite donc aussi de brouillons tous les sages qui se croient capables d'éclairer leurs concitoyens sur leurs véritables intérêts. Mais ils savent trop bien que la violence n'engendre que des haines, et fait pencher l'état vers sa ruine, tandis que la persuasion n'inspire que la bienveillance et ne peut jamais être dangereuse.

L'homme violent nous ravit nos droits, et nous le haïssons : nous aimons comme nos bienfaiteurs ceux qui nous persuadent. Ce n'est pas le sage, c'est le puissant dépourvu de lumières qui a recours à la violence. Pour employer la force, il faut un grand nombre de complices ; pour persuader, il n'en faut aucun. Celui qui croit avoir assez de ressources en lui-même pour dominer sur les esprits n'ensanglante pas ses mains :

voudrait-il se défaire d'un homme qu'il est de son intérêt de conserver, puisque la douce persuasion va le lui rendre utile ?

VII.

Mais Critias, mais Alcibiade, continue l'accusateur, ont eu des liaisons avec Socrate, et ils ont fait le plus grand mal à leur patrie. On ne vit point, dans le temps de l'oligarchie athénienne, d'homme plus violent, plus avare que Critias : ni, dans la démocratie, d'homme plus violent, plus débauché, plus insolent qu'Alcibiade.

Je suis loin d'entreprendre l'apologie de leur conduite; je ferai seulement connaître le genre de rapports qu'ils eurent avec Socrate. C'étaient bien les deux hommes les plus ambitieux d'Athènes : ils auraient voulu s'emparer de toutes les affaires de la

république pour effacer la gloire de tous leurs concitoyens. Ils savaient que Socrate, étranger à toute volupté, était en même temps fort pauvre et très content de son sort : mais ils savaient aussi que, par le talent de la parole, il tournait à son gré ceux qui conversaient avec lui. Voilà ce qu'ils avaient remarqué. Dira-t-on que des hommes de leur caractère aient recherché Socrate pour acquérir la même sagesse, la même pureté de mœurs? Non, sans doute; ils ne voulaient gagner dans son commerce que l'usage de la parole et celui des affaires. Si Dieu leur avait donné le choix de vivre toujours comme Socrate ou de mourir, je suis sûr qu'ils auraient préféré la mort.

C'est ce qu'ils ont prouvé par leur conduite. Dès qu'ils crurent en savoir plus que ceux qui profitaient en même

temps de ses entretiens, ils l'abandonnèrent pour se jeter dans les affaires de la république, montrant assez qu'ils n'avaient pas eu d'autre raison de le rechercher.

On dira peut-être que Socrate, avant d'enseigner à ses disciples l'art de gouverner les hommes, aurait dû leur apprendre celui de se gouverner eux-mêmes. Je ne m'amuserai pas à combattre cette objection : je vois seulement que tous les maîtres, non contents d'instruire leurs élèves par le moyen de la parole, se donnent pour exemples, et leur montrent qu'ils sont les premiers à pratiquer ce qu'ils enseignent. Je sais aussi que Socrate montrait en lui-même à ses amis le modèle de l'homme sage et vertueux, et qu'il joignait à son exemple les plus belles leçons sur les devoirs des hommes et sur la vertu. Je sais enfin

qu'Alcibiade et Critias se conduisirent avec sagesse tant qu'ils le fréquentèrent; non qu'ils craignissent, comme des enfants, qu'il les punît de leurs fautes, mais parcequ'ils avaient alors l'idée du bien.

VIII.

La plupart de ces gens qui font un métier de la philosophie soutiendront peut-être que l'homme juste ne peut devenir injuste, ni l'homme modeste, insolent; et que, dans tout ce qui porte sur des principes, on ne peut tomber dans l'ignorance après avoir été bien instruit.

Je ne pense pas comme eux. Par l'exercice, le corps prend les habitudes qu'on lui veut faire contracter; l'exercice n'est pas moins nécessaire à l'ame; c'est par lui seul qu'on s'accoutume à remplir ses devoirs, et qu'on parvient à s'abstenir sans peine de ce qui nous est interdit

Aussi voyons-nous que les pères n'osent se reposer sur le caractère heureux de leurs enfants : ils ont encore un grand soin de les éloigner des sociétés dangereuses, persuadés que la fréquentation des hommes honnêtes est un des plus utiles exercices que puisse prendre la vertu, mais qu'elle se perd dans la fréquentation des méchants. Le poëte Théognis rend témoignage à cette vérité :

Le sage dans nos cœurs fait passer ses vertus ;
Le méchant nous ravit notre bonté première.

Il dit ailleurs :

Le vice a quelquefois surpris le cœur du sage.

Je suis frappé de cette vérité. Je vois que, par le défaut d'exercice, on oublie même les vers, quoique leur mesure serve à les graver profondément dans la mémoire ; la négligence nous fait oublier de même les prin-

cipes que nous avons le mieux connus. Si nous oublions les préceptes qui nous engageaient à la vertu, nous perdons bientôt de vue tout ce qui nous la rendait chère ; elle-même est bientôt oubliée.

Voyez l'homme qui s'adonne au vin ou qui se laisse entraîner par l'amour : il n'a plus la même force pour observer ses devoirs et pour s'interdire ce qu'il doit éviter. Plusieurs, avant d'aimer, savaient ménager leur fortune : blessés par l'amour, ils ne le savent plus : ils commencent par dissiper leur bien, et se livrent ensuite à des gains honteux qui naguère les auraient fait rougir.

Comment donc ne pourrait-il pas arriver qu'un homme auparavant réservé dans ses mœurs perdît toute retenue, et que le juste devînt injuste? Je suis persuadé que toutes les bonnes

qualités peuvent s'acquérir par l'exercice, et la tempérance aussi bien que les autres. Dès que les voluptés se sont emparées de notre ame, elles lui font abjurer toute retenue, et la soumettent en esclave aux appétits déréglés du corps.

IX.

Tant qu'Alcibiade et Critias restèrent auprès de Socrate, tant qu'il leur prêta ses secours pour combattre leurs passions vicieuses, ils surent leur résister et les vaincre : mais dès qu'ils l'eurent abandonné, Critias se retira dans la Thessalie, et y vécut avec des hommes qui aimaient bien mieux s'abandonner à leurs déréglements que d'observer la justice. Pour Alcibiade, sa beauté le fit poursuivre par une foule de femmes du plus haut rang; le peuple le révérait; le pouvoir qu'il acquit dans la république et chez les

puissances alliées lui procura un nombreux cortége de flatteurs habiles à le corrompre ; il vit qu'il lui serait aisé de saisir les rênes du gouvernement ; il s'oublia lui-même, et ressembla bientôt à ces athlètes qui négligent de s'exercer parcequ'ils ont remporté trop aisément la victoire.

Voilà ce qui perdit Critias et Alcibiade. Enflés de leur noblesse, éblouis de leur fortune, étourdis de leur puissance, amollis par leurs complaisants, corrompus par toutes ces circonstances réunies, éloignés depuis longtemps de Socrate, doit-on s'étonner qu'ils soient devenus présomptueux? Mais les fautes qu'ils ont faites, l'accusateur les rejette sur Socrate. Eh quoi! dans l'âge où l'on manque le plus de jugement, où l'on sait le moins se modérer, ils se montrèrent sages et réservés ; le mérite en était à Socrate : et

l'accusateur ne croit lui devoir aucun éloge!

On n'a pas la même injustice pour les autres professions. Quand un maître de flûte ou de lyre a donné de bons principes à ses élèves, s'ils s'avisent de le quitter, de prendre d'autres leçons, et qu'ils perdent leurs talents, est-ce sur lui qu'on en rejette la faute? Un père voit son fils se bien conduire sous un maître et devenir vicieux sous un autre : accuse-t-il le premier instituteur? n'en fait-il pas même l'éloge en voyant que le jeune homme ne s'est corrompu qu'en cessant de suivre ses leçons? Les pères même ne sont pas accusés des fautes que font ceux de leurs enfants qu'ils ont toujours gardés auprès d'eux, à moins qu'ils ne leur aient donné de mauvais exemples. On n'aurait pas dû juger Socrate avec plus de rigueur.

Lui-même a-t-il fait le mal? dites qu'il fut un méchant. Mais si toute sa vie ne mérita que des éloges, quelle injustice de rejeter sur lui des fautes qui lui furent étrangères!

X.

Blâmez-le cependant s'il a loué les vices des autres en pratiquant lui-même la vertu. Mais n'a-t-il pas fortement repris les vices de Critias? Ne l'a-t-il pas fait rougir de ses goûts pervers? Pour récompense, il se fit un mortel ennemi.

Critias, devenu l'un des trente tyrans, et choisi avec Chariclès pour donner des lois, satisfit son ressentiment, et défendit d'enseigner l'art de la parole. C'était Socrate qu'il avait en vue. Comme il n'avait aucun moyen de l'attaquer, il faisait tomber sur lui les reproches dont on charge communément les philosophes, et cherchait

à le perdre dans l'esprit de la multitude. Socrate n'avait pas donné lieu à ces imputations, du moins si j'en dois croire ce que j'ai moi-même entendu de sa bouche, et ce que d'autres, qui l'avaient souvent écouté, ont pu m'apprendre de lui.

Enfin Critias leva le masque; car les trente tyrans ayant fait mourir un grand nombre de citoyens, en ayant forcé d'autres à seconder leurs injustices : Je serais étonné, dit Socrate, que le gardien d'un troupeau qui égorgerait une partie du bétail qui lui est confié, et rendrait le reste plus maigre, prétendît passer pour un bon berger : mais un homme qui, se trouvant à la tête de ses concitoyens, en détruirait une partie et corromprait le reste, m'étonnerait encore bien davantage, s'il ne rougissait pas de sa conduite et qu'il prétendît à la gloire

d'un bon magistrat. On ne tarda pas à rapporter ces paroles aux trente tyrans. Critias et Chariclès firent venir Socrate, lui montrèrent leur loi, et lui défendirent d'avoir des entretiens avec la jeunesse.

Socrate leur demanda s'il lui était permis du moins de leur faire certaines questions sur les choses qui lui étaient interdites et qu'il ne comprenait pas : ils le lui permirent. Je suis prêt, leur dit-il, à me soumettre aux lois : mais je crains de pécher par ignorance, et je voudrais savoir bien clairement de vous-mêmes ce que vous entendez en défendant de professer l'art de la parole. Avez-vous en vue ce qui se dit de bien ou ce qui se dit de mal? Si votre défense porte sur ce qui se dit de bien, il est clair qu'il faut s'abstenir de bien dire : défendez-vous seulement ce qui se dit de

mal? je vois qu'il faut travailler à bien parler. Alors Chariclès s'emportant : — Puisque tu ne nous entends pas, Socrate, nous allons t'ordonner quelque chose de plus clair : c'est de n'avoir aucun entretien avec les jeunes gens de quelque façon que ce soit.

— Pour qu'il ne reste plus aucune équivoque, dit Socrate, et que je ne m'écarte pas de ce qui m'est prescrit, indiquez-moi bien à quel âge vous fixez le terme de la jeunesse. — A l'âge, dit Chariclès, où les hommes ont acquis toute leur prudence, à l'âge enfin où il est permis d'entrer au sénat : ainsi ne parle pas aux jeunes gens au-dessous de trente ans.

— Mais, reprit Socrate, si je veux acheter quelque chose, et que le marchand n'ait pas encore trente ans accomplis, pourrai-je lui dire au moins : Combien cela? — On te permet, dit

Chariclès, de faire cette question : mais tu as coutume d'en faire sur quantité de choses que tu sais fort bien, et voilà les conversations qui te sont interdites. — Ainsi je n'oserai pas répondre à un jeune homme qui m'interrogera sur des choses que je saurai fort bien. S'il me demande, par exemple : Où demeure Chariclès? où demeure Critias? — Tu peux répondre à cela, lui dit Chariclès. — Oui, reprit Critias; mais souviens-toi bien, Socrate, de renoncer à faire entrer dans tous tes discours les cordonniers, les maçons, les chaudronniers : aussi bien je crois qu'ils sont fort las d'être toujours mêlés dans tes propos. — Il faudra sans doute aussi, répondit Socrate, que je renonce aux conséquences que je tirais de leurs professions, et qui m'aidaient à faire mieux sentir ce que c'est que la justice, la piété,

toutes les vertus? — Précisément, répliqua Critias ; et renonce même à parler des gardiens de troupeaux, sans quoi tu pourrais bien trouver du déchet dans ton bétail.

Ces dernières paroles faisaient assez connaître qu'on leur avait rapporté la comparaison du berger, et que c'était là le principe de leur haine contre Socrate.

XI.

On vient de voir quelle avait été la liaison de Socrate et de Critias, et quels sentiments ils conservèrent l'un pour l'autre. Je dirais volontiers que nous ne pouvons être bien élevés que par un homme qui nous plaise. Critias et Alcibiade se mirent sous la discipline de Socrate ; mais il ne leur plaisait pas : déja leurs vues se portaient vers le gouvernement de la république ; et, dans le temps même qu'ils fréquen-

taient Socrate, ils ne s'entretenaient volontiers qu'avec ceux qui tenaient les rênes de l'état.

On dit qu'Alcibiade, avant l'âge de vingt ans, eut avec Périclès, son tuteur, la conversation suivante sur les lois :

Dites-moi, Périclès, ne pourriez-vous pas m'apprendre ce que c'est que la loi? — Assurément, répondit Périclès. — Au nom des dieux, ne refusez pas de me le dire. J'entends louer certaines personnes parcequ'elles observent religieusement les lois, et je crois qu'on ne saurait mériter cet éloge sans savoir ce que c'est que la loi. — Il n'est pas fort difficile, mon cher Alcibiade, de satisfaire ta curiosité. La loi est tout ce que le peuple rassemblé a revêtu de sa sanction, tout ce qu'il a ordonné de faire ou de ne pas faire. — Et qu'ordonne-t-il de faire?

le bien ou le mal? — Le bien, sans doute, jeune homme : veux-tu qu'il ordonne de mal faire? — Mais si ce n'est pas le peuple ; si comme, dans l'oligarchie, c'est un petit nombre de citoyens qui se sont rassemblés et qui ont prescrit ce qu'on doit faire, comment cela s'appelle-t-il? — Dès que la portion de citoyens qui gouverne a ordonné quelque chose, cet ordre s'appelle une loi.—Mais si un tyran usurpe la puissance et qu'il prescrive au peuple ce qu'il doit faire, est-ce encore une loi? — Oui, c'est une loi puisqu'elle émane de celui qui commande. — Eh! qu'est-ce donc que la violence? qu'est-ce que le renversement des lois? N'est-ce pas lorsque le puissant, négligeant de persuader et n'employant que la force, oblige le faible à faire ce qui lui plaît? — Il me semble que c'est cela même. — Ainsi quand un tyran

force les citoyens à suivre ses caprices sans chercher à les persuader, c'est donc un renversement de la loi? — Je le crois : j'ai eu tort de dire que les ordres d'un tyran étaient des lois, quand il n'a pas obtenu l'aveu des citoyens. — Mais quand un petit nombre de citoyens se trouve revêtu de la puissance souveraine, et prescrit ses volontés à la multitude sans obtenir son aveu, appellerons-nous cela de la violence ou non? — De quelque part que l'ordre soit émané, qu'il soit écrit ou qu'il ne le soit pas, dès qu'il n'est appuyé que sur la force, et qu'il n'a pas l'aveu de ceux qui doivent s'y soumettre, il me paraît tenir bien plus de la violence que de la loi. — Et ce que la multitude qui commande prescrit aux riches, sans prendre la peine d'obtenir leur aveu, tiendra donc moins aussi de la loi que de la violence? —

C'en est assez, mon cher Alcibiade. Quand nous étions à ton âge, nous étions forts sur ces difficultés ; nous aimions à les subtiliser, à les sophistiquer, comme il me semble que tu fais à présent. — Je suis bien fâché, mon cher tuteur, de n'avoir pu vous entretenir dans l'âge heureux où vous étiez si subtil, et où vous vous surpassiez vous-même en finesse d'esprit.

XII.

Dès qu'Alcibiade et Critias crurent avoir l'avantage sur les citoyens qui tenaient alors les rênes de l'état, on ne les vit plus dans la compagnie de Socrate. La vérité est que jamais ils ne l'avaient aimé ; et d'ailleurs ils ne pouvaient se trouver avec lui sans essuyer sur leur conduite des reproches qu'ils n'écoutaient pas volontiers. Ils se livrèrent aux affaires de la république, et n'avaient pas eu d'autre motif

de se lier quelque temps avec Socrate. Mais que l'on considère ses autres disciples, Chéréphon, Simmias, Phédon, Chérécrate, Cébès, et tant d'autres qui le fréquentaient, non pour apprendre à séduire le peuple dans les assemblées par les charmes de la parole, non pour s'élever aux emplois de la judicature, mais pour devenir honnêtes et vertueux, et pour apprendre leurs devoirs envers leurs parents, leurs domestiques, leurs amis, leur patrie, leurs concitoyens : jamais aucun d'eux, ni dans sa jeunesse, ni dans un âge plus avancé, n'eut à se reprocher d'avoir fait le mal, ne put même en être soupçonné.

Mais Socrate, dit son accusateur, persuadait à ses disciples qu'il les rendait plus sages que leurs pères, et c'était détruire en eux le respect filial Il leur disait que la loi permet aux fils

de lier leur père quand ils peuvent le convaincre de folie, et se servait de cet argument pour prouver que les lois accordent à l'homme instruit le droit de mettre l'ignorant à la chaîne.

Ce n'est pas ainsi que pensait Socrate : il croyait au contraire que le savant présomptueux qui voudrait charger l'ignorant de chaînes mériterait d'être enchaîné lui-même par le premier qui en saurait plus que lui. Il examinait souvent la différence qui se trouve entre l'ignorance et la folie : Il faut, disait-il, enchaîner les insensés furieux pour leur propre intérêt et pour celui de leurs amis : quant à ceux qui ne savent pas ce qu'il est nécessaire de savoir, les gens plus éclairés ont sur eux un beau droit : celui de les instruire.

XIII.

Socrate ne s'est pas contenté, pour-

suit l'accusateur, de détruire dans ses disciples le respect pour leurs pères ; il les a rendus indifférents pour toute leur famille. Êtes-vous malades? leur disait-il : avez-vous un procès ? ne vous adressez pas à vos parents, mais à un médecin ou à un avocat. Il ajoutait même que les amis n'étaient bons à rien s'ils n'étaient utiles, et que personne enfin ne méritait nos honneurs que ceux qui savent ce qu'il nous importe de savoir et qui peuvent nous l'enseigner. Et comme il avait l'art de persuader à cette jeunesse que lui-même était fort sage et que personne n'avait plus que lui le talent de rendre sages les autres, elle croyait que tous les hommes n'étaient rien en comparaison de Socrate.

Je sais qu'il se servait des expressions que lui reproche l'accusateur. On se hâte, disait-il aussi, d'emporter les

corps des personnes mêmes qui nous furent les plus chères dès qu'ils sont abandonnés de l'ame en qui seule réside l'intelligence. Tant que nous vivons, ajoutait-il, nous n'avons rien de plus cher que notre corps ; nous coupons cependant, nous rejetons de toutes ses parties ce qui n'est d'aucun usage, comme les ongles, les cheveux, les callosités. Nous nous soumettons aux plus vives douleurs pour nous défaire de certaines portions inutiles de nous-mêmes ; nous les faisons extirper ou brûler par un médecin, et nous croyons que ce service mérite des récompenses. Voilà bien ce qu'il disait : mais il n'enseignait pas pour cela qu'il fallût enterrer son père tout vivant ni se faire couper soi-même en morceaux ; il prouvait seulement que ce qui est sans utilité doit rester sans honneur. C'est ainsi qu'il engageait ses amis à se ren-

dre utiles par leurs talents et leurs connaissances. Vous voulez, leur disait-il, être estimé de votre père, de votre frère, de vos parents : ne restez pas dans l'indolence, vous reposant sur les liens de la parenté ; mais soyez utile à ceux dont vous voulez obtenir la tendresse.

XIV.

L'accusateur le chargeait encore d'avoir choisi dans les plus célèbres des poëtes les morceaux les plus dangereux ; de s'en être fait des autorités pour détruire dans ses disciples l'horreur du crime, et pour leur inspirer des sentiments tyranniques. Hésiode a dit :

> Ce n'est pas l'action qui nous couvre de honte,
> Mais l'inactivité.

Il prétendait que Socrate expliquait ce vers comme si le poëte eût ordonné de ne s'abstenir d'aucune action injuste

ou malhonnête, et de faire le mal quand on y trouvait son profit. Ce n'était pas là le sentiment de Socrate. Après avoir établi qu'il est utile et honnête de s'occuper, nuisible et honteux de languir dans la paresse : Ceux qui font le bien, ajoutait-il, travaillent en effet et méritent des éloges; mais jouer aux dés, mais ne se livrer qu'à des occupations condamnables et dangereuses, c'est croupir dans la plus coupable inaction : et, dans ce sens, il est bien vrai que

Ce n'est pas l'action qui nous couvre de honte,
Mais l'inactivité.

On lui reprochait encore d'avoir abusé de ces vers d'Homère :

Eh quoi! disait Ulysse aux monarques, aux grands,
Mortels chéris des dieux, vous connaissez la crainte!
Méprisez un vain peuple et sa frivole plainte;
Pour vos nobles desseins qu'il apprenne à souffrir.
Mais qu'un mortel obscur à ses yeux vint s'offrir,

Qu'il osât faire entendre une voix alarmée :
Tu n'es rien aux conseils et rien dans notre armée,
Lui disait-il : attends les volontés des rois,
Et crains d'avoir parlé pour la dernière fois.

Faut-il en croire l'accusateur? Socrate interprétait ces vers comme si le poëte eût célébré les violences que supportent les peuples et les infortunés. Si telle eût été la pensée de Socrate, il aurait donc cru qu'il fallait le maltraiter lui-même, puisqu'il était de la classe des pauvres citoyens : mais il entendait que ceux qui ne rendent aucun service ni par leurs actions ni par leurs talents, qui ne peuvent être d'aucun secours dans l'occasion à la guerre, aux citoyens, à l'état, surtout s'ils joignent l'audace à leur inutilité, ne peuvent être réprimés trop fortement, quand même ils auraient de grandes richesses.

XV.

Il est certain que Socrate était ami du peuple et de l'humanité. Il avait un grand nombre de disciples athéniens et étrangers; il ne recevait d'eux aucune récompense, et communiquait également à tous ses lumières, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait. Plusieurs ne reçurent que fort peu; mais ils le reçurent sans intérêt, et le vendirent chèrement à d'autres : car, n'étant pas comme lui les amis du peuple, ils refusaient leurs leçons quand on n'avait pas de quoi les bien payer.

Socrate donna, sans doute, bien plus d'éclat à notre république que ce Lichas si célèbre par son hospitalité ne put en procurer à celle de Lacédémone. Lichas tenait sa table ouverte à tous les étrangers que la curiosité attirait à la fête des gymnopédies, où la jeunesse de Sparte s'exerçait toute

nue : mais notre sage, consacrant toute sa vie à communiquer ses richesses, répandit le plus grand des bienfaits sur tous ceux qui voulurent les partager. Il ne renvoyait pas ceux qui s'attachaient à lui sans les avoir rendus meilleurs.

Et voilà celui que la république a pu condamner à la mort ! Il ne méritait, sans doute, que des honneurs. Examinons les lois, et nous trouverons qu'il en méritait. Les voleurs, les assassins, les sacriléges ; voilà ceux qu'elles condamnent. Quel homme fut jamais plus que Socrate éloigné de ces crimes ? A-t-il excité des séditions, occasionné des défaites ? s'est-il souillé de quelque trahison, de quelque forfait ? a-t-il dépouillé personne de ses biens ? a-t-il jeté personne dans de fâcheuses affaires ? Non : il n'a donc été coupable d'aucun des crimes que poursuivent les lois.

De quoi a-t-on pu l'accuser? De ne pas adorer les dieux? Il est prouvé que personne ne fut jamais plus religieux que lui. De corrompre la jeunesse? Il est prouvé qu'il détruisait les passions funestes de ses disciples, qu'il leur rendait chère la vertu si belle, si brillante, qui fait fleurir les états et répand la prospérité sur les familles.

Voilà ce qu'il a fait; et il n'était pas digne des plus grands honneurs que la république puisse décerner! Je vais écrire, autant que ma mémoire pourra me le permettre, tout le bien qu'il a fait à ses disciples, soit en leur donnant des leçons, soit en leur montrant en lui-même l'exemple qu'ils devaient suivre.

XVI.

Comment se comportait-il envers les dieux? comment en parlait-il? Comme la Pythie elle-même répond

à ceux qui viennent l'interroger sur les sacrifices qu'ils veulent offrir, sur tous les actes religieux. Conformez-vous aux lois de votre pays, répond la prêtresse; c'est remplir les devoirs qu'exige la piété.

C'est ce que Socrate observait, et ce qu'il recommandait aux autres. Il traitait d'insensés et de superstitieux ceux que la vanité faisait tendre à une plus grande perfection. Ses prières étaient simples; il demandait aux dieux de lui accorder ce qu'il lui était utile d'obtenir, persuadé qu'ils connaissent bien mieux que nous nos véritables avantages. Demander aux dieux de l'or, de l'argent, la puissance suprême, c'était, suivant lui, comme si on leur demandait de jouer aux dés, de combattre, ou d'autres choses semblables dont le succès est toujours incertain. .

Les faibles offrandes du pauvre ne

lui semblaient pas plus méprisables que les nombreuses victimes offertes par des hommes puissants et fortunés. Il serait, disait-il, indigne des dieux de donner la préférence aux plus pompeuses offrandes; car il leur arriverait souvent de recevoir avec plus de clémence les vœux des méchants que ceux des hommes vertueux. Daignerions-nous regarder la vie comme un présent fort estimable, s'il fallait que les offrandes du crime fussent préférées à celles de la vertu? Persuadé que les hommages rendus par la piété sont toujours les plus agréables aux dieux, il aimait à citer ce vers :

Consultez vos moyens, même dans vos offrandes.

Il ajoutait que le précepte qui nous ordonne de consulter nos moyens devait être la règle de notre conduite avec nos amis, avec nos hôtes, et qu'il ne

fallait même s'en écarter dans aucune action de la vie.

Quand il croyait que les dieux lui avaient eux-mêmes signifié leurs volontés, aucune force humaine n'aurait pu le faire résister à cette inspiration : on lui aurait fait plutôt préférer pour guide d'un voyage un aveugle ou quelqu'un qui n'aurait pas su le chemin, à un homme clairvoyant et qui aurait bien connu la route. Il accusait de folie ceux qui agissaient contre l'inspiration divine dans la crainte de s'attirer la raillerie des hommes ; car toute la prudence humaine lui paraissait bien méprisable, comparée aux avis de la divinité.

XVII.

A la manière dont il avait réglé son corps et son esprit, il eût fallu que le ciel même eût pris plaisir à l'accabler pour l'arracher à sa sécurité et l'em-

pêcher de suffire aux faibles dépenses qu'exigeaient ses besoins. Telle était sa sobriété, qu'il paraissait impossible de travailler assez peu pour ne pas gagner ce dont il se contentait : il ne prenait de nourriture qu'autant qu'il en pouvait prendre avec plaisir, et attendait, pour se mettre à manger, que l'appétit lui servît d'assaisonnement ; toute boisson lui était agréable, parcequ'il ne buvait jamais sans avoir soif.

S'il était invité à quelque festin, et qu'il ne refusât pas de s'y rendre, il trouvait aisé ce qui paraît si difficile aux autres, de ne se livrer à aucun excès. Il exhortait ceux qui ne pouvaient suivre son exemple à ne pas toucher aux mets qui excitent encore à manger lorsqu'on n'a plus faim, et aux liqueurs qui engagent à boire quand la soif est passée : il disait que

rien n'était plus funeste que ces excès à l'estomac, à la tête et à l'esprit. Circé, ajoutait-il en riant, n'employait pas d'autre enchantement pour changer les hommes en pourceaux ; et si Ulysse a pu se soustraire à cette funeste métamorphose, c'est qu'il était éclairé par les conseils de Mercure, et que sa sobriété naturelle ne lui permettait pas de prolonger les plaisirs de la table quand il n'y était plus invité par le besoin. C'est ainsi que Socrate savait mêler le badinage à ses plus graves leçons.

XVIII.

Il connaissait les suites funestes de l'amour, et il exhortait ses disciples à fuir les traits dangereux de la beauté. Il n'est pas aisé, disait-il, de s'y exposer et de conserver sa sagesse.

S'étant aperçu que Critobule, fils de Criton, avait eu l'imprudence de dé-

rober un baiser à la fille d'Alcibiade, qui se distinguait par sa beauté, il ne lui dit rien à lui-même ; mais s'adressant en sa présence à Xénophon : Répondez-moi, lui dit-il ; n'avez-vous pas pris jusqu'ici Critobule plutôt pour un jeune homme prudent que pour un téméraire ? Auriez-vous cru qu'avec son air réservé ce fût un étourdi prêt à se plonger tête baissée dans le péril ? — J'étais loin de le croire. — Eh bien ! regardez-le à présent comme le plus audacieux, le plus bouillant des hommes, capable de se précipiter sur le fer, de se jeter dans les flammes. — Et qu'a-t-il donc fait, Socrate, pour que vous preniez de lui cette idée ? — Comment ! n'a-t-il pas eu l'audace d'embrasser la fille d'Alcibiade, cette jeune personne qui réunit tant de charmes ! — Oh ! si c'est là sa témérité, je crois que je serais capable de la même au-

dace. — Ah ! malheureux ! tu ne prévois pas combien tu paierais cher ce baiser cueilli sur une si belle bouche. Tu es libre : veux-tu donc en un instant devenir esclave? veux-tu te perdre dans le sein des plus dangereuses voluptés? veux-tu détruire dans ton cœur l'amour de l'honnêteté, de la décence, et te livrer à des soins honteux, indignes même d'un insensé? — Par Hercule ! mon cher Socrate, voilà une terrible puissance que vous donnez à un baiser. — En es-tu donc étonné ? Ne sais-tu pas que l'araignée qu'on appelle phalange n'est pas plus grande qu'une demi-obole, et qu'appliquée seulement sur les lèvres elle cause des douleurs mortelles et prive les hommes de la raison ? — Je le sais : mais c'est qu'en pinçant les chairs elle y insinue je ne sais quel venin. — Insensé ! tu ne sais donc pas qu'une belle bouche, en

donnant un baiser, insinue dans notre sang un invisible poison? tu ne sais donc pas que la beauté est bien plus redoutable encore que la phalange? Celle-ci blesse quand elle touche; mais l'autre, sans toucher, et par le seul aspect, répand en nous je ne sais quoi qui nous tourne la tête. Si l'on donne le nom d'archers aux Amours, c'est parceque la beauté blesse de loin. Ainsi, mon cher Xénophon, je n'ai qu'un conseil à te donner. Quand tu verras des attraits capables de te charmer, détourne les yeux et prends la fuite. Et vous, Critobule, je vous exhorte à voyager une année entière : ce temps suffit à peine pour guérir votre blessure.

C'est ainsi qu'il ne connaissait, pour les cœurs trop faibles contre l'amour, d'autre remède que la fuite : elle empêche l'imagination de former des de-

sirs que n'inspire pas le besoin, et même de s'abandonner à ceux qu'il inspire.

XIX.

Il ne s'était pas moins fortement armé lui-même contre la beauté que les autres ne le sont contre la laideur, et ne combattait pas la passion du vin et de la bonne chère avec moins de puissance que celle de l'amour. Persuadé qu'il ne goûtait pas moins de plaisirs que ceux qui s'abandonnent à tous leurs mouvements déréglés, il était sûr d'éprouver bien moins de peines.

On a dit, on a même écrit, qu'il avait bien le talent d'appeler les hommes à la vertu, mais qu'il n'avait pas celui de les en pénétrer. Cependant, qu'on veuille bien réfléchir sur les raisonnements qu'il employait pour combattre les présomptueux qui se

flattaient de tout savoir ; qu'on se rappelle ce qu'il disait journellement à ceux qui le fréquentaient, et l'on ne pourra s'empêcher de croire qu'il était bien capable de rendre ses disciples plus vertueux.

Je vais d'abord raconter l'entretien qu'il eut en ma présence avec Aristodème, surnommé le Petit, un jour que la conversation vint à tomber sur la divinité. Il savait qu'Aristodème n'offrait pas de sacrifices aux dieux, qu'il méprisait la divination, et qu'il n'épargnait pas, dans ses railleries, ceux qui observaient ces pratiques religieuses.

Daignez me répondre, mon cher Aristodème, lui dit-il : Y a-t-il quelques personnes dont vous admiriez les talents? — Sans doute, répondit Aristodème. — Voudriez-vous bien me les nommer ? — J'admire surtout Ho-

mère dans la poésie épique, Mélanippe dans le dithyrambe, Sophocle dans la tragédie, Polyclète dans la statuaire, et Zeuxis dans la peinture. — Mais quels artistes trouvez-vous les plus admirables, de ceux qui font des figures dénuées de mouvement et de raison, ou de ceux qui produisent des êtres animés et qui leur donnent la faculté de penser et d'agir? — Ceux qui créent des êtres animés, si cependant ces êtres sont l'ouvrage d'une intelligence et non pas du hasard. — Mais supposons des ouvrages dont on ne puisse reconnaître la destination, et d'autres dont on aperçoive manifestement l'utilité : lesquels regarderez-vous comme la création d'une intelligence, ou comme le produit du hasard? — Il faudra bien attribuer à l'intelligence les ouvrages dont on sentira l'utilité. — Ne vous semble-t-il donc pas que celui qui a

fait les hommes dès le commencement, leur a donné les organes des sens parceque ces organes leur sont utiles ; des yeux, pour qu'ils eussent la perception des objets visibles ; des oreilles, pour qu'ils pussent entendre les sons? A quoi nous serviraient les odeurs si nous n'avions pas de narines? et sans un palais capable de recevoir les sensations qu'excitent en nous les saveurs, comment aurions-nous quelque idée de leur douceur ou de leur âcreté?

Notre vue est délicate : ne reconnaissez-vous pas l'œuvre de la Providence dans ces paupières qui lui servent de portes? elles s'ouvrent quand il nous plaît de faire usage de nos yeux ; elles se baissent quand nous nous abandonnons au sommeil. Les vents auraient pu offenser nos prunelles : mais les cils sont comme des cribles qui les défendent ; et les sourcils s'a-

vançant en forme de toit au-dessus de nos yeux, ne permettent pas que la sueur les incommode en découlant de notre front.

Parlerai-je de l'ouïe, qui reçoit tous les sons et ne se remplit jamais? Chez tous les animaux les dents antérieures sont tranchantes, et les molaires achèvent de broyer les aliments qu'elles reçoivent déja tout coupés des incisives. La bouche est destinée à recevoir ce qui excite l'appétit de l'animal: c'est la Providence qui l'a placée près des yeux et des narines. Comme nos déjections inspirent le dégoût, elle en a éloigné les canaux et les a placés aussi loin qu'il est possible des plus délicats de nos sens.

Eh quoi! lorsque ces ouvrages sont faits avec tant d'intelligence, vous doutez qu'ils soient le fruit d'une intelligence! — Je sens bien qu'en les con-

sidérant sous ce point de vue, il faut reconnaître l'œuvre d'un sage ouvrier, animé d'un tendre amour pour ses ouvrages. — Ajoutons qu'il a imprimé dans les pères l'amour de se reproduire dans leurs enfants ; dans les mères, le besoin de les nourrir ; dans tous les animaux, le plus grand desir de vivre, la plus grande crainte de mourir. Pouvez-vous méconnaître les soins d'un ouvrier qui voulait que les animaux existassent ? Ne croyez-vous pas avoir vous-même une intelligence ? Et vous ne croirez pas qu'il existe de l'intelligence hors de vous ! Embrassez en imagination l'étendue de la terre ; votre corps n'en est qu'une bien faible partie : j'en dis autant de l'humidité et des autres éléments dont vous êtes formé. Tous sont immenses ; mais une portion presque insensible de ces éléments compose votre corps : et vous

croyez avoir eu le bonheur d'enlever pour vous seul toute l'intelligence! et tant d'œuvres magnifiques, innombrables, cet ordre si sublime, tout cela vous semble l'ouvrage d'un aveugle hasard! — Il faut bien que j'en convienne, car enfin je ne vois pas les ouvriers qui ont produit ces chefs-d'œuvre, et je connais les artisans qui ont fait les ouvrages que je vois sur la terre. — Vous ne voyez pas non plus votre esprit qui gouverne votre corps; dites donc aussi que vous faites tout par hasard, et rien avec intelligence.

— Mais je ne méprise pas la divinité, mon cher Socrate; je lui crois seulement trop de grandeur pour qu'elle ait besoin de mon culte. — Cependant plus elle met de grandeur dans les bienfaits qu'elle vous accorde, plus il vous convient de la révérer. — Soyez persuadé que je ne négligerais pas les

dieux, si je croyais qu'ils prissent quelque intérêt à ce qui regarde les hommes. — Ils n'en prennent donc pas, eux qui nous ont accordé, comme aux autres animaux, le goût, la vue, l'ouïe, mais qui n'ont permis qu'à nous seuls de lever la face vers le ciel! Par ce bienfait, nous voyons plus loin, nous regardons plus facilement au-dessus de nos têtes, nous prévenons plus sûrement les dangers. Ils ont attaché les autres animaux à la terre, et ne leur ont donné que des pieds pour changer de place : c'est à nous seuls qu'ils ont accordé des mains, et elles nous rendent bien supérieurs à tous les autres animaux. Tous ont une langue; mais la nôtre seule, par ses divers mouvements combinés avec ceux des lèvres, articule tous les sons et fait connaître aux autres toutes nos volontés. Parlerai-je des plaisirs de

l'amour? il n'est permis aux animaux de s'y livrer que dans une saison de l'année : l'homme seul peut les goûter en tout temps jusque dans la vieillesse.

Peu contents de nous avoir témoigné leur bonté dans la conformation de nos corps, les dieux ont voulu nous donner l'ame la plus parfaite. Quel est l'animal dont l'ame connaisse l'existence des dieux, auteurs de toutes les beautés, de toutes les merveilles que nous admirons? Quel autre animal adore les dieux? Quel autre, par la force de son esprit, sait prévenir la faim, la soif, les rigueurs opposées des saisons, guérir les maladies, augmenter ses forces par l'exercice, ajouter à ses connaissances par le travail, se rappeler au besoin ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, ce qu'il a appris? Ne voyez-vous donc pas clairement que

les hommes sont comme des dieux entre les autres animaux, qu'ils sont faits pour leur commander par la conformation de leur corps et par la supériorité de leur ame ?

L'animal qui aurait les pieds du bœuf et l'intelligence de l'homme, aurait les mêmes volontés que nous sans pouvoir les remplir. Accordez-lui les mains de l'homme et privez-le de l'intelligence ; il ne sera pas moins borné. Vous réunissez ces deux avantages dignes de tant de reconnaissance, et vous vous croyez négligé par les dieux ! Que faut-il donc qu'ils fassent pour vous persuader qu'ils s'occupent de vous ? — Qu'ils m'envoient, comme vous dites qu'ils le font, des conseillers pour m'apprendre ce que je dois faire, ce que je dois éviter. — Eh quoi ! quand ils répondent aux Athéniens qui consultent leurs oracles, ne vous parlent-

ils pas à vous-même? Ne vous parlent-ils pas quand, par des prodiges, ils témoignent leurs volontés aux Grecs, quand ils les manifestent à tous les hommes? Ils n'exceptent donc que vous? vous seul n'êtes donc pas l'objet de leurs soins?

Quoi! nous pensons que les dieux peuvent récompenser et punir; eux-mêmes nous ont inspiré cette pensée : et vous croyez qu'ils n'en ont pas le pouvoir! vous croyez que les hommes, toujours trompés, n'ont jamais éprouvé ni ces peines ni ces récompenses! Ne voyez-vous pas que ce qu'il y a de plus ancien et de plus sage sur la terre, les villes, les nations, se distinguent par la piété? ne voyez-vous pas que l'âge qui a le plus de sagesse est aussi le plus religieux?

O bon et honnête homme! sachez que votre esprit, tant qu'il est uni à

votre corps, le gouverne à son gré. Il faut donc croire aussi que la sagesse qui vit dans tout ce qui existe gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et l'œil de Dieu même ne pourra tout embrasser! Votre pensée peut en même temps s'occuper des événements dont vous êtes témoin et des affaires de l'Égypte et de la Sicile, et l'esprit de Dieu ne pourra s'occuper à la fois de tout l'univers!

C'est en rendant des services aux hommes que vous reconnaissez s'ils veulent bien eux-mêmes vous en rendre; c'est en les obligeant que vous voyez s'ils sont disposés à vous obliger à leur tour; c'est en les consultant que vous apprenez s'ils ont de la prudence: révérez donc les dieux; c'est à ce prix qu'ils daigneront vous éclairer sur ce qu'ils n'ont pas soumis à notre faible

raison. Vous reconnaîtrez alors que la divinité voit tout d'un seul regard, qu'elle entend tout, qu'elle est partout, et qu'elle prend soin de tout ce qui existe.

XX.

Ainsi parlait Socrate ; et je ne crois pas qu'il pût engager plus puissamment ceux qui le fréquentaient à ne rien faire d'impie, d'injuste, de honteux, non-seulement en présence des hommes, mais même dans la plus profonde solitude, puisqu'ils étaient persuadés qu'aucune de leurs actions ne pouvait échapper à la connaissance des dieux.

Passons à la tempérance. S'il est utile aux hommes d'observer cette vertu, voyons si Socrate ne parlait pas de manière à la faire aimer.

Mes amis, disait-il, supposons que nous ayons la guerre et que nous voulions choisir un homme capable de

nous défendre contre nos ennemis et de les soumettre à notre domination. Nous connaissons un citoyen esclave de son ventre, abandonné au vin, livré au libertinage, incapable de commander au sommeil : est-ce lui que nous choisirons? Et comment pourrions-nous attendre de lui notre salut et la défaite de nos ennemis?

Supposons encore que nous touchions à notre dernière heure : nous voulons trouver un homme sûr, qui prenne soin de l'éducation de nos fils, qui veille sur la vertu de nos filles, qui ménage notre fortune à nos enfants: est-ce un homme intempérant que nous croirons digne de notre confiance?

Remettrons-nous à un esclave débauché l'inspection de nos troupeaux, de nos celliers, de nos travaux? Qu'on voulût même nous en faire présent; daigneiions-nous l'accepter pour le

mettre à la tête de notre maison, pour le charger de notre dépense? Quoi! nous ne voulons pas d'un esclave intempérant, et nous ne craindrons pas de lui ressembler!

L'avare tâche d'enlever aux autres leur fortune; mais c'est qu'il espère s'enrichir : il leur nuit, mais pour son intérêt. Le débauché est bien moins excusable : il nuit, sans tirer aucun parti de ses vices; il fait du mal aux autres, mais il s'en fait bien plus à lui-même. N'est-ce pas en effet la plus dangereuse de toutes les fureurs, de ruiner à la fois sa maison, son corps et son esprit?

Qui pourrait se plaire à la familiarité d'un homme qui préfère le vin, la bonne chère, à ses meilleurs amis, et la compagnie des filles perdues à la société la plus estimable? On sait que la tempérance est le fondement de

toutes les vertus; et l'on ne tâchera pas d'en orner son ame! Comment, sans elle, connaître le bien? comment s'en occuper? Le malheureux asservi à ses plaisirs n'aura-t-il pas le corps et l'esprit également corrompus? En vérité, je crois que tout homme honnête doit faire des vœux pour n'avoir pas un semblable esclave, et que l'esclave des voluptés doit prier le ciel de lui donner des maîtres vertueux : c'est le seul moyen qui puisse le sauver de lui-même.

Si Socrate célébrait la tempérance dans ses discours, il ne l'observait pas moins dans sa conduite. Non-seulement il s'était mis au-dessus de toutes les jouissances qui flattent le corps, mais aussi de toutes les commodités que procure la fortune. Recevoir de quelqu'un, c'était, suivant lui, se donner un maître, c'était se soumettre à

la servitude la plus honteuse de toutes. Je me reprocherais de passer sous silence l'entretien qu'il eut avec le sophiste Antiphon. Cet Antiphon tâchait d'enlever à Socrate ses disciples. Il vint un jour le voir, et lui parla ainsi en leur présence :

XXI.

Je croyais, Socrate, que ceux qui professent la philosophie devaient être les plus heureux des hommes : mais il me semble que vous avez tiré un parti tout contraire de la sagesse. A la manière dont vous vivez, un valet, nourri comme vous, ne resterait pas chez son maître. Vous vous contentez des mets les plus grossiers et des plus viles boissons. C'est peu d'être couvert d'un méchant manteau, il vous sert pour toutes les saisons; et vous n'avez ni chaussure ni tunique. L'argent plaît quand on le reçoit; il donne, quand

on le possède, le moyen de vivre avec plus d'agrément et de décence : vous refusez d'en recevoir. Les autres maîtres tâchent que leurs élèves suivent leur exemple ; si vous faites de même, vous pouvez vous vanter d'être le premier maître du monde pour enseigner l'art de se rendre malheureux.

Je le vois bien, mon cher Antiphon, lui répondit Socrate ; ma vie vous paraît bien triste, et je gage que vous aimeriez mieux mourir que vivre comme moi. Voyons donc ce que vous trouvez de si dur dans ma façon de vivre. D'abord ceux qui reçoivent de l'argent sont obligés de remplir leurs engagements ; car c'est à cette condition qu'on leur donne un salaire. Pour moi qui ne reçois rien, je ne suis pas forcé de m'entretenir avec des gens qui me déplaisent.

Vous méprisez la manière dont je

me nourris ; est-ce que mes aliments sont moins sains que les vôtres? est-ce qu'ils me donnent moins de force? ou bien sont-ils plus difficiles à trouver, plus rares, plus chers? Serait-ce enfin que les mets qui vous nourrissent sont plus agréables à votre palais que les aliments dont je vis ne flattent le mien? Ignorez-vous qu'avec un bon appétit on n'a pas besoin d'assaisonnement, et que celui qui boit avec plaisir ne songe pas même aux boissons qu'il n'a pas?

On change d'habits pour se garantir successivement du chaud et du froid ; on porte des chaussures pour ne pas craindre de se blesser les pieds. Avez-vous jamais vu que je fusse retenu à la maison par le froid? M'avez-vous vu, pour éviter la chaleur, disputer un ombrage à quelqu'un? Avez-vous vu que mes pieds fussent blessés

et ne me permissent pas d'aller où je voulais? Ne savez-vous donc pas que ceux qui ont reçu de la nature un corps faible deviennent cependant bien plus forts dans les travaux auxquels ils se sont exercés, que ceux qui n'ont pas cultivé le même genre d'exercice? Croyez-vous que j'aurai fait prendre à mon corps l'habitude de supporter les privations et les fatigues, et que je n'y résisterai pas bien plus aisément que vous qui ne vous êtes jamais occupé de ce soin?

Si je ne suis pas esclave de la bonne chère, du sommeil, de la volupté, quelle en est la cause? c'est que je connais d'autres plaisirs qui me flattent bien davantage, qui ne s'échappent pas dans l'instant où l'on en jouit, et qui promettent des douceurs inaltérables.

Vous savez qu'on ne peut embrasser gaîment une entreprise dont on

n'espère aucun succès ; mais qu'on se livre avec joie à la navigation, à l'agriculture, à quelque travail que ce soit, quand on ne craint pas de perdre le fruit de ses peines. Eh ! la volupté la plus pure, à votre avis, n'est-ce donc pas d'espérer qu'on se rendra soi-même plus estimable, et qu'on aura des amis plus vertueux ? Cette espérance fait mon bonheur.

S'il faut servir ses amis ou sa patrie, qui sera plus en état de le faire ? sera-ce celui qui vit comme moi ou celui qui mène cette vie dans laquelle vous placez le bonheur ? Qui supportera mieux les fatigues de la guerre ? qui défendra plus constamment une ville assiégée ? sera-ce celui qui se contente de tout ce qu'il trouve, ou celui qui ne peut vivre que des mets les plus recherchés ?

Les délices, la magnificence, voilà

ce que vous appelez le bonheur ; et moi je crois que n'avoir besoin de rien, c'est la félicité des dieux, et qu'avoir besoin de peu de chose, c'est approcher de ce bonheur suprême. Si rien n'est plus parfait que l'essence divine, ce qui en approche le plus touche aussi de plus près à la perfection.

XXII.

Antiphon lui dit une autre fois : Je veux croire, Socrate, que vous êtes un homme juste ; mais je ne vous crois pas fort sage, et il me semble que vous en convenez vous-même. En effet, vous ne recevez d'argent d'aucun de vos disciples ; cependant vous ne donneriez pas pour rien, vous ne vendriez pas même au-dessous de leur valeur, votre manteau, votre maison, ni rien de ce que vous possédez. Si donc vous attachiez quelque valeur à vos leçons, il est clair que vous les

mettriez à leur juste prix. En un mot, soyez un homme de bien, je ne vous conteste pas ce titre, puisqu'enfin vous ne trompez personne par cupidité ; mais ne prétendez pas être sage, puisque vous ne savez rien qui mérite d'être payé.

Socrate ne laissa pas ce reproche sans réponse. Il est reçu parmi nous, dit-il, qu'on peut faire un usage honnête ou honteux de la sagesse comme de la beauté. Qu'une femme mette ses charmes à prix d'argent et les vende au premier qui veut les payer, on lui donne le nom outrageux de courtisane; mais nous ne croyons pas indigne d'une femme honnête de se faire un ami qui ne chérit en elle que son mérite et sa vertu. Il en est de même de la sagesse : nous méprisons comme de viles courtisanes, nous appelons sophistes ceux qui la vendent argent comptant; mais

si le sage découvre un jeune homme d'un caractère heureux, s'il se plaît à l'instruire, s'il s'en fait un ami, il remplit les devoirs d'un honnête et respectable citoyen.

D'autres aiment à se procurer de bons chiens, de beaux chevaux, des oiseaux de proie : mon plaisir, à moi, c'est de me procurer des amis estimables. Si je sais quelque chose d'utile, je leur en fais part; je les recommande à tous ceux qui pourront les aider dans le chemin de la vertu. Je recherche, je leur communique les trésors de sagesse que les anciens nous ont laissé dans leurs écrits ; si nous trouvons quelque chose de bon, nous ne manquons pas de le recueillir ; nous faisons surtout ensemble le plus grand de tous les profits, celui de nous aimer les uns les autres.

En entendant ainsi parler Socrate,

pouvais-je ne le pas regarder comme le plus heureux des hommes? pouvais-je douter qu'il conduisît à la vertu ceux qui l'écoutaient?

Vous croyez, lui disait un jour le même Antiphon, faire de vos amis des hommes d'état; et comment ne vous êtes-vous jamais mêlé des affaires, puisque vous vous flattez de les entendre si bien?

Et de quelle manière, reprit Socrate, puis-je le mieux servir l'état? est-ce en ne lui consacrant que mes talents et ma personne, ou en instruisant un grand nombre de sujets capables de traiter les affaires avec autant de probité que d'intelligence?

XXIII.

Voyons à présent si Socrate, en détournant ses disciples de la vanité, ne les amenait pas à cultiver la vertu. Être homme de bien, disait-il tou-

jours, ne pas chercher à le paraître, c'est le vrai chemin de la gloire. Voici comme il prouvait cette vérité.

Supposons, disait-il, un homme qui sache à peine jouer de la flûte et qui veuille passer pour avoir un grand talent ; imaginons un peu ce qu'il aura de mieux à faire pour usurper cette réputation. D'abord il faudra qu'il imite les grands musiciens dans tout ce qui fait l'extérieur de leur art. Ils ont d'excellents instruments, ils traînent à leur suite une foule de valets ; il ne manquera pas de les imiter en cela : de nombreux admirateurs célèbrent leurs talents ; il se procurera donc un grand nombre de prôneurs. Ce n'est pas tout encore ; s'il ne veut pas se rendre ridicule, être convaincu d'imposture, il faudra qu'il ne joue jamais de la flûte. Voilà donc un homme qui dépense beaucoup, qui ne

gagne rien, et qui va se perdre de réputation. Ne faut-il pas convenir qu'il vit misérablement et qu'il n'est digne que de risée ?

Figurons-nous encore un homme qui veuille passer pour un bon général, pour un habile pilote, et qui ne connaisse ni la mer ni le métier des armes : imaginons ce qui lui arrivera. S'il ne peut persuader les autres du talent qu'il n'a pas, il est malheureux ; s'il les persuade, il est plus malheureux encore. Avec toute son ignorance, il se verra chargé du commandement d'une armée, de la conduite d'un vaisseau : il ne manquera pas de perdre des gens qu'il aurait bien voulu sauver, et sera forcé lui-même de renoncer honteusement à son emploi.

Socrate montrait par ces exemples combien il est dangereux de faire une fausse parade de richesses, de force, de

courage. On obtient par ce moyen des places qu'on ne peut remplir, on montre au grand jour toute son incapacité, et l'on se rend indigne de toute indulgence.

Il n'appelait pas imposteur le petit fripon qui fait des dupes, en tire un peu d'argent ou quelques effets; mais l'important sans mérite, qui en impose à ses concitoyens et leur persuade qu'il est capable de gouverner l'état. Il me semblait que de tels discours étaient bien propres à guérir ses disciples de la vanité.

— — —

LIVRE II.

I.

Je crois aussi que, par ses leçons, il encourageait puissamment ses disciples à fuir les excès du vin et de la

bonne chère, à ne se laisser vaincre ni par l'amour ni par le sommeil, à résister aux rigueurs de l'hiver et aux chaleurs de l'été, et à supporter le travail et la peine.

Il savait que l'un d'eux s'abandonnait à la mollesse. Mon cher Aristippe, lui dit-il, je suppose qu'on vous présente deux jeunes gens à élever, l'un destiné à commander un jour, et l'autre à rester dans la vie privée : comment vous y prendriez-vous avec chacun d'eux ? Voulez-vous que nous commencions par les premiers éléments, c'est-à-dire par la nourriture ? — Volontiers ; car, sans la nourriture il serait impossible de vivre. — Il est donc certain qu'ils demanderont tous deux à manger aux heures des repas. — Ce point n'est pas douteux. — Eh bien ! lequel accoutumerons-nous à se livrer plutôt à quelque occupation pres-

sante que de satisfaire son appétit? — Celui que nous élèverons pour commander, afin que les affaires de l'état ne souffrent pas un jour entre ses mains. — Il faudra sans doute aussi qu'il sache résister au besoin de la soif? — Cela est essentiel. — Mais auquel des deux apprendrons-nous à vaincre le sommeil, afin qu'il s'accoutume à se coucher tard, à se lever de bonne heure, à veiller s'il le faut? — C'est encore au même. — Et lequel formerons-nous à combattre l'amour, de peur que ses plaisirs ne le détournent des affaires dont il sera chargé? — Toujours le même. — Auquel des deux imposerons-nous de ne pas craindre le travail et de s'y livrer avec une allégresse toujours nouvelle? — A celui qui doit commander. — Et s'il est un art qui puisse apprendre à l'emporter sur ses adversaires, à qui conviendra-t-il de

l'enseigner? — Oh ! sans difficulté, à celui qu'on destine au gouvernement. Si cet art lui manque, tous ses autres talents lui deviendront inutiles.

Vous sentez, reprit Socrate, qu'avec une semblable éducation il lui sera bien plus aisé d'éviter les embûches de ses ennemis qu'il ne l'est aux plus rusés des animaux. Les uns, quoique timides, mais trompés par leur gourmandise, se laissent attirer par l'espoir de la pâture, se jettent sur l'appât et sont pris : on trompe les autres en cachant le piége dans la liqueur qui devait étancher leur soif; d'autres, comme les cailles et les perdrix, se perdent par l'attrait du plaisir; à la voix d'une femelle, ils cessent de craindre le danger, et, séduits par le desir et l'espérance, ils volent et tombent dans les filets de l'oiseleur.

Mais ne trouvez-vous pas honteux

que les hommes donnent dans les mêmes piéges que les plus stupides des animaux? C'est pourtant ainsi que nous voyons les amants adultères courir d'eux-mêmes se renfermer dans la chambre nuptiale de l'époux qu'ils offensent, quoiqu'ils sachent tous les dangers qui les menacent et la peine que les lois leur préparent; quoiqu'ils n'ignorent pas qu'on leur dresse des embûches, et qu'ils ne peuvent être surpris sans se voir livrés à l'opprobre. Malgré les peines et la honte qui les attendent, malgré tout ce qui pourrait les arracher à leur passion criminelle, ils se jettent aveuglément dans le péril, et l'on dirait qu'ils y sont poussés par un mauvais génie. — Cela n'est que trop vrai.

II.

Vous savez, continua Socrate, que bien des professions obligent de rester

en plein air : tel est le métier des armes, tels sont les travaux de l'agriculture, telles enfin mille circonstances où l'on peut se trouver. Ne regardez-vous donc pas comme une négligence condamnable de ne pas s'exercer à supporter le froid et le chaud ? —Je ne saurais le nier.—Il vous semble donc qu'on ne peut se destiner à commander aux autres, sans avoir pris l'habitude de souffrir toutes ces incommodités? —C'est absolument mon avis. —Mais en accordant les premiers emplois de l'état à ces hommes exercés à la tempérance, endurcis à la fatigue, nous condamnerons les autres à ne pas songer même à se mêler du gouvernement. — J'en suis d'accord avec vous. — Eh bien! puisque vous connaissez la place que chacun mérite, examinez donc un peu quelle doit être la vôtre.

La mienne! dit Aristippe, je n'ai garde d'en prendre une parmi les ambitieux qui brûlent de gouverner l'état. Le plus fou des hommes, selon moi, c'est celui qui, non content du nécessaire, car voilà l'essentiel, a la fureur de pourvoir aux besoins de ses concitoyens, qui se prive de tous les objets de ses desirs pour goûter la satisfaction de se voir à la tête de sa patrie, et qui, s'il n'a pas l'adresse de contenter tous les caprices du peuple, finira par être appelé en jugement. Mais, je vous le demande à vous-même, n'est-ce pas là le comble de la démence? Car enfin le peuple prétend se servir de ses magistrats, comme moi de mes esclaves. Je veux que mes valets me fournissent en abondance tout ce qui m'est nécessaire et qu'ils n'y touchent pas; et le peuple entend que ses magistrats lui procurent une

affluence de toutes sortes de biens, sans qu'ils osent eux-mêmes en profiter. Trouvez-moi de ces gens qui aiment à se voir surchargés d'affaires et à en donner aux autres, voilà ceux que je crois propres aux grands emplois et que j'élèverai pour le commandement. Pour moi, je me range volontiers dans la classe qui n'a d'autre ambition que de passer doucement et agréablement la vie.

III.

Voulez-vous que nous examinions, dit Socrate, qui vit le plus agréablement de ceux qui gouvernent ou de ceux qui sont gouvernés? — Volontiers. — Parcourons d'abord les peuples que nous connaissons. En Asie, les Perses commandent; les Syriens, les Phrygiens, les Lydiens leur sont soumis: en Europe, les Scythes ont la puissance et tiennent les

Méotes sous le joug : en Libye, les Carthaginois exercent l'empire et forcent les Libyens à reconnaître leur domination. Quels de ces peuples vous semblent les plus heureux? Ou plutôt restons dans la Grèce, votre patrie : plusieurs nations y commandent, plusieurs y sont soumises; desquelles la situation vous paraît-elle la plus douce? — Mais je ne me mets pas au rang des esclaves : je crois qu'il existe une route moyenne, et c'est celle que je tâche de suivre, sans commander, sans obéir, et conservant toujours la liberté qui conduit au bonheur.

Mais, répliqua Socrate, si votre route moyenne, qui ne conduit ni au commandement ni à l'esclavage, ne mène pas même à vivre avec les hommes, qu'aurez-vous à me dire? Votre projet est de vivre dans la société sans commander, sans être sou-

mis, sans rendre même une déférence volontaire à ceux qui commandent : vous ne savez donc pas que les puissants savent arracher des larmes aux faibles, les subjuguer, en faire leurs esclaves, tantôt les opprimant tous à la fois, tantôt les accablant en détail? Le malheureux a semé ; ils coupent sa moisson. Plante-t-il un arbre? ils l'arrachent. En un mot, ils assiégent de toutes parts le faible qui veut se soustraire à leur puissance, et l'obligent à préférer des chaînes à la nécessité toujours renaissante de combattre contre la force. Sachez, mon cher Aristippe, que les petits ne respirent que pour le service et le profit des grands.

IV.

J'ai trouvé le moyen de ne vivre au service de personne, reprit Aristippe; c'est de ne m'attacher à aucun pays et

d'être étranger partout. — Voilà, je vous jure, une adresse admirable! car, sans doute, depuis la mort de Sinnis, de Sciron et de Procruste, personne ne s'avise plus de maltraiter les étrangers. Nous voyons cependant que ceux qui, même dans leur patrie, sont à la tête du gouvernement, portent des lois pour se mettre à l'abri de l'injustice; que, non contents d'avoir des parents, des amis attachés à leurs intérêts, ils se font encore un parti capable de les défendre; qu'ils entourent les villes de murailles; qu'ils rassemblent des armes pour repousser l'insulte; et que, trop peu rassurés par toutes ces précautions, ils se ménagent des alliances au dehors : encore, malgré tant de soins, ne sont-ils pas à l'abri de tous les attentats.

Et vous qui n'avez rien de tout cela, qui passez une bonne partie de

votre vie dans les chemins ; et c'est là qu'il se commet le plus de crimes ; vous qui êtes toujours le dernier dans toutes les villes que vous traversez ; vous enfin qui, par cette situation même, serez toujours le premier qu'attaquera l'injustice, vous vous croyez à l'abri de l'insulte parceque vous êtes étranger ! Et d'où vient votre confiance? Est-ce de ce que les villes vous donnent des passeports pour entrer et pour sortir en sûreté ? ou n'est-ce pas plutôt parceque vous savez bien qu'aucun maître ne peut tirer parti d'un esclave qui vous ressemble ? Vous avez raison ; car qui voudrait d'un valet qui refuse absolument de se donner aucune peine et qui prétend vivre somptueusement ?

Mais examinons ensemble comment les maîtres traitent de semblables domestiques. Ne savent-ils pas répri-

mer en eux par la faim leur goût pour la vie délicate? Ne les empêchent-ils pas de voler, en cachant tout ce qu'ils pourraient prendre; de fuir, en les chargeant de fers? Ne savent-ils pas dompter la paresse à coups de fouet? Et vous-même, que faites-vous, quand vous avez un esclave comme celui que je dépeins? — J'épuise sur lui tous les genres de punitions, jusqu'à ce qu'il prenne le parti de me bien servir.

V.

Mais, dites-moi, Socrate, l'homme privilégié qu'on élève pour commander aux autres et qu'on prépare à cette grandeur que vous regardez, ce me semble, comme la félicité suprême, en quoi diffère-t-il des infortunés que la nécessité même a condamnés au malheur? Comme eux, il endurera la soif et la faim; comme

eux, il éprouvera la rigueur du froid; il sera comme eux privé du sommeil : je le vois enfin soumis à mille maux. Mais, dites-vous, ces maux sont volontaires. Fort bien : mais que je veuille bien tourmenter mon corps, ou qu'on le tourmente malgré moi; que je me présente de moi-même pour être déchiré de verges, ou qu'on me fouette sans me demander mon avis, je n'en vois pas bien la différence; je vois seulement que c'est une folie de se condamner soi-même à souffrir. — Comment, Aristippe, vous ne sentez pas la différence des souffrances forcées et des sacrifices volontaires? Si c'est moi qui consens à endurer la faim ou la soif, je puis boire ou manger quand il me plaira; mais puis-je mettre fin, quand je le veux, aux souffrances que m'impose la nécessité? Celui qui souffre volontairement

est consolé par l'espérance, comme le chasseur supporte gaiement la fatigue par l'espoir d'une bonne proie. Le chasseur ne reçoit qu'une bien faible récompense de ses peines ; mais ne voyez-vous pas que les sages qui se condamnent à des privations pour mériter d'avoir des amis vertueux, pour l'emporter sur leurs ennemis, pour fortifier leur esprit et leur corps, pour se rendre capables de bien conduire leur maison, de rendre leurs amis heureux, de bien servir leur patrie, doivent supporter avec joie les peines qu'ils s'imposent, et sont bien loin de mener une vie misérable?

D'ailleurs les travaux faciles, et le plaisir qu'ils procurent sans le faire acheter, ne peuvent, comme disent les maîtres de gymnastique, rendre le corps plus robuste, et peuvent encore moins orner l'esprit d'aucune con-

naissance estimable : mais ceux qui exigent une grande patience nous conduisent à de grandes choses. C'est ce qu'ont remarqué des hommes célèbres, et ce que nous apprennent ces vers d'Hésiode :

Doux, riant, et paré des plus riches couleurs,
Le Vice nous conduit par des chemins de fleurs ;
De roses sur ses pas les Plaisirs nous enchaînent.
Mais des sentiers aigus à la Vertu nous mènent,
Et son temple est fondé sur un roc sourcilleux.
Sa main semble écarter ses amants malheureux :
Quand on est dans ses bras, que la déesse est belle !

Épicharme rend le même témoignage :

Le ciel nous vend les biens au prix de nos travaux.

Il dit aussi dans un autre endroit :

Tu cherches les plaisirs au sein de la mollesse,
Et tu n'y trouveras que les soucis rongeurs.

VI.

Le sage Prodicus, dans son ouvrage sur Hercule, dont tant de personnes lui ont entendu faire des lectures, ne

parle pas autrement de la vertu. Voici à peu près ce qu'il dit, autant que ma mémoire peut me le rappeler :

Hercule, sorti depuis peu de l'enfance, entrait dans cet âge où les jeunes gens, commençant à se conduire par eux-mêmes, montrent s'ils suivront dans le cours de leur vie les sentiers du vice ou ceux de la vertu. Retiré dans une tranquille solitude, il se reposait, incertain de la route qu'il devait prendre. Deux femmes d'une taille au-dessus de l'humaine se montrèrent à ses yeux. L'une n'avait pas dans la physionomie moins de noblesse que de beauté : sa robe était d'une blancheur éclatante, et la nature seule avait pris soin de sa parure aussi propre que modeste ; la pudeur régnait dans ses yeux, la sagesse dans tout son maintien.

L'autre avait cet embonpoint que

donne l'intempérance, et n'en était que plus faible. Ne devant qu'à des couleurs empruntées la blancheur et l'incarnat de son teint, elle n'avait ni l'éclat ni le coloris que donne la nature. Elle tâchait d'ajouter à la hauteur de sa taille par un maintien affecté ; ses yeux s'ouvraient avec effronterie, et toute sa parure était étudiée pour assurer la victoire à ses charmes. Elle ne semblait occupée qu'à se contempler avec complaisance, qu'à se mirer dans son ombre ; mais elle ne manquait pas en même temps d'observer si on la regardait.

La première, en approchant d'Hercule, conserva la majesté de sa démarche : l'autre, empressée de prévenir sa rivale, se mit à courir avec indécence au-devant de l'adolescent.

Je te vois incertain, mon cher Hercule, lui dit-elle, sur le chemin que tu

dois choisir dans le voyage de la vie. Veux-tu me donner ton cœur? je te conduirai par une route agréable et facile, te faisant goûter tous les plaisirs sans que tu éprouves jamais aucune peine. Evite les combats, méprise les affaires : une seule te doit occuper ; c'est de chercher, de découvrir les mets les plus délicieux, les boissons les plus exquises, ce qui flattera le plus tes oreilles et tes yeux, ce qui chatouillera tous tes sens avec plus de douceur, quelles beautés mériteront le plus de partager tes plaisirs, comment tu pourras dormir avec plus de mollesse, et surtout comment tu pourras unir tant de jouissances sans prendre aucune fatigue pour les rassembler.

Voilà les délices que je te promets. Crains-tu qu'elles puissent te manquer? Rassure-toi, et ne pense pas qu'elles te coûtent jamais aucune fati-

gue de corps ou d'esprit. Tu profiteras des peines des autres, tu ne refuseras aucun moyen d'en tirer avantage. Je donne à ceux qui me suivent le pouvoir de faire tout contribuer à leurs intérêts.

Comment t'appelle-t-on? lui dit Hercule après l'avoir écoutée. Mes amis, répondit-elle, m'appellent la Félicité : mes ennemis, pour me faire insulte, me donnent le nom outrageux de Volupté.

VII.

Alors l'autre femme s'avançant : Tu vois, Hercule, lui dit-elle, la démarche que je daigne faire auprès de toi. Tes parents ne me sont pas inconnus; dès ton enfance j'ai pénétré ton caractère, et j'en ai conçu d'heureuses espérances. Si tu veux suivre la route qui conduit à moi, tu feras de grandes choses; je partagerai l'éclat de ta gloire

et tu me rendras plus respectable encore aux mortels vertueux.

Je ne veux pas te tromper en étalant à tes yeux les charmes de la mollesse : tu n'entendras de ma bouche que la vérité, et je te montrerai les choses telles que les dieux mêmes ont voulu les établir. Tout ce qu'il y a de beau, d'honnête, c'est au prix d'un travail assidu qu'ils l'accordent aux mortels. Tu veux qu'ils te soient propices, commence par les révérer ; que tes amis te chérissent, enchaîne-les par des bienfaits ; qu'un pays t'honore, commence par lui être utile ; que la Grèce entière célèbre ta vertu, fais que toute la Grèce te doive de la reconnaissance. Veux-tu que la terre te prodigue ses fruits ? il faut que tu l'arroses de tes sueurs. Aimes-tu mieux devoir ta richesse à tes nombreux troupeaux ? il faut que tes troupeaux partagent tous tes soins. Si

tu recherches la gloire que procurent les combats, si tu veux rendre à tes amis la liberté, la ravir à tes ennemis; prends les maîtres les plus expérimentés, étudie sous eux l'art de la guerre, exerce-toi pour apprendre à le mettre en pratique. Veux-tu posséder la force du corps? soumets ton corps à la raison, fatigue-le par les travaux et les sueurs de la gymnastique.

Ici, dit Prodicus, la Volupté l'interrompit. Tu vois, Hercule, par quel chemin long et difficile cette femme prétend te mener au bonheur : je m'offre à t'y conduire par un sentier agréable et fort court.

Malheureuse! lui dit la Vertu, quels biens peux-tu connaître, de quels plaisirs peux-tu jouir, toi qui ne fais rien pour eux, qui n'attends jamais qu'ils t'avertissent de les goûter, qui éprouves les dégoûts de la satiété avant de

sentir l'aiguillon du besoin, buvant toujours avant d'avoir soif, et mangeant sans éprouver jamais l'appétit? Tu ne saurais faire un bon repas, sans avoir rassemblé d'habiles cuisiniers ; tu ne peux boire avec plaisir, sans t'être procuré à grands frais les vins les plus exquis, sans avoir couru en été pour trouver la neige qui doit les rafraîchir. Pour toi le sommeil n'aurait pas de douceur, si tu n'étais étendue sur un lit de duvet, si tu n'étais entourée de riches rideaux, et si le travail le plus recherché n'ajoutait à ta couche un nouveau prix ; car tu ne cherches pas le sommeil pour te remettre de tes fatigues, mais parceque tu n'as rien à faire. Rejetée par les dieux, méprisée des hommes honnêtes, tu te vantes d'être immortelle ! Tes oreilles ont été privées des sons les plus flatteurs ; car elles n'ont jamais entendu prononcer

tes louanges : tes yeux n'ont jamais joui du plus agréable de tous les spectacles; car ils n'ont jamais pu voir une bonne action que tu aies faite. Tu parles, et tu ne peux persuader : tu éprouves le besoin, personne ne daigne te secourir. Quel mortel dans son bon sens voudrait grossir ton cortége? Ceux qui te suivent, débiles dans leur jeunesse, finissent par traîner une vieillesse insensée. Bien nourris dans leurs belles années et brillants d'embonpoint, ils ne connaissent pas la fatigue; pâles et maigres dans leur vieillesse, ils la consomment dans les travaux. Rougissant sur ce qu'ils ont fait, pliant sous le poids de ce qui leur reste à faire, ils ont couru de plaisirs en plaisirs dans la fleur de l'âge, et se sont réservé les peines pour le dernier temps de leur vie.

Mais moi, admise dans le cercle des

immortels, je suis recherchée des mortels vertueux. Rien de beau ne se fait sans moi dans l'assemblée des dieux, ni parmi les humains; et je reçois dans l'Olympe et sur la terre les hommages qui me sont dûs. L'artiste laborieux me voit partager ses travaux : en moi, le bon père de famille trouve une aide fidèle, et l'esclave qui m'implore me voit prête à le secourir. Je prête mes conseils à ceux qui traitent la paix, je combats constamment avec ceux qui font la guerre, et je partage les liens des cœurs unis par l'amitié.

Ceux que j'aime, ne prévenant jamais l'appétit, n'ont pas besoin d'apprêts pour faire des repas agréables. Le sommeil a pour eux des charmes étrangers à ces hommes lâches qui ne connaissent pas la fatigue : ils se réveillent sans chagrin, et ne se livrent pas au repos quand le devoir leur im-

pose de veiller encore. Jeunes, ils ont le plaisir d'être loués par les vieillards ; vieux, ils jouissent des respects de la jeunesse. Ils se ressouviennent alors avec joie de ce qu'ils ont fait ; ils s'acquittent avec joie de ce qui leur reste à faire. Par moi seule, ils sont aimés des dieux, chers à leurs amis, respectables à leurs concitoyens. Ont-ils atteint le terme qui leur fut marqué ? ils ne restent point condamnés à l'oubli ; leur mémoire vit après eux, et leurs noms sont célébrés d'âge en âge. O toi, mon cher Hercule ! réponds à ton illustre origine ; tu vois quelle gloire et quelle félicité seront le prix de tes travaux.

C'est à peu près ainsi que Prodicus racontait comment la Vertu prit soin de l'éducation d'Hercule. Je vous rends ses pensées, et non les beautés et la noblesse de sa diction. C'est pour vous

un sujet de méditation, mon cher Aristippe ; car il est bon que vous vous occupiez de votre conduite pour l'avenir.

VIII.

Socrate ayant un jour remarqué que Lamproclès, l'aîné de ses fils, conservait du ressentiment contre sa mère : Répondez-moi, mon fils, lui dit-il : savez-vous qu'il y a des hommes qu'on appelle ingrats?—Je le sais, répondit le jeune homme.—Et savez-vous quelles sont les actions qui leur ont fait mériter ce titre?—Puis-je l'ignorer? On appelle ingrats ceux qui ont reçu des bienfaits, qui peuvent en marquer leur reconnaissance et qui ne le font pas.—Mais ne croyez-vous pas qu'on puisse ranger les ingrats parmi les hommes injustes? — Je le crois. — Vous avez pu remarquer qu'il est injuste de réduire ses amis en servitude, et juste

d'y réduire ses ennemis : est-il de même injuste de manquer de reconnaissance envers ses amis, et juste d'en manquer envers ses ennemis?—C'est, je crois, une injustice de ne pas répondre, quand on le peut, aux bienfaits d'un ami, et même d'un ennemi. — Il n'est donc pas d'injustice plus odieuse que l'ingratitude? — Qui n'en conviendrait pas? — Mais plus sont grands les services que l'ingrat a reçus, plus son injustice est criante. — Je ne puis le nier.

Eh! reprit Socrate, les bienfaits que nous avons reçus de nos parents ne sont-ils pas les plus grands de tous? Nous n'étions pas, et c'est à nos parents que nous devons l'existence; c'est à eux que nous devons le spectacle des merveilles de la nature; c'est par eux que nous participons à tous les biens que les dieux ont départis

aux mortels. Ces biens sont d'un si grand prix à nos yeux, que notre plus grande crainte est de les perdre. Aussi les sociétés humaines ont-elles établi la peine de mort contre les crimes les plus atroces, parcequ'elles n'ont pas vu d'autres peines capables d'inspirer plus d'effroi.

L'époux nourrit son épouse qui doit le rendre père. Il amasse pour ses enfants, même avant leur naissance, ce qui sera nécessaire à soutenir leur vie; Il fait en leur faveur le plus d'épargnes qu'il lui est possible; mais la mère fait encore plus pour eux; elle porte avec peine le fardeau qui la met en danger de sa vie; elle nourrit de sa propre substance l'enfant qui est encore dans son sein; elle le met au jour enfin avec de cruelles douleurs; elle l'allaite et lui donne tous ses soins, sans qu'aucun bienfait reçu puisse dé-

ja l'attacher à lui. Il ne connaît pas même encore celle qui lui prodigue tant de témoignages de sa tendresse, il ne peut même faire connaître ses propres besoins ; mais elle cherche à deviner ce qui lui convient, ce qui peut lui plaire ; elle ne cesse de se tourmenter nuit et jour, sans prévoir quelle reconnaissance elle recevra de tant de peines.

Il ne suffit pas de nourrir les enfants : dès que l'âge semble leur permettre de recevoir quelque instruction, leurs parents s'empressent de leur enseigner ce qu'ils savent et ce qui pourra leur être utile un jour. Connaissent-ils quelqu'un plus capable qu'eux de les instruire? ils les envoient recevoir ses leçons et ne regrettent aucune dépense pour leur donner la meilleure éducation qu'ils puissent leur procurer.

Je veux, répondit le jeune homme, que ma mère ait fait tout ce que vous dites, et même beaucoup plus encore ; mais elle est d'un caractère si difficile, qu'on ne peut supporter son humeur. Elle dit, en vérité, des choses si dures, qu'au prix de la vie on ne se résoudrait pas à les entendre. — Et combien, depuis ton enfance, ne lui as-tu pas causé de désagréments plus insupportables encore! combien tes cris ne lui ont-ils pas fait passer de mauvaises nuits! combien tes actions, tes paroles, ne l'ont-elles pas tourmentée pendant le jour! et elle l'a supporté. Ne parlons que de tes maladies : que de chagrins ne lui ont-elles pas causés! — Mais du moins je ne lui ai jamais rien dit, jamais rien fait dont elle ait dû rougir. — Eh! dois-tu trouver plus difficile d'entendre ce qu'elle te dit, qu'il ne l'est aux comédiens de s'écouter réci-

proquement de sang-froid, lorsque, dans les rôles tragiques, ils s'accablent mutuellement des plus cruelles injures? Pourquoi montrent-ils tant de patience? c'est qu'ils ne pensent pas que leurs camarades, en les chargeant d'outrages, aient dessein de les insulter, ni qu'en les menaçant ils aient le projet de leur faire du mal. Et ne sais-tu pas bien aussi que ta mère, quoi qu'elle puisse te dire, est bien loin de te vouloir du mal? Ne sais-tu pas qu'elle ne veut à personne autant de bien qu'à toi? Et cependant tu te trouves offensé! Penses-tu donc que ta mère soit ton ennemie? — Je suis loin de le croire.

Eh bien! continua Socrate, tu as donc une tendre mère, qui, dans tes maladies, prend de toi des soins assidus, qui néglige sa santé pour te rendre la tienne, qui tremble que tu

ne manques de quelque chose, qui demande pour toi les bienfaits du ciel dans les prières qu'elle adresse aux dieux, qui leur fait pour toi chaque jour des offrandes : et tu la traites de cruelle mère! Si tu ne peux la supporter, seras-tu même capable de vivre parmi les hommes? Dis-moi; ne penses-tu pas que nos devoirs nous soumettent toujours à quelqu'un ? Ne seras-tu jamais obligé de plaire à personne, de suivre personne, d'obéir à personne, pas même à un général, pas même à un magistrat? — J'y serai sans doute obligé. — Ne faudra-t-il pas aussi que tu plaises à ton voisin, pour qu'il te permette, au besoin, de prendre du feu à son foyer, pour qu'il te rende de petits services dans l'occasion, pour qu'il te donne volontiers de prompts secours en cas d'accident? — Je conviens de cela. — Est-il in-

différent d'avoir pour amis ou pour ennemis ses compagnons de voyage, de navigation, d'entreprises? Ne crois-tu pas qu'il faille travailler à mériter leur bienveillance? — Je le crois.

— Mais voilà bien des gens pour qui tu te proposes d'avoir des égards; et tu n'en dois pas à une mère qui t'aime autant qu'on puisse aimer! Observe la conduite du gouvernement. La justice néglige toutes les autres sortes d'ingratitude; elle ne donne point d'action contre ce vice, et laisse impuni le mauvais cœur qui reçoit des bienfaits sans en marquer sa reconnaissance; mais elle frappe le citoyen qui manque de respect à ses parents; elle le tient éloigné des magistratures, persuadée qu'il est incapable de rien de juste et d'honnête, et que les sacrifices publics seraient profanés s'il y prenait part: elle recherche même si

ceux qui se présentent pour occuper les charges de l'état ont rendu les honneurs convenables aux sépultures de leurs pères. Si tu es sage, mon fils, tu prieras les dieux de te pardonner tes offenses envers ta mère. Crains qu'ils ne te poursuivent comme un ingrat et ne te refusent tous leurs bienfaits. Crains même que les hommes ne se doutent de ton mépris pour tes parents : ils te regarderaient avec horreur, t'abandonneraient à toi-même et rejetteraient ton amitié. Et comment, témoins de tes procédés offensants pour les auteurs de tes jours, ne croiraient-ils pas que tu ne sauras jamais payer les bienfaits que de la plus noire ingratitude?

IX.

Il s'aperçut que les deux frères Chéréphon et Chérécrate étaient assez mal ensemble. Il les connaissait, et se

trouvant avec le dernier : Écoutez, mon cher Chérécrate, lui dit-il ; seriez-vous par hasard du nombre de ces gens qui aiment mieux des richesses que leurs frères, et qui ne sentent pas que les richesses sont des choses inanimées qui ont besoin de nos secours, et qu'au contraire nous pouvons trouver de grands secours dans la tendresse de nos frères ? D'ailleurs, il y a bien des richesses dans le monde, et vous n'avez qu'un frère. Si l'on se trouve lésé parcequ'on ne jouit pas des biens de son frère, chaque particulier aura la même raison de se plaindre parcequ'il ne réunit pas sur sa tête la fortune de tous ses concitoyens. Comment ! on comprendra fort bien tous les avantages de la vie sociale ; on sentira qu'il vaut bien mieux jouir sans danger d'une propriété suffisante, que de posséder seul,

toujours agité de nouvelles craintes, toujours tremblant de se voir dépouillé, toutes les fortunes réunies de ses concitoyens : et l'on ne comprendra pas les avantages de l'union fraternelle !

Dès qu'on a le moyen d'acheter des esclaves, on en fait l'acquisition pour rejeter sur eux une partie de ses travaux ; on cherche des amis pour profiter de leurs secours, et l'on néglige ses frères ! On dirait qu'il est aisé de trouver des amis parmi des citoyens que l'on connaît à peine, et que des frères ne puissent être liés entre eux par les nœuds de l'amitié. Cependant l'union la plus étroite est préparée par la nature entre des personnes nées du même sang, nourries, élevées ensemble. Nous voyons même naître la tendresse entre les animaux nourris du même lait.

L'intérêt seul devrait suffire pour inspirer l'union fraternelle. Qu'un citoyen ait pour appui l'amitié de ses frères, on lui marque bien plus d'égards que s'il en était privé, et l'on ne se hasarde pas si légèrement à lui faire une injustice. — Je pense comme vous, Socrate. Je suis persuadé qu'on doit supporter les défauts de son frère, qu'on ne doit pas s'éloigner de lui légèrement, et que les sujets les plus graves peuvent seuls autoriser une telle rupture. C'est un grand bien qu'un frère qui se montre tel qu'il doit être ; mais quand il manque à tous ses devoirs, quand on trouve en lui tout le contraire de ce qu'on avait droit d'en attendre, que voulez-vous que l'on fasse ? Ira-t-on lutter contre l'impossible ? — Mais, mon cher Chérécrate, votre frère déplaît-il à tout le monde comme je vois qu'il vous déplaît ? N'y a-

t-il pas même des personnes qui célèbrent, qui chérissent ses bonnes qualités? Et voilà, Socrate, ce qui me le rend encore plus odieux. Il a bien l'art de plaire aux autres : mais, dès que nous sommes ensemble, il n'oublie aucune parole capable de me piquer, il a l'adresse de trouver tout ce qui peut me faire de la peine.

Vous savez, dit Socrate, qu'un bon cheval renverse le cavalier maladroit qui essaie de le monter : si l'on a souvent à se plaindre d'un frère, n'est-ce pas par la raison qu'on ne sait pas saisir son humeur? — Et comment pourrais-je mériter ce reproche, si je sais répondre avec tout le monde aux honnêtetés qu'on me fait, aux services qu'on me rend? Mais voulez-vous que j'aille prévenir de soins et d'honnêtetés un homme qui fait toute son étude de me chagriner? Je ne suis pas même

tenté d'en faire l'essai. — Ce que vous dites là m'étonne, mon cher Chérécrate. Je suppose que vous ayez un chien qui garde vos troupeaux avec vigilance ; je suppose encore qu'il caresse les bergers et qu'il aboie dès que vous l'approchez : vous fâcherez-vous contre lui ? Non, vous le flatterez pour tâcher de l'adoucir. Et vous qui savez si bien répondre aux honnêtetés qu'on vous fait, aux moindres services qu'on vous rend ; vous qui convenez qu'un frère est un grand bien quand il se comporte comme il le doit, vous ne ferez aucune démarche pour vous concilier la tendresse du vôtre !

Je ne me flatte pas, répondit Chérécrate, d'être assez habile pour le ramener à son devoir.—Mais il me semble que vous n'avez pas besoin pour cela d'une adresse si merveilleuse. Employez seulement pour vous faire ai-

mer de votre frère un certain art qui ne vous est pas du tout inconnu.—Apprenez-moi donc si je sais la composition de quelque philtre amoureux, car je vous avouerai que je ne me connais pas cette science-là. — Apprenez-moi vous-même ce que vous feriez si vous saviez qu'un homme de votre connaissance dût offrir un sacrifice, et si vous aviez envie d'être prié de son repas. — Il est clair qu'au premier sacrifice que j'offrirais, je commencerais par l'inviter lui-même. — Je suppose encore que vous entrepreniez un voyage, et que vous vouliez engager un de vos amis à prendre soin de vos affaires en votre absence; comment vous y prendriez-vous? — S'il s'absentait lui-même, je serais le premier à me charger des siennes. — Et si vous vouliez qu'un étranger vous accordât l'hospitalité quand vous voyageriez dans son

pays ? — Je ne manquerais pas de lui offrir ma maison quand il viendrait à Athènes ; et même, pour qu'il prît avec zèle mes intérêts lorsque je serais dans sa patrie, j'embrasserais les siens avec chaleur pendant qu'il serait dans la mienne.

Eh ! ne voilà-t-il pas, reprit Socrate, que vous connaissez tous les philtres qui peuvent nous attacher les hommes ; et vous m'en faisiez un mystère ! Commencez donc à n'avoir pas une mauvaise honte d'être le premier à prévenir votre frère. Je crois qu'il est également glorieux d'être le premier à attaquer les ennemis de l'état et à prévenir ses amis par des bienfaits. Si j'avais cru votre frère plus propre que vous à entamer la négociation, c'est à lui que je me serais adressé ; mais j'ai plus de confiance en vous pour conduire heureusement cette affaire.

En vérité, Socrate, je ne reconnais pas ici votre sagesse accoutumée. Quoi! c'est moi qui suis le plus jeune, et vous voulez me charger du premier rôle! c'est à l'aîné que cet honneur appartient chez toutes les nations. — Comment! n'est-ce pas partout au plus jeune à céder le pas à l'aîné, à se lever pour le recevoir, à lui présenter le meilleur siége, à lui céder la parole? Ne différez pas, honnête jeune homme : essayez d'adoucir votre frère, vous trouverez peu de résistance. Son cœur est noble, son ame grande; vous le savez. Il n'est qu'un moyen de s'attacher les petites ames : c'est de leur faire des présents; mais on se soumet les ames généreuses en les prévenant d'amitié.

— Et si, malgré toutes mes démarches, il restait toujours le même? — Que risquez-vous? On reconnaîtra

que vous êtes un bon, un tendre frère, et que lui-même n'est qu'un mauvais cœur, indigne de votre tendresse. Mais cela n'arrivera pas. A peine verra-t-il que vous le provoquez à ce combat d'amitié, qu'il vous fera connaître par ses paroles et par ses actions le plus vif empressement à vous obliger. A la manière dont vous êtes ensemble à présent, je crois voir les deux mains, que les dieux ont faites pour s'entr'aider, oublier leur destination et ne chercher qu'à se gêner l'une l'autre : ou les deux pieds, que la providence a formés pour se donner des secours, ne faire que s'embarrasser réciproquement. N'est-ce pas le comble de la démence et du malheur de tourner contre nous-mêmes ce qui était formé pour notre avantage? Il me semble que le ciel, en formant deux frères, a bien plus consulté leurs intérêts mutuels

que celui des pieds, des mains et des yeux, en les créant doubles. Car les mains ne peuvent saisir à la fois deux choses qui sont éloignées l'une de l'autre de plus d'nne toise; les pieds ne peuvent s'écarter d'une toise à l'autre : la vue s'étend bien plus au loin; mais il n'en est pas moins impossible aux yeux de voir à la fois par devant et par derrière les objets même les plus voisins. Mais placez aux plus grandes distances l'un de l'autre deux frères qui s'aiment : ils sauront encore se rendre des services mutuels.

X.

J'ai aussi entendu Socrate s'entretenir de l'amitié, et je crois qu'on peut tirer un grand profit de ce qu'il disait pour apprendre la manière de se faire des amis et de vivre avec eux.

J'entends toujours répéter, disait-il,

que le plus grand des biens est un ami fidèle et vertueux ; et je vois qu'on pense à tout autre chose qu'à se faire des amis. On s'occupe beaucoup d'acquérir des maisons, des terres, des esclaves, des troupeaux, des meubles ; on a grand soin de les conserver ; mais, tout en disant qu'un ami est le plus grand des biens, on ne cherche ni à se procurer ce bien, ni à s'en ménager la possession.

Considérez la plupart des hommes quand leurs amis ou quand leurs esclaves sont malades. Ils courent chercher un médecin pour secourir leurs esclaves, ils se donnent mille soins pour leur procurer des remèdes ; mais leurs amis sont délaissés sur le lit de douleur. Un de leurs esclaves meurt ; ils gémissent, ils s'écrient qu'ils ont fait une grande perte ; un de leurs amis expire, ils semblent n'avoir rien

perdu. Ils ont toujours les yeux sur tout ce qu'ils possèdent, aucune peine ne peut les rebuter : leur ami aurait besoin de leurs soins, ils n'y prennent pas garde. Ils connaissent fort bien toutes leurs autres richesses , quelque nombreuses qu'elles soient ; à peine se ressouviennent-ils du petit nombre de leurs amis, et si on leur demande combien ils en ont, on les voit s'embrouiller dans ce calcul, tant ils font peu de cas de l'amitié !

Est-il cependant quelque bien qu'on puisse comparer à un ami? Un bon ami est toujours prêt à se substituer à son ami, à le seconder dans les soins de sa maison, dans les affaires de l'état. Vous voulez obliger quelqu'un ; il va vous aider dans cette bonne œuvre : quelque crainte vous agite, comptez sur ses secours. Faut-il faire des dépenses, des démarches, employer la force ou la

persuasion? vous trouverez en lui un autre vous-même. Dans le bonheur, il ajoute à votre joie : dans les revers, il relève votre ame prête à succomber. Les services que nous tirons de nos pieds, de nos mains, de nos yeux, de nos oreilles, il n'en est aucun que ne puisse nous rendre le zèle d'un ami. Ce que vous n'avez pas fait vous-même, ce que vous n'avez pas vu, pas entendu, votre ami l'a entendu, l'a vu, l'a fait à votre place. Vous cultivez des arbres pour en recueillir les fruits : vous négligez un verger bien plus fertile, et qui rapporte toutes les espèces de fruits : celui de l'amitié.

XI.

Je me rappelle encore un de ses entretiens qui me semblait bien capable d'engager ses auditeurs à faire un retour sur eux-mêmes, pour savoir à quel point ils méritaient l'estime de leurs amis.

Ayant su qu'un homme de sa connaissance négligeait son ami accablé par l'infortune, il adressa la parole à Antisthène en présence de cet indigne ami et de plusieurs autres personnes. Croyez-vous, dit-il, mon cher Antisthène, qu'on puisse mettre un prix à des amis comme on en met un à des esclaves? car, parmi les esclaves, l'un vaut deux mines, l'autre n'en vaut pas la moitié d'une, un autre en vaut cinq; on en paie quelques-uns jusqu'à dix : on dit même que Nicias, fils de Nicérate, a donné jusqu'à un talent d'un esclave capable de diriger les travaux de ses mines d'argent. Examinons donc s'il est possible d'établir un tarif des amis, comme on pourrait en faire un des esclaves. — Cela ne me paraît pas impossible, dit Antisthène; car il est tel ami que j'aimerais mieux avoir que deux mines, tel autre pour

qui je ne voudrais pas sacrifier une demi-mine, tel dont je donnerais volontiers cinq mines, et tel enfin que je préférerais à toutes les fortunes du monde.

Cela étant ainsi, reprit Socrate, je crois qu'on ferait bien de s'examiner soi-même, de chercher combien on pourrait être évalué par un ami, et de travailler à devenir d'un assez grand prix pour ne pas craindre d'être négligé. J'entends tous les jours des gens qui se plaignent de ce que leurs amis les abandonnent ; d'autres qui disent que leurs prétendus amis les sacrifieraient pour une mine. Je crois en voir la raison : comme on vend, à quelque prix que ce soit, un méchant esclave, il me paraît très conséquent de se défaire d'un méchant ami au prix qu'on en peut trouver. Mais je ne vois pas qu'on se détermine volontiers à ven-

dre un bon esclave, ni qu'on abandonne sans peine un ami vraiment estimable.

XII.

Je trouve qu'il donnait aussi de grandes lumières sur le choix qu'on doit faire de ses amis.

Que croyez-vous qu'on doive considérer, mon cher Critobule, disait-il un jour, quand on veut se procurer un digne ami? Ne faut-il pas d'abord qu'il sache commander à la sensualité, à l'amour, à la volupté, au sommeil, à la paresse? car s'il se laisse dominer par ces vices, il est incapable de rien faire d'utile pour lui-même. Quel avantage pourrait donc en espérer un ami? — Aucun, sans doute. — Mais s'il aime la dépense, s'il n'a jamais assez, s'il emprunte sans cesse à ses voisins sans pouvoir jamais rendre, s'il se pique quand on refuse de lui

prêter, ne trouvez-vous pas que ce sera un ami fort à charge? — Assurément. — Ce ne sera donc pas lui que vous choisirez? — Dieu m'en garde! — Cherchons-en donc un qui soit meilleur ménager. Mais il ne pense qu'à l'argent, est peu sûr en affaires, aime beaucoup à recevoir et point du tout à donner. — Je crois que cet ami-là serait encore pire que l'autre.

Et celui qui, toujours animé du desir d'augmenter sa fortune, ne fera jamais rien qu'il ne voie quelque chose à gagner? — Je n'en ferai pas mon ami, car à quoi me serait-il bon? — Et que dirons-nous du brouillon toujours prêt à faire à son meilleur ami une foule d'ennemis? — Que c'est un monstre qu'on doit fuir. — Et de l'homme qui n'a aucun de ces défauts, mais qui aime beaucoup à recevoir des services, et n'en sait jamais témoigner

sa reconnaissance ? — Que ce serait encore un ami fort inutile. Mais comment donc nous y prendre pour nous faire un ami ?

—Il faut qu'il soit tout le contraire des gens que nous venons de dépeindre : ennemi de la mollesse et de la sensualité, sûr en affaires, fidèle à sa parole, incapable de recevoir un service sans en marquer sa reconnaissance ; un tel homme ne peut manquer d'être utile à ses amis. — Mais comment le connaître avant de l'avoir éprouvé ?— Et comment s'y prend-on, quand on a besoin d'un bon statuaire ? On ne le choisit pas sur sa parole ; mais, quand on en voit un qui a déja fait de belles statues, on a tout lieu de croire qu'il aura le talent d'en faire encore d'autres aussi belles. — J'entends : vous voulez dire qu'un homme qui s'est bien comporté avec ses premiers amis

donne aux nouveaux une juste espérance qu'ils n'en seront pas moins satisfaits.

XIII.

Nous avons donc trouvé l'ami qu'il nous faut, continua Critobule; comment faire à présent pour nous l'attacher? — Voilà la difficulté, répondit Socrate; car il n'est pas aisé de prendre un ami malgré lui, ni de le retenir à la chaîne comme un prisonnier. — Mais dites donc enfin comment on se fait des amis. — On dit qu'il y a des paroles enchanteresses qui font aimer ceux qui les savent, des philtres capables de gagner les cœurs que l'on veut conquérir. — Où trouverons-nous ces secrets? — Vous avez lu dans Homère les paroles que les Syrènes chantèrent à Ulysse. En voici le commencement :

C'est à toi que les Grecs doivent toute leur gloire.

— Mais dites-moi, Socrate, est-ce par les mêmes paroles qu'elles enchantaient et savaient retenir tous les autres navigateurs? — Non, vraiment; elles ne les adressaient qu'aux cœurs amoureux de la gloire.

— Je commence à comprendre quel est l'enchantement dont vous parlez : ce n'est autre chose que la louange. Mais il ne faut pas qu'elle soit maladroite, et que celui qu'on loue puisse croire qu'on se moque de lui. Tel homme n'ignore pas qu'il est laid, petit, faible : si je m'avise de le louer sur la majesté de sa taille, sur la beauté de ses traits, sur sa force invincible, c'est le moyen d'en être rebuté et de m'en faire un ennemi. Mais ne connaissez-vous pas encore d'autres enchantements? — Non; j'ai seulement entendu dire que Périclès en

connaissait de toutes les espèces, et il en a bien fait usage pour se faire aimer de toute la ville. — Et comment Thémistocle avait-il gagné les cœurs de tous les citoyens?—Oh! celui-là ne savait pas d'enchantements, mais il savait rendre de grands services.

— C'est comme si vous disiez que, pour se faire de vrais amis, il faut être homme de bien et faire de bonnes actions. — Croiriez-vous donc que, sans vertu, l'on pût se faire des amis vertueux? — Pourquoi non? J'ai vu de méchants rhéteurs liés avec les orateurs les plus célèbres, et des gens qui n'entendaient rien au métier de la guerre vivre dans la familiarité de nos meilleurs généraux. — Il ne s'agit pas de cela. Avez-vous jamais vu des gens qui ne fussent bons à rien se faire des amis utiles?—Jamais, et je vous ac-

corde volontiers qu'il est impossible au méchant de gagner le cœur des gens de bien.

XIV.

Mais dites-moi, continua-t-il, est-ce assez d'être honnête et vertueux pour devenir l'ami des hommes estimables? — Je conçois d'où naît votre doute, reprit Socrate. Vous voyez tous les jours des gens qui font le bien, qui ont horreur de toute bassesse, et qui, loin de s'aimer, s'élèvent les uns contre les autres, et se traitent plus indignement que ne feraient les derniers des hommes. — Et ce n'est pas seulement entre les particuliers que je vois régner ces dissensions ; les peuples même qui ont le plus d'estime pour la vertu, d'horreur pour la honte, se font tous les jours entre eux les guerres les plus cruelles. Plus j'y pense, plus je désespère de trouver des amis. Les

méchants ne peuvent s'aimer entre eux. Des ingrats, des cœurs froids, indifférents, des avares, des traîtres, des débauchés, seraient-ils dignes de connaître l'amitié? La nature les a faits pour se haïr réciproquement. Vous avez fort bien remarqué qu'ils peuvent encore moins prétendre à l'amitié des gens de bien. Ils font le mal : comment plairaient-ils à ceux qui le détestent? Mais si ceux mêmes qui cultivent la vertu se portent mutuellement envie; si, pour s'élever aux premières places, ils sont toujours prêts à s'attaquer les uns les autres, où trouvera-t-on des amis? où trouvera-t-on de la bienveillance et de la fidélité?

— Notre question, mon cher Critobule, peut s'envisager sous plusieurs faces. La nature semble avoir fait les hommes pour s'aimer : ils ont besoin

les uns des autres, ils sont sensibles à la pitié , ils trouvent leur avantage à s'entr'aider ; les secours qu'ils reçoivent excitent leur sensibilité. Mais , d'un autre côté, ils ne semblent pas moins faits pour se haïr. Tous ont les mêmes idées sur les biens et les plaisirs : ils se combattent pour se les procurer. La diversité des opinions les arme les uns contre les autres : la colère, les querelles ne leur laissent point de paix ; la fureur de s'enrichir les divise, la jalousie attise leur haine.

Cependant l'amitié se fait place au milieu de toutes ces passions : elle unit les cœurs honnêtes , et la vertu reçoit des sacrifices. On aime mieux posséder en paix une fortune bornée , que de combattre pour tout avoir : on supporte les besoins pressants pour ne pas les satisfaire aux dépens des autres , on commande même à la plus impé-

rieuse des passions, et l'on n'arrache pas la beauté qu'on aime au lit nuptial; on se contente de ce qu'on possède légitimement, et, loin d'attenter aux propriétés des autres, on leur fait part de ses richesses. Les dissensions particulières s'apaisent en faveur de l'intérêt commun : la haine reçoit un frein et ne s'emporte pas à des excès qui laisseraient un long repentir. Il est même un moyen d'éteindre l'envie ; le riche partage ses richesses avec son ami pauvre, et le pauvre regarde comme sa propre fortune celle de son bienfaiteur.

Pourquoi donc penser que les hommes honnêtes, qui veulent s'élever aux honneurs et remplir les grandes charges, ne sont jamais occupés qu'à se nuire ? Ils peuvent, au contraire, se servir mutuellement. N'aspirer aux honneurs et aux magistratures que

pour nager dans la volupté, pour opprimer les citoyens, pour s'enrichir aux dépens de l'état, c'est être injuste, méchant, incapable de contracter avec personne une liaison estimable. Mais celui qui ne veut s'élever que pour se mettre au-dessus de l'injustice, que pour secourir ses amis, que pour bien servir l'état, est-il donc incapable de s'unir avec d'autres citoyens honnêtes comme lui? Lié avec eux, en sera-t-il moins utile à ses amis? En se donnant de vertueux coopérateurs, en servira-t-il moins bien son pays? Il est certain que si, dans les jeux gymniques, il était permis aux meilleurs combattants de se ranger du même parti, ils seraient aisément vainqueurs et remporteraient les prix de tous les combats. Ces ligues leur sont interdites; mais elles ne le sont pas dans les affaires d'état. Les hommes

vertueux, élevés aux grands emplois, sont maîtres de s'accorder avec des citoyens qui leur ressemblent, et de faire d'un commun accord le bien de la patrie. Pourquoi donc ne chercheraient-ils pas à s'associer des amis honnêtes? Pourquoi ne leur communiqueraient-ils pas leurs desseins? Comment aimeraient-ils mieux les avoir pour adversaires que de recevoir leurs secours?

XV.

Prenez donc courage, mon cher Critobule; travaillez à vous rendre vertueux, et cherchez ensuite des amis dignes de vous. Peut-être ne vous serai-je pas inutile, car je suis fait pour l'amitié. Quand j'aime quelqu'un, je suis tout de feu pour m'en faire aimer. Il faut qu'il me recherche comme je le recherche lui-même, qu'il desire ma société comme je desire la sienne. Mon adresse ne vous sera pas inutile

pour vous faire des amis : ne me cachez donc point alors vos penchants. Accoutumé à chercher à plaire à ceux qui me plaisent, je ne dois pas être tout à fait novice dans l'art de gagner les hommes.

— Un sage tel que vous, répondit Critobule, ne peut m'aider à trouver des amis qu'autant qu'il me croira digne d'en avoir, et je sais que vous ne voudriez pas mentir pour mes intérêts.

— Vos intérêts! repartit Socrate: eh! serait-ce donc les prendre que de vous donner des louanges que vous n'auriez pas méritées? Non; je vous sers bien mieux en vous exhortant à la vertu, en vous persuadant de l'embrasser. Je vais vous rendre cette vérité encore plus sensible. Si vous vouliez gagner l'amitié d'un habile pilote, que je pusse lui faire accroire que vous

entendez bien son métier, et qu'il vous confiât la conduite d'un vaisseau, qu'arriverait-il? Ne sentez-vous pas que, ne connaissant rien aux manœuvres d'un navire, vous ne manqueriez pas de perdre le bâtiment et de vous perdre vous-même? Si j'étais assez bon menteur pour persuader à la république de se remettre entre vos mains et de vous confier le commandement de ses armées, l'administration de la justice, la gestion des affaires, ne vous représentez-vous pas tous les maux que vous lui feriez et les malheurs que vous éprouveriez vous-même? Si je me contentais de vous recommander à quelque riche particulier, l'assurant qu'il n'y a pas d'homme plus capable que vous de bien conduire une maison, et que, sur ma parole, il se reposât sur vous de l'administration de ses biens, que gagneriez-vous à

l'épreuve? d'être à la fois regardé comme la ruine d'une maison et couvert de ridicules.

Croyez-moi, mon cher Critobule, le moyen le plus court, le plus sûr, le plus glorieux, de passer pour homme de bien, c'est de travailler à l'être. Considérez tout ce qu'on appelle des vertus, et vous verrez que toutes s'augmentent par l'étude et l'exercice. Notre devoir est de les rechercher. Si vous pensez autrement, vous pouvez me l'apprendre. — Je rougirais d'opposer quelque chose à vos sentiments : ce serait contredire à la fois l'honneur et la vérité.

XVI.

Quand les amis de Socrate se trouvaient dans l'embarras par ignorance, il tâchait de les en tirer par ses avis; si l'infortune était la cause de leur détresse, il leur apprenait à se donner

des secours mutuels. Je vais raconter ce que je sais à cet égard.

Il voyait la tristesse peinte sur le visage d'Aristarque. Vous me paraissez, lui dit-il, avoir quelque chagrin : c'est un fardeau pesant qu'il faut partager avec ses amis, et je vous soulagerai peut-être en partie du poids qui vous accable. — Je suis dans un grand embarras, Socrate, répondit Aristarque. La sédition a forcé la plupart des citoyens à chercher un asile au Pirée ; mes sœurs, mes nièces, mes cousines, se trouvant dans l'abandon, se sont toutes retirées chez moi. Il n'y a pas à présent dans ma maison moins de quatorze personnes libres. Nous ne retirons rien de nos terres, puisque la campagne est au pouvoir des ennemis. Nous ne recevons rien de nos maisons, puisque la ville est presque déserte. Vendrai-je mes meubles? Personne

n'en veut acheter. Emprunterai-je de l'argent? On n'en prête plus. Je crois qu'il serait plus aisé d'en trouver dans les rues que d'en emprunter. Il est bien triste, Socrate, de voir sa famille périr de misère; et vous sentez qu'on ne peut nourrir tant de monde dans les circonstances actuelles.

Mais comment se fait-il donc, reprit Socrate, que Céramon puisse nourrir un grand nombre d'hommes, qu'il suffise à ses besoins et aux leurs, et qu'il parvienne même à s'enrichir, tandis que vous êtes menacé de périr de besoin parceque vous avez plusieurs personnes à nourrir? — Cela est bien différent : ce sont des esclaves qu'il nourrit, et mes parents sont des personnes libres. — Et qui estimez-vous le plus des personnes libres qui sont chez vous, ou des esclaves de Céramon? — Mais ce sont apparemment les per-

sonnes libres qui sont chez moi. — N'est-il donc pas honteux que Céramon fasse fortune parcequ'il a chez lui des hommes dont vous faites peu de cas, et que vous soyez dans la misère pour avoir chez vous des personnes qui méritent de la considération? — Mais ses esclaves sont des ouvriers, et mes parentes ont reçu une éducation conforme à leur naissance.

— Expliquons-nous. Qu'appelez-vous des ouvriers? ne sont-ce pas des hommes qui savent faire des choses utiles? — Sans doute. — La farine n'est-elle pas utile? — Assurément. — Et le pain? — Rien ne l'est davantage. — Et les robes d'hommes et de femmes, les tuniques, les camisoles? — Tout cela est d'une grande utilité. — Et vos parentes ne savent rien faire de tout cela? — Je crois qu'il n'y a rien de tout cela qu'elles ne sachent

faire. — Eh bien! ne parlons que d'une seule de ces industries. Vous ignorez peut-être que Nausycidès, qui ne fait que de la farine, se nourrit très bien lui et ses esclaves, qu'il entretient des troupeaux de toutes les espèces, et qu'il fait même d'assez grandes épargnes pour subvenir souvent aux besoins de l'état : Ciribe, qui fait du pain, entretient toute sa famille et vit fort à son aise : Déméas, du bourg de Collyte, se soutient en faisant des tuniques; et la plupart des habitants de Mégare vivent fort bien, quoiqu'ils ne sachent faire que des camisoles. — J'en conviens; c'est qu'ils achètent des esclaves étrangers, et qu'ils les font travailler. Puis-je employer de même des personnes libres, mes parentes ? — Oh! j'entends : parcequ'elles sont libres, parcequ'elles sont vos parentes, il faut qu'elles

ne fassent autre chose que manger et dormir.

Mais, dites-moi, parmi les personnes libres, lesquelles vous paraissent les plus heureuses de celles qui mènent une vie oisive, ou de celles qui s'occupent des choses utiles qu'elles savent? Trouvez-vous que la mollesse et l'oisiveté aident beaucoup les hommes à apprendre ce qui leur convient de savoir, à se ressouvenir de ce qu'ils ont appris, à donner une nouvelle force à leur santé, une nouvelle vigueur à leur corps, à se procurer de l'aisance et à la conserver ; et qu'au contraire le travail ne soit bon à rien? Vos parentes ont-elles appris tout ce que vous dites qu'elles savent, comme des choses inutiles à la vie, et dont elles ne voulaient faire aucun usage, ou comme des choses auxquelles elles devaient s'appliquer et dont elles espéraient tirer un

bon parti? Quels hommes vous paraissent avoir la meilleure conduite? Sont-ce les paresseux, ou les hommes occupés d'objets utiles? Quels sont les plus justes? Sont-ce ceux qui travaillent, ou ceux qui rêvent, les bras croisés, aux expédients qu'ils trouveront pour vivre? Je suis sûr qu'en ce moment vous n'aimez pas vos parentes et que vous n'en êtes pas aimé. Vous sentez qu'elles vous ruinent, et elles sentent qu'elles vous sont à charge. Il est à craindre que bientôt la froideur ne se tourne en haine, et que vous ne perdiez pour toujours les sentiments qui vous unissaient. Mais qu'elles travaillent sous vos yeux, vous les aimerez parceque vous verrez qu'elles vous sont utiles : vous leur serez cher, parcequ'elles reconnaîtront qu'elles vous plaisent davantage. Vous vous rappellerez tous avec joie vos services mutuels; ce

souvenir ajoutera à votre tendresse, et vous vous sentirez chaque jour plus forcément attachés les uns aux autres par les liens du sang et de l'amitié.

S'il s'agissait de faire quelque chose de honteux, il faudrait préférer la mort : mais ce que vos parentes savent faire, est ce qui convient le mieux à leur sexe ; et ce qu'on sait, on le fait bien, on le fait avec aisance, avec promptitude, avec plaisir. Ne tardez pas à leur faire une proposition qui ne leur sera pas moins utile qu'à vous-même, et j'espère qu'elles la recevront avec joie.—Vous me donnez un excellent conseil, mon cher Socrate. Tantôt je n'osais emprunter de l'argent, parceque je savais qu'après l'avoir dépensé je ne serais pas en état de le rendre. Je crois pouvoir emprunter à présent pour commencer notre travail.

En effet, il trouva de l'argent, il

acheta de la laine. Les femmes quittaient à peine l'ouvrage pour prendre leurs repas. La tristesse fit place à la gaieté, le soupçon à la confiance. Elles aimèrent Aristarque comme leur protecteur ; il les aimait comme des personnes qui lui étaient utiles.

Enfin il revint voir Socrate, et lui conta gaiement cette révolution. Il n'y a plus que moi, disait-il, qui soit grondé dans la maison, parceque je mange et que je ne fais rien. — Eh ! que ne leur contez-vous la fable du chien ? répondit Socrate.

Du temps que les bêtes parlaient, on dit qu'une brebis fit des reproches à son maître. Je vous trouve admirable, lui dit-elle. Nous vous rapportons de la laine, des agneaux, des fromages, et jamais vous ne nous donnez rien : il faut que nous arrachions notre nourriture à la terre. Votre chien vous rapporte-t-il

quelque chose ? et c'est pourtant à ce bel animal que vous prodiguez les mets de votre table. Le chien écoutait ces plaintes. A vous en croire, dit-il, je ne suis donc bon à rien. Et qui vous garde, si ce n'est moi? Sans moi, vous seriez la proie des voleurs ou le repas des loups; et si je ne veillais pas pour votre sûreté, la peur vous empêcherait même de prendre votre nourriture. Les brebis entendirent raison, et ne trouvèrent plus mauvais que le chien leur fût préféré.

Faites aussi comprendre à vos dames que vous êtes pour elles comme le chien de la fable, et que c'est vous qui les protégez, qui veillez sur elles, et que c'est par vous seul qu'elles peuvent travailler gaiement et sans craindre aucune insulte.

XVII.

Socrate rencontra par hasard un de

ses amis qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Eh ! d'où venez-vous donc, mon cher Euthère, lui dit-il. — Je suis revenu à la fin de la guerre d'un voyage que j'ai fait dans les pays étrangers, et je suis ici depuis ce temps-là. On m'a pris tous les biens que j'avais au-delà des frontières ; mon père ne m'a rien laissé dans l'Attique : il faut à présent que je reste dans mon pays et que je travaille pour vivre. Je crois que cela vaut mieux que de rien demander à personne. D'ailleurs qui voudrait me prêter? Je n'ai rien à mettre en gages. — Eh ! combien de temps croyez-vous avoir assez de force pour gagner votre vie? — Ah ! fort peu de temps, mon cher Socrate. — Cependant quand vous serez vieux, vous aurez des dépenses à faire, vous ne serez plus en état de travailler, et personne ne voudra se servir de vous. — Vous

avez bien raison.—Ce que vous pourriez donc faire de mieux, ce serait de vous livrer dès à présent à des occupations qui pussent mettre votre vieillesse au-dessus de la misère. Que ne tâchez-vous de trouver un homme qui ait de grands biens, et qui soit bien aise d'avoir quelqu'un pour les régir? Vous auriez l'œil sur ses ouvriers, vous ménageriez ses revenus, vous auriez une inspection sur toute sa maison; en un mot, vous feriez ses affaires, et les vôtres ne s'en trouveraient pas plus mal.

— Mais c'est une servitude, et j'aurais bien de la peine à la supporter. — Comment! ceux qui sont à la tête de l'état, qui en conduisent les affaires, sont-ils donc regardés comme des esclaves? Il me semble au contraire qu'ils passent pour les plus libres des hommes. — Cela est vrai ; mais je ne

pourrais me soumettre à recevoir des reproches. — Il n'est pas aisé, mon cher Euthère, de rien faire sans être exposé au reproche. Quoi qu'on entreprenne, on ne peut guère éviter de faire des fautes; et, quand on n'en ferait aucune, ne trouve-t-on pas des juges ineptes et malins, toujours prêts à condamner? Enfin, vous faites quelque chose à présent, et je serais bien étonné si vous pouviez vous mettre au-dessus de la critique. Tout ce que je vous conseille, c'est d'éviter les gens qui aiment à condamner, et de vous attacher à des personnes qui jugent sainement; c'est de vous en tenir à ce que vous êtes en état de faire, et de vous défier de ce qui est au-dessus de vos forces; c'est enfin de mettre tous vos soins, toute votre intelligence à bien remplir ce que vous aurez entrepris. En un mot, suivez mes avis;

c'est, je crois, le moyen d'essuyer peu de reproches, de vous mettre au-dessus de la misère, de vivre dans une certaine aisance sans craindre un fâcheux avenir, et de vous ménager des ressources pour la vieillesse.

XVIII.

Criton disait un jour à Socrate qu'il était bien difficile de vivre à Athènes et de veiller sur sa fortune. On m'intente tous les jours des procès, ajoutait-il : ce n'est pas que personne ait à se plaindre de moi ; mais on sait fort bien que j'aime mieux donner de l'argent que de suivre des procédures. — Dites-moi, Criton, lui répondit Socrate, ne nourrissez-vous pas des chiens pour qu'ils éloignent les loups de vos troupeaux? — Sans doute, et je me trouve fort bien de cette dépense. — Eh! qui vous empêcherait de nourrir aussi un homme qui eût le pouvoir

et la volonté d'éloigner de vous la foule des chicaneurs? — Je le ferais volontiers; mais je crains qu'il ne se tourne lui-même contre moi. — Eh quoi! ne voyez-vous pas qu'on trouverait à la fois plus d'agrément et de profit à obliger un homme tel que vous qu'à s'en faire un ennemi? Sachez qu'il ne manque pas ici de gens qui se feraient un grand honneur d'obtenir votre amitié.

Ils firent quelque temps après la découverte d'Archédème : il était pauvre, mais il entendait bien les affaires, et ne manquait pas d'éloquence. Ce n'était pas de ces gens qui trouvent tout le monde digne de les obliger. Il aimait la justice, et disait qu'il est fort aisé de s'enrichir avec ceux qui ne la respectent pas : mais il était incapable de faire fortune à ce prix.

Criton résolut de se l'attacher. Il ne

recevait pas de ses maisons de campagne du blé, de l'huile, du vin, de la laine, ou d'autres semblables provisions, sans lui en envoyer une partie. Toutes les fois qu'il faisait des sacrifices, il l'invitait au repas, et ne négligeait aucune occasion de lui faire plaisir.

Archédème, voyant que la maison de Criton lui était offerte, se dévoua tout entier à son bienfaiteur. Il se mit à étudier la conduite des ennemis de Criton, et découvrit que c'étaient des gens couverts d'infamie et chargés de la haine publique. Il en appela un en justice. Ce misérable, à qui sa conscience faisait plus d'un reproche, sentit bien qu'il ne pourrait se tirer d'affaire sans éprouver le supplice qu'il méritait, ou sans payer du moins une forte amende ; il mit tout en œuvre pour faire désister Archédème de son

accusation : mais celui-ci ne se laissa pas fléchir que le scélérat n'eût abandonné toutes ses poursuites contre Criton, et ne lui eût encore donné de l'argent. Ce ne fut pas le seul service de ce genre qu'il rendit à son bienfaiteur.

Quand un berger a un bon chien, les autres pasteurs ne s'éloignent pas de lui, afin que leurs troupeaux soient en sûreté sous la même garde : c'est ainsi que les amis de Criton cherchaient à se mettre sous la garde d'Archédème. Celui-ci saisissait toutes les occasions d'obliger Criton, qui vivait ainsi dans la sécurité, et la procurait à tous ses amis.

Les ennemis d'Archédème ne manquèrent pas de lui reprocher qu'il s'était rendu par intérêt le flatteur de Criton. Est-ce donc une honte, répondit-il, de recevoir les bienfaits des

hommes qu'on estime, et de chercher à les obliger à son tour; de s'en faire des amis, et de fuir le commerce des méchants? Non, sans doute. Mais nuire aux hommes vertueux, mais provoquer leur haine, mais partager les complots des méchants, rechercher leur amitié, se lier avec eux plutôt qu'avec les gens de bien; voilà ce que j'appelle le comble de l'infamie.

Archédème fut toujours depuis considéré des amis de Criton, qui le mettait lui-même au nombre de ses meilleurs amis.

XIX.

Socrate se trouvant avec son ami Diodore : Si un de vos esclaves, lui dit-il, prenait la fuite, ne tâcheriez-vous pas de le retrouver? — Je ferais plus encore : je promettrais une récompense à ceux qui me le ramèneraient. — Et n'auriez-vous pas soin

d'un de vos esclaves qui tomberait malade? n'appelleriez-vous pas des médecins pour lui conserver la vie? — Assurément.

— Et si un homme de votre connaissance, qui pourrait vous être bien plus utile que vos esclaves, tombait dans la misère, ne feriez-vous pas bien de penser à lui et de ne pas le laisser périr? Vous savez qu'Hermogène n'est pas un ingrat : il rougirait de recevoir de vous aucun service sans vous en rendre à son tour. Quoi donc! un homme qui se porterait de lui-même à vous servir, qui serait plein de bonne volonté, qui vous resterait attaché constamment; un homme que vous trouveriez toujours prêt à seconder vos desirs, à les prévoir, à les prévenir, à remplir vos volontés avant même que vous eussiez eu le temps de les former; un tel homme ne vau-

drait-il pas mieux que tous vos esclaves? Les bons économes nous prescrivent d'acheter quand nous trouvons à bas prix une marchandise précieuse : nous sommes dans un temps où les amis sont peu recherchés : c'est une occasion de se les procurer à peu de frais.

— Vous parlez à merveille, reprit Diodore. Faites-moi un plaisir ; dites à Hermogène de passer chez moi. — Je n'en ferai rien, dit Socrate. Je crois que c'est à vous d'aller le trouver, et il me semble que la chose vous intéresse encore plus particulièrement que lui.

Diodore rechercha donc Hermogène. Il lui en coûta peu, et il eût un ami qui n'agissait que pour lui être utile, qui ne parlait que pour lui plaire, et dont l'esprit agréable répandait chaque jour un nouveau charme dans sa société.

LIVRE III.

I.

Je vais raconter les avantages que les jeunes gens qui se portaient au bien trouvaient dans la société de Socrate, et combien il savait ajouter encore à l'ardeur de leur zèle.

Un certain Dionysidore, qui venait d'arriver à Athènes, s'annonçait pour donner des leçons dans l'art de commander les armées. Socrate n'ignorait pas qu'un des jeunes gens qui s'étaient attachés à lui aspirait à se distinguer par la gloire des armes. — Jeune homme, lui dit-il, il serait honteux de prétendre à commander un jour les troupes de la république, sans apprendre l'art du commandement, surtout quand il se présente une si belle occasion de s'en instruire. Ce serait mériter d'être

puni plus sévèrement encore qu'un impudent qui demanderait à faire des statues sans avoir reçu les principes de l'art. Dans les dangers de la guerre, toute la fortune de l'état est confiée au général : par sa bonne conduite, il rend à sa patrie les plus grands services ; il lui fait le plus grand mal par ses fautes. Comment ne serait-il pas justement puni pour avoir osé briguer un emploi si délicat, sans avoir daigné se rendre capable de le remplir?

Ce discours engagea le jeune homme à se mettre sous la conduite de Dionysidore. Après avoir pris ses leçons, il vint revoir Socrate. — Mes amis, dit le sage en plaisantant, vous savez qu'Homère, en parlant d'Agamemnon, lui donne le titre de respectable : ne trouvez-vous pas que ce jeune homme est plus respectable encore maintenant

qu'il a appris l'art de commander les armées? Car enfin celui qui sait jouer du luth est un joueur de luth même lorsqu'il n'en joue pas; et quand on connaît l'art de la médecine, on n'en est pas moins médecin pour n'avoir pas actuellement de malades à guérir. Ainsi ce jeune homme a, dès à présent, le caractère ineffaçable de général, quand on ne lui donnerait jamais d'armées à commander. Mais un homme qui ne saurait ni guérir les maladies, ni conduire les troupes, ne serait ni général ni médecin, quand toutes les voix du monde entier se réuniraient en sa faveur.

Puis, adressant la parole au jeune homme : Comme il pourrait, lui dit-il, arriver à quelqu'un de nous d'avoir sous vos ordres un commandement subalterne, il serait bon de ne nous pas laisser dans toute notre ignorance. Faites-nous donc le plaisir de

nous rendre les premières leçons que vous avez reçues. — Les premières, répondit le jeune homme, ont été les mêmes que les dernières : on m'a enseigné la tactique, c'est-à-dire l'art de ranger les troupes en ordre de bataille, et l'on ne m'a rien appris de plus. — Ce n'est là qu'une faible partie de l'art militaire : il faut encore qu'un général sache pourvoir à tous les besoins de l'armée ; qu'il ne laisse rien manquer au soldat ; qu'il soit riche en expédients, soigneux, patient, laborieux ; qu'avec une grande présence d'esprit, il ait à la fois de l'indulgence et de la sévérité ; qu'il soit franc et rusé, habile à surprendre et à se tenir sur ses gardes, prodigue et rapace, aimant à donner, n'aimant pas moins à prendre, retenu tout ensemble et déterminé. Je pourrais détailler ici mille autres qualités naturelles et acquises, toutes

également nécessaires à un général.
Je ne dis pas que ce soit une faible gloire de savoir bien ranger les troupes; car il y a bien de la différence entre une armée bien rangée et des troupes en désordre. Jetez confusément des pierres, des briques, du bois, des tuiles; vous ne ferez qu'un monceau bizarre et inutile. Mais si l'on emploie dans les fondements et sur les combles les matériaux qui ne peuvent ni pourrir ni se dissoudre par l'humidité, comme les pierres et les tuiles, et qu'on place au milieu les briques et les bois, suivant la méthode des architectes, on fait une chose précieuse qu'on appelle un édifice. — Ce que vous dites là, interrompit le jeune homme, a le plus grand rapport à l'art militaire; car on doit placer aux premiers et aux derniers rangs les meilleures troupes, et mettre au milieu le rebut de l'armée, qui se trouve ainsi

conduit et poussé par les soldats d'élite.

A merveille, reprit Socrate. Mais votre maître vous a-t-il appris à discerner les bons et les mauvais soldats? car, sans cela, quel usage ferez-vous de ses leçons? Supposons qu'il vous eût dit d'arranger de l'argent, de mettre aux premiers et aux derniers rouleaux les pièces de bon aloi, et au milieu celles de billon, comment vous en tireriez-vous si vous ne saviez pas distinguer la bonne et la fausse monnaie? — Il ne m'a rien appris de cela, c'est à nous de distinguer par nous-mêmes les bons et les mauvais soldats. — Eh bien! que n'examinons-nous ce qu'il faudra faire pour n'y être pas trompés? — J'y consens. — S'il s'agissait d'enlever des trésors, ne ferions-nous pas bien de placer à la tête les soldats qui auraient le plus d'amour pour l'argent?

— Je le crois. — Où le danger est le plus grand, n'est-ce pas là qu'il faut placer ceux qui aiment la gloire? — Sans doute, car ils ne demandent qu'à braver le péril sans autre récompense que l'honneur. Ceux-là ne sont pas difficiles à découvrir; ils cherchent toujours à se montrer.

— Enfin vous avez appris de votre maître à mettre une armée en ordre de bataille; mais il y a plusieurs manières de la ranger : ne vous a-t-il pas appris sur quel terrain, dans quelle occasion, l'on doit préférer l'une à l'autre? — Point du tout. — Cependant les circonstances différentes exigent un ordre différent. Il ne m'a pas dit un mot de tout cela. Retournez donc le trouver ; faites-lui les questions nécessaires. S'il sait l'art qu'il se mêle de professer, et que ce ne soit pas un impudent, il rougira de s'être

fait payer et de ne vous avoir pas mieux instruit.

II.

Il rencontra un jour un citoyen qui venait d'être nommé général : Savez-vous bien, lui dit-il, pourquoi Homère appelle Agamemnon le pasteur des peuples ? Je crois en voir la raison. Comme il est du devoir d'un pasteur de ménager la vie de ses troupeaux et de les mener sur de gras pâturages, c'est celui du général de ménager la vie de ses soldats, de leur procurer des munitions suffisantes, et de remplir l'objet qui a fait entreprendre la guerre. On ne renonce aux douceurs de la paix que pour vaincre ses ennemis et pour être plus heureux soi-même.

Pourquoi Homère fait-il cet éloge d'Agamemnon ?

Il était à la fois vaillant guerrier, bon prince.

Pour mériter le titre de vaillant guerrier, c'était trop peu de montrer son courage dans les combats : il était obligé par son rang d'en inspirer à toute l'armée. Pour être bon roi, c'était peu de se procurer à lui-même les agréments de la vie, il fallait encore qu'il fît le bonheur de ses sujets. Un roi n'est pas élu par ses peuples pour ne s'occuper que de sa prospérité personnelle, mais pour faire la félicité de ceux qui l'ont choisi. Les peuples combattent pour ajouter à leur bonheur : c'est pour obtenir cet objet de leurs vœux qu'ils nomment des généraux. Le devoir du général est de répondre à la confiance de ceux qui l'ont proclamé. Remplit-il leurs vues? Rien n'est plus glorieux ; rien n'est plus honteux que de tromper leur espérance.

C'est ainsi qu'en recherchant quelle devait être la vertu du chef d'une na-

tion, Socrate faisait abstraction de toutes les autres bonnes qualités et bornait tous ses devoirs à rendre heureux le peuple qu'il commande.

III.

Je n'ai pas oublié l'entretien qu'il eut avec un homme qui venait de recevoir le commandement de la cavalerie.

Pourriez-vous m'apprendre, jeune homme, lui dit-il, pourquoi vous avez recherché ce commandement? Ce n'était pas, sans doute, pour marcher à la tête des cavaliers; c'est un honneur dont jouissent les archers à cheval; ils précèdent même le commandant. — Vous avez raison. — Ce n'était pas non plus pour vous faire connaître, car personne n'est plus connu que les fous. — Sans doute. — C'est donc que vous espériez faire des réformes utiles dans la cavalerie, et

rendre, à la tête de ce corps, de grands services à l'état ? — Voilà tout mon objet. — Il est bien glorieux si vous pouvez le remplir. Enfin, on vous a donc élu pour commander les chevaux et les cavaliers ? — Précisément. — Fort bien. Dites-nous donc d'abord quelles sont vos idées pour rendre les chevaux d'un meilleur service. — Cela ne me regarde pas : c'est à chaque cavalier à prendre soin de son cheval. — Et si les uns vous amènent des chevaux qui n'aient ni jambes ni vigueur ; si les autres ont des chevaux si mal nourris qu'ils n'aient pas la force de suivre le corps, ou si fougueux qu'ils ne demeurent pas où vous les aurez placés, ou si rétifs que vous ne puissiez même les mettre en rang ; comment, à la tête d'une cavalerie si mal montée, rendrez-vous de grands services à la république ? — Vous avez raison, il faudra

que je tâche d'avoir l'œil sur les chevaux.

Mais n'établirez-vous pas aussi des réformes avantageuses parmi les cavaliers ?— N'en doutez pas. — D'abord il faudra les habituer à sauter plus lestement à cheval.—Cela est important ; car, s'il leur arrive de tomber, ils se remettront plus vite en selle, et risqueront moins de périr. — Et quand il s'agira d'en venir aux mains, prierez-vous les ennemis de vouloir bien se rendre sur la place où vous avez coutume d'exercer vos troupes, ou n'essaierez-vous pas d'exercer vos cavaliers dans toutes les positions, sur toutes les espèces de terrain où il peut arriver de combattre ?—Voilà bien ce qu'il faudra faire. — Ne les accoutumerez-vous pas aussi à lancer adroitement des javelots pour éclaircir les rangs des ennemis ? — Cela n'est pas à né-

gliger. — Il faudra piquer le courage des cavaliers, les animer contre l'ennemi : c'est le moyen d'augmenter leur force. — Si j'ai manqué à cela jusqu'ici, je l'observerai à l'avenir.

— Avez-vous aussi pensé aux moyens de vous faire obéir? Ayez la troupe la plus courageuse, la mieux montée; vous n'en ferez rien sans discipline. — Votre observation est bien juste : mais quel est le meilleur moyen de plier mes cavaliers à l'obéissance? — Vous avez pu remarquer qu'en toute occasion, pour se soumettre les hommes, il faut leur montrer de la supériorité. Est-on malade, par qui se laisse-t-on conduire? par ceux qui passent pour avoir le plus de connaissance en médecine. Doit-on s'embarquer? on cherche le meilleur pilote. A-t-on des terres à faire valoir? on se pourvoit du plus habile laboureur.

— Cela est vrai. — A qui donc les cavaliers obéiront-ils de meilleur cœur, si ce n'est à celui qui réunira le plus de connaissances nécessaires à la cavalerie? — Il suffira donc, pour m'en faire obéir, de leur prouver que je l'emporte sur eux en connaissances? — Oui, pourvu que vous leur ayez aussi prouvé qu'il est de leur honneur et de leur intérêt de vous obéir. — Eh! comment leur apprendrai-je cela? — Vous seriez bien plus embarrassé s'il fallait leur apprendre que le mal est préférable au bien, et procure plus d'avantages.

— Mais il résulte de vos observations qu'un commandant de cavalerie doit avoir le talent de la parole. — Espériez-vous donc commander la cavalerie sans parler? N'avez-vous donc pas remarqué que les plus belles connaissances, celles que nous prescrivent les

lois, celles qui nous donnent les principes qui doivent régler notre vie, nous ont été communiquées par la parole? S'il est quelque autre science digne de notre estime, c'est par la parole que nous la recevons : c'est la parole que sont obligés d'employer ceux qui nous instruisent; et les sages qui possèdent le mieux les connaissances les plus utiles, sont en même temps ceux qui savent le mieux en parler. — J'en conviens.

—Quand on envoie d'Athènes à Délos un chœur de musiciens, ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il n'est aucun pays où l'on pût rassembler autant de belles voix? N'avez-vous pas aussi remarqué qu'aucune ville ne fournit autant de beaux hommes? — Cela est vrai. — Mais ne croyez pas que nos Athéniens ne l'emportent sur les autres nations que par la beauté de la

voix, ou par la force et les belles proportions du corps : ils ne s'en distinguent pas moins par l'amour de la gloire qui les excite aux grandes choses. — C'est encore une vérité dont il faut convenir. — Et ne croyez-vous pas aussi que notre cavalerie l'emporterait sur toutes les autres par le choix et l'entretien des armes et des chevaux, par la justesse des évolutions, par l'ardeur de se précipiter dans le danger, si l'on prenait la peine de lui persuader qu'elle obtiendrait des éloges et se couvrirait de gloire? — Cela est vraisemblable. — Eh bien! que tardez-vous? Engagez votre troupe à vous faire honneur en servant bien la patrie. — Du moins n'épargnerai-je pas mes efforts.

IV.

Il vit un jour Nicomachide qui sortait de l'assemblée du peuple. Eh bien!

mon cher Nicomachide, lui dit-il, quels sont les généraux qu'on vient de nous donner? — Ah ! Socrate, les Athéniens n'ont garde de m'élire, moi qui ai si bien servi pendant tant d'années, qui ai commandé tantôt des compagnies, tantôt des cohortes; moi qui ai reçu tant de blessures ! Tout en disant cela il ôtait son habit et montrait les cicatrices dont il était couvert. Devinez, continua-t-il, le beau choix qu'ils ont fait. Ils ont élu Antisthène, lui qui n'a jamais servi dans l'infanterie, qui ne s'est jamais distingué dans la cavalerie, qui n'a d'autre habileté que d'amasser de l'argent.

— Mais vraiment cette habileté-là n'est pas méprisable. Il saura mieux qu'un autre trouver des fonds, et son armée ne manquera de rien. — Des marchands sont capables d'en faire autant : en est-ce donc assez pour qu'on

les mette à la tête des armées? — Mais Antisthène aime à remporter la victoire, et c'est une qualité nécessaire à un général. Ne savez-vous pas qu'il n'a jamais été chargé par sa tribu de diriger les chœurs des musiciens sans leur avoir fait gagner le prix? — Eh! quel rapport y a-t-il entre une armée et des chœurs de musique? — Ne voyez-vous pas qu'Antisthène ne sait pas chanter, qu'Antisthène ignore absolument la science des chœurs, et qu'il a eu l'art de choisir les meilleurs musiciens? — Il trouvera donc aussi à l'armée des gens qui mettront pour lui les troupes en ordre de bataille, des gens qui combattront pour lui? — Il est certain que s'il a le talent de trouver, de choisir les meilleurs guerriers, comme il a eu celui de choisir les meilleurs musiciens, il l'emportera, du moins dans cette partie, sur les

autres généraux. Il n'a pas épargné la dépense pour triompher avec sa tribu dans les combats de musique ; il faut croire qu'il la regrettera moins encore pour remporter sur les ennemis une victoire dont il partagera les honneurs avec toute sa nation.

— Il résulte de votre discours que le même homme qui dirige bien les chœurs de musique, saura tout aussi bien commander les armées. — Il en résulte du moins qu'un homme qui, dans tout ce qu'il entreprend, connaît ce qu'il faut, et qui a l'art de se le procurer, saura diriger des chœurs de musique, régler une maison, commander une armée, gouverner un état.

— En vérité, Socrate, je ne m'attendais pas à vous voir établir qu'un bon maître de maison fût aussi un bon général. — Eh bien ! recherchons quels sont les devoirs de l'un et de l'autre :

nous verrons s'ils sont les mêmes, ou s'il se trouve entre eux des différences essentielles.—Fort bien.—N'est-il pas d'abord du devoir de tous deux de tenir dans l'obéissance, dans le bon ordre, ceux qui leur sont soumis? — Assurément. — Ne doivent-ils pas imposer à chacun ses fonctions? — Sans doute. — Je crois qu'ils sont également obligés de punir les méchants, de récompenser ceux qui remplissent leurs devoirs. — Oui. — Ne feront-ils pas bien l'un et l'autre de gagner les cœurs de ceux qui leur sont subordonnés? — Sans difficulté. — N'ont-ils pas intérêt de se faire des amis dont ils puissent employer les secours? — Rien ne peut leur être plus avantageux.—Tous deux ne doivent-ils pas être en garde contre les événements? — Qui pourrait en douter? — Enfin, dans leurs fonctions différentes, ne doivent-ils

pas être également attentifs et infatigables? — J'avoue que, dans tout cela, les rapports sont frappants; mais il faut qu'un général combatte, et voilà la différence.

Eh quoi! reprit Socrate, tous deux ne peuvent-ils pas avoir des ennemis? — Sans doute. — Ils ont donc le même intérêt à l'emporter sur eux? — Certainement: mais sans parler de cela, de quelle utilité sera la science économique lorsqu'il s'agira de combattre? — De la plus grande utilité, Un bon économe sait que rien n'est plus utile, plus profitable, que de remporter la victoire sur ses ennemis; rien de plus nuisible, de plus ruineux que d'être vaincu. Il mettra donc toute son intelligence à chercher, à rassembler les moyens de vaincre. Il n'examinera pas avec moins d'attention ce qui pourrait occasionner sa défaite; il au-

ra soin de s'en garantir. Verra-t-il qu'il a tout ce qu'il faut pour s'assurer la victoire ? il ne craindra pas de combattre. Quelque chose lui manque-t-il encore? il ne risquera pas l'action. Mon cher Nicomachide, ne méprisez pas les bons économes. Les affaires d'un particulier sont moins nombreuses que les affaires publiques : voilà toute la différence. L'essentiel, c'est que les unes et les autres ne peuvent se traiter que par des hommes : ce sont les mêmes hommes qui régissent les affaires de l'état et celles des particuliers ; et celui qui a montré ses talents dans les affaires privées est souvent choisi pour gouverner celles de la république.

En un mot, quand on sait bien employer les hommes, on est capable de bien régir les affaires d'un particulier et celles de toute une nation : mais,

dans les unes et les autres, ce talent manque-t-il? on ne fait que des fautes.

V.

Socrate eut un entretien avec Périclès, fils du célèbre Périclès. J'espère, lui dit-il, que, si vous commandez un jour nos armées, la république fera la guerre avec plus de succès et plus de gloire, et que nous la verrons victorieuse de ses ennemis. — Je voudrais bien, répondit le jeune Périclès, confirmer vos espérances : mais je ne vois pas même par quel moyen je pourrais les remplir. — Eh bien! raisonnons là-dessus, et voyons comment vous pourriez ne les pas tromper. — Rien ne peut m'être plus agréable.

— Vous savez que le peuple d'Athènes n'est pas moins nombreux que celui de la Béotie? — Je le sais. — Où croyez-vous qu'on puisse lever de plus belles troupes ? est-ce

dans l'Attique ou dans la Béotie? — Notre patrie ne paraît pas le céder non plus en ce point. — Chez lequel des deux peuples voyez-vous mieux régner la concorde? — Chez les Athéniens; car les Béotiens sont mal disposés envers ceux de Thèbes, qui ne cherchent qu'à les opprimer. Je ne vois rien de semblable dans notre république. Mais on ne connaît pas de peuple ni plus ambitieux, ni plus obligeant que les Béotiens : et ce caractère porte les hommes à braver les périls pour acquérir de la gloire et servir leurs concitoyens et leur patrie. — Aussi ne dira-t-on pas que ces qualités manquent aux Athéniens. D'ailleurs, est-il un peuple qui puisse se rappeler un plus grand nombre de belles actions qui aient illustré ses ancêtres? Ce souvenir élève les citoyens au-dessus d'eux-mêmes, enflamme

leur courage, et les excite à la vertu.

— Cela est vrai, Socrate. Mais vous voyez que depuis la malheureuse affaire de Lébadie, où mille hommes périrent avec Tolmide, et depuis la défaite d'Hippocrate, qui reçut la mort en combattant devant Délium, notre gloire s'est humiliée devant celle des Béotiens, qui ont commencé dès lors à nous braver. Autrefois les Béotiens n'osaient nous résister, même sur leurs frontières, sans le secours des Lacédémoniens et des autres peuples du Péloponèse: contents aujourd'hui de leurs propres forces, ils menacent de se jeter sur l'Attique. Autrefois, quand nous n'avions que les Béotiens pour ennemis, nous portions la désolation jusque dans le sein de leurs foyers : et nous craignons aujourd'hui de leur voir ravager nos campagnes. — Je sais tout

cela, et c'est cela même qui me persuade que notre république obéira plus volontiers à un général digne de la conduire. La confiance engendre la langueur, l'indolence et l'indiscipline : la crainte rend les hommes plus vigilants, plus soumis, plus fidèles au bon ordre. Nous en voyons la preuve dans les matelots : tant qu'ils ne craignent aucun danger, ils s'abandonnent au désordre : quand ils aperçoivent la tempête, quand ils sont en présence de l'ennemi, ils obéissent à la voix de celui qui les commande, ils attendent ses ordres dans le plus profond silence, comme des chanteurs se règlent sur la voix du maître de musique.

VI.

Si l'on peut espérer que les Athéniens se soumettent à la discipline, reprit le jeune Périclès, voyons donc comment on pourrait leur rendre l'é-

nergie qu'ils ont perdue, les rappeler à la vertu de leurs ancêtres, à leur première gloire, à leur ancienne prospérité. — Quel moyen trouveriez-vous le plus capable de leur faire revendiquer des richesses qui seraient en d'autres mains? Ne serait-ce pas de leur montrer qu'elles ont appartenu à leurs pères, et qu'ils doivent les regarder comme leur patrimoine? Nous voulons les élever au-dessus de tous les autres peuples par la vertu : il faut donc leur montrer que cette première place leur appartenait dès l'antiquité la plus reculée, et qu'en cherchant à la reprendre, ils se mettront au-dessus de toutes les autres nations. — Et comment leur donner une instruction si utile? — En rappelant à leur mémoire les belles actions de leurs ancêtres dont ils ont entendu célébrer la vertu.

Voulez-vous parler, dit Périclès,

de ce fameux différend qui s'éleva parmi les dieux sous le règne de Cécrops, lorsqu'ils reconnurent les Athéniens pour juges de leur querelle? — Sans doute : je veux parler aussi de la naissance et de l'éducation d'Erechthée, et des guerres que, du temps de ce prince, ils soutinrent contre tous leurs voisins; de celle qu'ils eurent avec les peuples du Péloponèse du temps des Héraclides, et de toutes celles qu'ils firent sous la conduite de Thésée. Dans toutes, ils se montrèrent les plus valeureux des hommes.

Aux grandes actions de ces héros, vous pouvez encore ajouter les exploits de leurs neveux, qui se rapprochent bien plus de nos jours. Représentez-les tantôt combattant avec leurs seules forces ces fiers dominateurs de l'Asie entière qui étendaient leur puissance en Europe jusqu'à la Macé-

doine, et reculant les limites de leur empire bien au-delà des bornes qu'avaient connues leurs ancêtres ; tantôt se couvrant de gloire sur terre et sur mer avec le secours des peuples du Péloponèse, qui jouissaient alors eux-mêmes d'une si haute réputation de valeur. Il faut aussi raconter qu'il s'est fait un grand nombre d'émigrations dans la Grèce, sans que les peuples de l'Attique aient jamais abandonné leur pays ; que plusieurs nations, qui disputaient ensemble de leurs droits, se sont soumises au jugement des Athéniens ; et que d'autres, opprimées par la force, ont eu recours à leur protection.

Je ne puis concevoir, reprit Périclès, comment notre république, brillante alors d'un tel éclat, est tombée dans une telle décadence. — Ne voyez-vous pas, répondit Socrate, que

les hommes qui l'emportent trop aisément sur les autres par la supériorité de leurs forces, s'abandonnent à une folle confiance, tombent dans l'engourdissement, et finissent par ne pouvoir résister à leurs adversaires? C'est parceque les Athéniens se sont enorgueillis de leur puissance, qu'ils sont tombés dans la langueur, et qu'ils ont dégénéré de leur première vertu. — Et comment pourront-ils la recouvrer? — Par un moyen qui se présente de lui-même. Qu'ils étudient, qu'ils reprennent les mœurs de leurs ancêtres, qu'ils n'y soient pas moins fortement attachés que ne l'étaient leurs pères; ils ne leur céderont pas en vertu. Sont-ils incapables d'un si généreux effort? qu'ils imitent du moins les peuples dont ils éprouvent aujourd'hui la puissance; qu'ils empruntent leurs institutions, qu'ils ne les suivent

pas avec moins de zèle, ils cesseront bientôt de leur être inférieurs ; qu'ils redoublent de soins, ils les auront bientôt surpassés.

C'est dire assez, repartit Périclès, que notre république sera longtemps encore bien éloignée de la vertu. Quand verrons-nous nos citoyens, à l'imitation des Spartiates, respecter les vieillards, eux qui, pour mieux s'affermir dans le mépris pour l'âge avancé, commencent par mépriser leurs pères? Quand chercheront-ils à se fortifier par l'exercice, eux qui, non contents de négliger leurs forces, tournent en ridicule ceux qui cherchent à en acquérir ? Quand obéiront-ils à leurs magistrats, eux qui se font gloire de les mépriser ? Quand agiront-ils d'un commun accord, eux qui, loin de se réunir pour leurs propres intérêts, ne cherchent qu'à se nuire, et portent

plus d'envie à leurs propres concitoyens qu'aux étrangers et aux ennemis; eux qu'on ne voit pas moins divisés dans les assemblées de famille que dans celles de la nation, qui s'intentent chaque jour de nouveaux procès, et qui aiment mieux les profits qu'ils peuvent faire en se nuisant les uns aux autres, que s'ils les devaient à leurs secours mutuels? La république leur devient étrangère; ils se combattent pour en obtenir les emplois : mais les premières places leur sembleraient indignes de leurs vœux s'ils ne les devaient pas à la violence. De là l'ignorance, la malignité, les cabales, les haines; et je crains bien de voir l'Etat plongé dans une source de maux qu'il n'aura pas la vigueur de supporter.

VII.

Ah! mon cher Périclès, n'exagérez

pas la corruption de nos chers Athéniens, et ne croyez pas que leurs maux soient incurables. Ne voyez-vous pas le bon ordre qui règne parmi nos rameurs ? N'avez-vous pas remarqué combien, dans les jeux gymniques, les combattants sont soumis à leurs chefs, et comme, dans les chœurs de chants, les musiciens obéissent au maître qui les conduit? — On peut, sans doute, être surpris que de telles gens se fassent remarquer par leur subordination, et que les guerriers, qui doivent tenir les premiers rangs entre les citoyens, ne se distinguent que par leur indiscipline. — Mais ce sont aussi des hommes d'un rang supérieur qui composent l'aréopage : connaissez-vous un tribunal qui se comporte, à tous égards, avec plus de dignité, qui mette plus d'honneur, plus d'équité dans tous ses jugements, qui observe

plus religieusement les lois, qui discute avec plus de scrupule les causes qui lui sont confiées, qui remplisse enfin avec plus d'éloge toutes ses fonctions? — J'avoue que je ne trouve rien à lui reprocher. — Il ne faut donc pas désespérer des Athéniens comme s'ils étaient tout à fait incapables de conduite et de bon ordre. — Mais c'est précisément à la guerre que la tempérance, l'ordre et la discipline sont le plus nécessaires, et c'est là qu'ils se piquent de ne connaître aucune de ces vertus.

— Il faut peut-être, mon cher Périclès, en rejeter la faute sur l'ignorance des généraux. Vous voyez que personne ne se présente pour commander aux joueurs de luth, aux chanteurs, aux danseurs, aux athlètes, sans avoir acquis le talent nécessaire pour les diriger; tous peuvent nommer

le maître dont ils ont pris les leçons : mais la plupart des généraux le deviennent subitement et sans maîtres. Je ne crois pas que vous méritiez ce reproche; et vous diriez aussi bien le temps où vous avez commencé à vous instruire dans l'art de la guerre, que celui où vous avez commencé à vous exercer à la lutte. Non content de conserver les principes que vous a donnés votre père, vous avez rassemblé de toutes parts des lumières qui ne manqueront pas de vous être utiles. Je suis persuadé que vous réfléchissez souvent sur votre métier, curieux de ne laisser échapper aucune des connaissances qui peuvent y être nécessaires. Si vous vous apercevez qu'il vous en manque quelques-unes, vous interrogez les personnes les plus instruites; vous n'épargnez ni présents ni bienfaits pour apprendre d'elles ce

que vous ignorez, et pour vous attacher des hommes capables de vous seconder. — Je vous entends, Socrate. Vous ne me ferez pas accroire que vous me jugiez digne de tant d'éloges ; vous savez trop bien que je ne me suis pas donné toutes les peines dont vous parlez : mais, par ce tour adroit, vous m'apprenez qu'on ne doit prétendre au commandement qu'après se les être données.

J'en veux bien convenir avec vous, reprit Socrate. Mais continuons. Avez-vous remarqué que, sur nos frontières, s'étendent de hautes montagnes qui dépendent de la Béotie, et qui ne permettent d'entrer dans nos plaines que par des défilés étroits et difficiles, entourés de roches inaccessibles ? — Assurément. — N'avez-vous pas entendu dire que les Mysiens et les Pisidiens occupent dans la Perse des con-

trées défendues par la nature, et qu'armés à la légère, ils font par leurs incursions beaucoup de mal au pays du grand roi, et conservent eux-mêmes la liberté? — J'en ai entendu parler. — Ne pensez-vous donc pas que si les Athéniens s'emparaient des montagnes qui les séparent de la Béotie, et qu'ils y envoyassent une jeunesse agile et légèrement armée, ils feraient beaucoup de mal à leurs ennemis, et formeraient un puissant rempart en faveur de leurs concitoyens? —Je n'en doute pas, et il serait très avantageux de suivre vos projets. — Puisqu'ils vous plaisent, jeune homme, travaillez à les mettre un jour en exécution. Quand un seul réussirait, vous en tireriez de la gloire, vous rendriez service à l'état : si la fortune refuse de vous seconder, vous ne serez pas du moins la honte de votre pays, vous

n'aurez pas à rougir de vous-même.

VIII.

Il prit en fantaisie à Glaucon, fils d'Ariston, de parler dans l'assemblée du peuple, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans : il ne visait pas à moins qu'au gouvernement de l'état. Les railleries ne lui étaient pas épargnées ; on lui faisait même quelquefois l'affront de l'arracher de la tribune. Tout cela était inutile; ses amis, ses parents, ne pouvaient le guérir de sa folie. Socrate, qui lui voulait du bien par amitié pour Charmide et pour Platon, parvint seul à le rendre plus sage. Se trouvant un jour avec lui, il prit le moyen le plus adroit de s'en faire écouter.

Vous avez donc envie, mon cher Glaucon, lui dit-il, de prendre en main les rênes de notre république? — Il est vrai, répondit Glaucon. —

De tous les projets qu'un homme puisse former, c'est le plus beau, sans doute : car, si vous parvenez à le remplir, vous n'aurez pas de desirs que vous ne puissiez satisfaire ; il vous sera facile d'obliger vos amis, d'élever votre propre maison, et d'augmenter la puissance de votre patrie. D'abord vous vous ferez le plus grand nom dans l'état ; bientôt votre gloire s'étendra dans toute la Grèce, et peut-être même, comme celle de Thémistocle, parviendra-t-elle jusque chez les barbares. En quelque endroit que vous vous trouviez, tous les regards se porteront sur vous.

Ces paroles chatouillaient la vanité de Glaucon, et le plaisir de les entendre l'arrêtait auprès de Socrate. Pendant qu'il en savourait la douceur, celui-ci continua en ces termes : Vous voulez que la république vous

accorde des honneurs, mon cher Glaucon ; il est un moyen sûr d'en obtenir ; c'est de lui être utile. — Je le sais. — Au nom des dieux, n'ayez pas pour moi de secret : quel est le premier service que vous comptez lui rendre ?

Glaucon gardait le silence, cherchant en lui-même quelle réponse il pourrait faire : mais Socrate voulut bien ne pas faire durer son embarras. Si vous vouliez, lui dit-il, rendre plus florissante la maison d'un de vos amis, vous chercheriez les moyens d'augmenter sa fortune : ne tâcherez-vous pas aussi d'augmenter les richesses de la république ? — C'est à quoi je n'ai garde de manquer. — Le moyen de la rendre plus riche, n'est-ce pas de lui procurer de plus grands revenus ? — Cela est clair. — Eh ! quels sont les objets d'où se tirent à présent les

revenus de l'état? à combien peuvent-ils monter? Je suis bien sûr que vous en avez fait une étude : car, sans cela, comment suppléer aux produits qui se trouveraient trop faibles, et remplacer ceux qui viendraient à manquer? — Voilà, en vérité, une chose à laquelle je n'avais pas même songé.—Puisque cela vous est échappé, dites-nous au moins quelles sont les dépenses de l'état : il faut bien que vous en ayez pris connaissance, pour supprimer celles qui sont inutiles.—Je ne me suis pas plus occupé des dépenses que des revenus. — Remettons donc à un autre temps notre magnifique projet d'enrichir la patrie : nous ne pouvons y parvenir, si nous ne connaissons ni ses revenus ni ses dépenses ?

— Mais, Socrate, vous ne parlez pas d'un autre moyen d'enrichir la république; c'est de lui procurer les dé-

pouilles de ses ennemis. - Oh! cela est bien vrai : il ne faut même pour cela que se rendre plus puissant qu'eux; car, si l'on était plus faible, on ne ferait que se ruiner. — J'en conviens. — Celui qui forme le dessein d'entreprendre une guerre est donc obligé de bien connaître la force de sa nation et celle des ennemis. S'il voit que sa patrie est la plus forte, il lui conseille de prendre les armes : s'il reconnaît qu'elle est la plus faible, il lui persuade de ne rien hasarder. — On ne peut mieux parler. — Dites-nous donc d'abord quelles sont nos forces de terre et de mer ; quelles sont celles de nos ennemis. — C'est une question à laquelle je ne saurais répondre sur-le-champ. — Mais vous avez du moins là-dessus quelques mémoires : faites-moi le plaisir de me les communiquer. Je serai fort aise de m'instruire sur cet

objet. — Non, en vérité, je n'ai rien écrit. — Nous ne nous presserons donc pas de délibérer sur la guerre J'avoue que c'est un article dont les détails sont immenses : c'est ce qui vous a empêché d'en faire votre étude dès les premiers temps de votre administration.

Mais je vois bien, ajouta-t-il, que vous avez pris des mesures pour la défense du pays : vous savez quelles garnisons sont nécessaires, quelles autres ne le sont pas ; les unes sont trop nombreuses, les autres trop faibles ; rien de cela n'a pu vous échapper. Vous augmenterez celles qui ne sont pas assez fortes, vous retirerez celles qui ne sont pas nécessaires. — Pour moi, je suis d'avis de les retirer toutes : car, à la manière dont elles gardent le pays, on peut dire que l'ennemi n'y ferait pas plus de ravage.

— Mais si le pays n'est plus gardé, vous sentez bien qu'il va devenir la proie du premier qui voudra s'en saisir. D'ailleurs, avez-vous visité vous-même les garnisons? ou comment savez-vous qu'elles font si mal leur devoir? — Je le soupçonne. — Des soupçons ne suffisent pas : quand nous aurons quelque chose de plus que des conjectures, nous proposerons au peuple de supprimer les garnisons. — Ce sera peut-être ce qu'on pourra faire de mieux.

Je sais, ajouta Socrate, que vous n'avez pas visité les mines d'argent. Il serait bon cependant que vous pussiez dire pourquoi elles rapportent moins qu'elles ne faisaient autrefois. — Il est vrai que je n'y ai pas encore été. — On dit que l'air en est malsain : c'est une fort bonne excuse que vous pourrez donner quand il s'agira

de délibérer sur cette partie. Mais je suis sûr du moins que vous avez soigneusement examiné combien de temps le blé qu'on recueille dans le pays peut nourrir la ville, et combien on en consomme de plus chaque année. Si vous n'étiez pas instruit là-dessus, nous risquerions fort d'éprouver la disette : mais, avec les connaissances que vous avez acquises, vous saurez prévenir nos besoins, et nous vous devrons notre conservation.

— Mais, Socrate, on ne finirait jamais, s'il fallait entrer dans tous ces détails. —Cependant on n'est pas même capable de gouverner sa maison, si l'on n'en connaît pas les besoins, si l'on ne sait pas les moyens d'y subvenir. Notre ville contient plus de dix mille maisons, et ce n'est pas une chose aisée que de vouloir les gouverner toutes. Que n'avez-vous essayé d'abord de

relever la maison de votre oncle? elle en a bon besoin. Après avoir rétabli ses affaires, vous vous seriez élevé à de plus grandes choses. Si vous ne pouvez rendre service à un seul homme, comment pourrez-vous être utile à tout un peuple? Quand on ne peut soulever un fardeau de cent livres, il ne faut pas essayer de porter une charge encore plus pesante. — Je n'aurais pas manqué non plus de rendre de grands services à mon oncle ; mais il n'a pas voulu m'écouter.

Comment! reprit Socrate, vous n'aurez pu vous faire écouter de votre oncle, et vous serez capable de soumettre à votre volonté tous les Athéniens, et votre oncle lui-même qui en fait partie! Prenez-y garde, mon cher Glaucon : vous recherchez la gloire ; craignez de vous attirer tout le contraire. Ne voyez-vous pas combien il

est dangereux de parler de ce qu'on ne sait pas, d'entreprendre des choses dont on n'a pas même les principes? Voyez ceux qui parlent, qui agissent sans savoir : vous paraissent-ils obtenir des éloges? ou ne sont-ils pas accablés de reproches? Trouvez-vous qu'on les respecte? Non; ils sont couverts de mépris. Regardez les hommes sages; ils ne disent pas un mot, ils ne font pas une action sans bien connaître les conséquences de ce qu'ils font, la force de ce qu'ils disent. Vous verrez que, dans toutes les circonstances, ceux qui réunissent les suffrages, qui s'attirent l'admiration, sont précisément les hommes les plus éclairés, et que les ignorants ne recueillent que de la honte et de l'opprobre. Vous aimez la gloire; vous voulez vous faire admirer de votre patrie : travaillez à vous instruire avant que d'entreprendre.

Quand vous l'emporterez sur les autres par vos lumières, entrez alors dans les affaires de l'état : je ne serai pas étonné que, sans beaucoup de peine, vous ayez les plus grands succès.

IX.

Socrate regardait Charmide, fils d'un autre Glaucon, comme un homme d'un mérite distingué : il lui trouvait bien plus de talents qu'à aucun des citoyens qui fussent alors dans les grands emplois. Fâché de voir qu'il n'osât ni porter la parole devant le peuple, ni prétendre aux dignités publiques, il lui parla en ces termes :

Dites-moi, mon cher Charmide, si quelqu'un était capable de gagner les couronnes dans les jeux de la Grèce, d'acquérir de la gloire pour lui-même, et de donner un nouvel éclat à sa patrie, et que cependant il refusât de combattre, quel nom lui donneriez-

vous? — Il est clair que ce serait un lâche et un efféminé. — Et s'il existait un citoyen qui eût le talent des grandes affaires, qui fût capable, s'il voulait s'en charger, de bien servir l'état et de se couvrir lui-même de gloire, et qu'il aimât mieux languir dans l'oisiveté, ne mériterait-il pas le même nom? — Peut-être. Mais pourquoi me faire cette question? — C'est que je vous crois des talents; c'est que je vous vois redouter les affaires; c'est enfin que vous êtes obligé d'y prendre part en qualité de citoyen. — Eh! quelles preuves avez-vous de ma capacité, pour me parler ainsi? — Vos entretiens avec nos magistrats. Vous communiquent-ils quelques affaires? je vois que vous leur donnez de bons conseils: font-ils des fautes? je m'aperçois qu'elles ne vous échappent pas.

— Il est bien différent, Socrate, de

soutenir des entretiens particuliers, ou de parler devant une multitude. — Cependant, quand on sait calculer, on peut aussi bien dresser un compte sous les yeux d'une foule de spectateurs que dans la solitude ; et les musiciens qui jouent le mieux du luth quand personne ne les écoute, l'emportent en public sur tous leurs rivaux. — Ignorez-vous donc que la honte et la timidité sont naturelles à l'homme, et qu'elles prennent sur nous bien plus d'empire dans les assemblées publiques que dans les entretiens particuliers? — Eh bien, je vais vous montrer que ce ne sont pas les plus sages des citoyens, que ce ne sont pas les personnages les plus puissants de l'état qui vous intimident, mais que vous rougissez de parler devant la partie la plus faible, la moins éclairée de la nation.

Quels sont en effet ces juges redoutables qui vous en imposent? des foulons, des cordonniers, des maçons, des chaudronniers, des laboureurs, de petits marchands, des colporteurs, des brocanteurs : car voilà les graves personnages qui composent l'assemblée du peuple. Je crois voir un savant maître d'escrime qui craindrait de se mesurer avec un ignorant. Vous parlez avec facilité devant les plus illustres citoyens ; plusieurs d'entre eux affectent pour vous peu d'estime sans pouvoir vous intimider ; vous l'emportez sur ceux qui font leur état de parler en public : et vous craignez de vous faire entendre devant une multitude qui ne s'est jamais occupée des affaires d'état, et qui est bien loin d'avoir pour vous du mépris! Vous craignez peut-être qu'elle ne vous tourne en ridicule ?

— Eh! ne voyez-vous pas en effet,

Socrate, que, dans les assemblées du peuple, on se moque souvent de ceux qui parlent le mieux ?—Et ces hommes importants que vous fréquentez ne raillent donc jamais ? En vérité, je vous admire ! vous qui savez si bien repousser leurs railleries, vous croyez n'avoir aucun moyen de vous mesurer avec la populace ! O mon estimable ami ! apprenez à vous rendre justice. Garantissez-vous d'un défaut qui est celui de la plupart des hommes : ils scrutent d'un œil curieux les actions des autres, et ne s'avisent jamais de s'examiner. Cette indolence est indigne de vous. Employez toute votre énergie à vous considérer, à vous connaître ; et si vous pouvez rendre quelque service à votre patrie, ne l'abandonnez pas. Le bien qu'elle recevra de vous se répandra sur tous les citoyens, sur vos amis et sur vous-même.

X.

Aristippe, que Socrate avait quelquefois réduit au silence, avait bien envie de l'embarrasser à son tour par des questions captieuses. Socrate ne répondit pas en homme qui se tient sur ses gardes et qui craint que ses paroles ne soient interverties. Il avait un plus grand objet, celui de rendre cet entretien utile à ses auditeurs, et il parla de manière à les éclairer sur leurs devoirs.

Aristippe lui demanda s'il connaissait quelque chose de bon. Si Socrate avait répondu que c'est une bonne chose que la boisson, la nourriture, la richesse, la santé, la force, le courage, il se préparait à lui démontrer que c'est quelquefois un mal. Mais Socrate, considérant que nous cherchons surtout à nous délivrer de nos incommodités, lui fit la réponse la plus conve-

nable. — Me demandez-vous, lui dit-il, si je connais quelque chose de bon pour la fièvre ?—Non.—Pour les maux d'yeux. — Pas davantage. — Pour la faim ? — Pas encore. — Si vous entendez quelque chose de bon qui ne soit bon à rien, je ne le connais ni n'ai besoin de le connaître.

Aristippe changea de batterie et lui demanda s'il connaissait quelque belle chose. — J'en connais, et beaucoup, répondit Socrate. —Et toutes ces belles choses sont-elles semblables entre elles? — Il y en a qui diffèrent des autres autant qu'il est possible.—Et comment ce qui diffère du beau peut-il être beau? — Rien n'est plus simple. Un bouclier est fait pour défendre le corps: il a sa beauté ; mais cette beauté est bien différente de celle d'un javelot dont la belle proportion doit le rendre propre à être lancé avec autant de

force que de vitesse. — Mais vous me répondez comme si je vous demandais s'il y a quelque chose de bon. — Eh! croyez-vous que le bon et le beau soient deux choses différentes? Ignorez-vous que tout ce qui est beau, relativement à un objet, est bon par rapport à cet objet même? La vertu n'est pas bonne dans une occasion, et belle dans une autre. L'homme qu'on appelle beau à certain égard, est bon à ce même égard, et les proportions qui constituent la beauté de son corps en font aussi la bonté. Tout ce qui peut être destiné à quelque usage est bon et beau relativement à l'usage auquel il est destiné.

Vous trouvez donc, reprit Aristippe, qu'un panier à mettre des ordures est une belle chose? — Assurément, s'il est fait comme il doit l'être

pour y mettre des ordures; et un bouclier d'or est fort loin d'être beau, s'il n'est pas propre à garantir le corps. — D'où il faudra conclure que les belles choses peuvent en même temps ne l'être pas. — Sans doute, et que le bon peut aussi être mauvais. Ce qui est bon pour apaiser la faim est souvent mauvais pour guérir la fièvre, et ce qui est bon pour la fièvre est très peu convenable pour soulager l'appétit. Un genre de beauté est nécessaire pour la course, et ne conviendrait pas du tout pour la lutte : ce qui est beau à la lutte serait fort laid à la course. Les choses sont belles et bonnes pour l'usage auquel elles conviennent ; elles sont laides et mauvaises pour l'usage auquel elles ne conviennent pas.

XI.

Socrate soutenait que la commodité

d'un édifice en constitue la véritable beauté, et c'était donner le meilleur principe de construction.

Quand on fait bâtir une maison, disait-il, ne veut-on pas qu'elle soit en même temps fort agréable et très commode? On ne pouvait en disconvenir. Il est bien agréable, ajoutait-il, qu'elle soit fraîche pendant l'été, et chaude pendant l'hiver. C'est encore un point qu'on n'avait garde de lui nier. Eh bien, continuait-il, quand les maisons regardent le midi, le soleil pénètre en hiver dans les appartements; et, en été, se trouvant élevé perpendiculairement au-dessus de nos têtes, il passe par-dessus les toits, et procure de l'ombre. Il faut par conséquent donner de l'élévation aux édifices qui regardent le midi, pour que les appartements puissent recevoir le soleil en hiver, et tenir fort bas ceux qui sont

exposés au nord, afin qu'ils soient moins battus des vents les plus froids. En un mot, le plus beau, le plus agréable des édifices est celui qui fournit la plus agréable retraite en toute saison, et dans lequel on renferme avec le plus de sûreté ce qu'on possède. Les peintures, les ornements variés ôtent bien plus de plaisirs qu'ils n'en procurent.

Les chapelles et les temples, disait-il, doivent être élevés dans des endroits peu fréquentés et très apparents : car il est agréable à ceux qui veulent faire leur prière de voir le lieu saint; il leur est agréable d'en approcher sans se souiller.

XII.

On lui demandait si le courage est une qualité naturelle ou acquise.

Comme on voit, répondit-il, des corps qui sont naturellement plus ro-

bustes que d'autres, et qui résistent bien mieux aux fatigues, je crois que la nature forme aussi des ames plus fermes que les autres et plus capables d'affronter les dangers : car je vois des hommes nés sous les mêmes lois, élevés dans les mêmes mœurs, différer beaucoup entre eux par le courage. Mais je crois que la valeur naturelle peut être augmentée par l'instruction et l'exercice. Il est clair que les Scythes et les Thraces n'oseraient attaquer les Lacédémoniens avec la pique et le bouclier, et que les Lacédémoniens ne tenteraient pas de résister aux Thraces en s'armant comme eux d'écus échancrés et de javelots, ni de se présenter devant les Scythes en adoptant les flèches que ce peuple sait lancer avec tant d'adresse. Je vois qu'en tout les hommes diffèrent naturellement les uns des autres; je vois qu'en tout ils font des

progrès par l'exercice : et je conclus que les hommes les plus favorisés et les plus maltraités de la nature doivent prendre des leçons s'ils veulent exceller dans quelque partie que ce soit.

XIII.

Il ne séparait pas le savoir de la bonne conduite, et regardait comme savant et comme bien réglé dans ses mœurs celui qui connaît le bon et l'honnête, qui sait le pratiquer, et fuir tout ce qui est honteux. On lui demanda s'il regardait comme des gens instruits ceux qui savent bien ce qu'on doit pratiquer, et qui font tout le contraire. Ils ne sont pas moins ignorants que déréglés, répondit-il. Si nous savons discerner entre toutes les actions que nous pouvons faire, celles qui nous sont les plus avantageuses, nous ne manquerons pas de les choisir : quand

on fait le mal, on n'est donc pas moins ignorant que coupable.

Il assurait que la justice n'était qu'une science ; il en disait autant de toutes les vertus. Toutes les actions justes et vertueuses, disait-il, réunissent une bonté parfaite aux charmes de la beauté. A-t-on la science nécessaire pour les connaître? il n'est plus possible de leur rien préférer. Cette science manque-t-elle? on veut en vain les pratiquer : on cherche à faire des essais ; on ne fait que des fautes. Puisqu'on ne peut rien faire de beau, de bon, d'honnête, que par la vertu, il est certain que la vertu elle-même est une science qu'il faut posséder.

XIV.

Il regardait bien la folie comme contraire à la sagesse, cependant il ne traitait pas l'ignorance de folie. Mais ne se pas connaitre soi-même, et croire

que l'on ne sait ce que l'on ignore, c'est, disait-il, toucher de bien près à la démence. Le vulgaire, ajoutait-il, ne regarde pas comme des insensés ceux qui se trompent sur des objets inconnus au commun des hommes; mais il traite de fous ceux qui se trompent dans des choses qui sont connues de tout le monde. On appelle insensé celui qui se croit trop grand pour passer sous la porte d'une ville sans se baisser, qui présume assez de sa force pour essayer d'enlever des maisons, qui entreprend enfin des choses dont tout le monde reconnaît l'impossibilité : mais ne fait-on que de petites fautes, on n'est pas traité de fou par le vulgaire. Comme il ne donne le nom d'amour qu'à la plus violente affection, il ne donne le nom de folie qu'à la plus forte démence.

L'envie, disait-il en réfléchissant sur

cette passion, est un sentiment douloureux qui n'est causé ni par les malheurs d'un ami, ni par la prospérité d'un ennemi. Il ne traitait d'envieux que ceux pour qui le bonheur de leurs amis est un sujet de douleur. Comment, lui dirent quelques personnes, peut-on sentir l'amitié et souffrir du bonheur de celui qu'on aime? Remarquez, leur répondit-il, que bien des gens ont une singulière conduite en amitié : ils sont incapables d'abandonner leurs amis dans le malheur; ils leur donnent des secours dans leurs afflictions, et se désolent quand ils les voient heureux. Il ajouta qu'un sentiment si bizarre ne pouvait entrer dans le cœur du sage, et n'était fait que pour l'ame d'un sot.

XV.

Qu'est-ce que l'oisiveté? disait-il. Je vois que la plupart des hommes

sont toujours en action : car enfin les joueurs de dés, les bouffons, ne restent pas à ne rien faire; mais ils n'en sont pas moins des fainéants, car ils pourraient faire quelque chose de mieux. Quand on fait le mieux, on ne trouve pas le loisir de le quitter pour s'adonner au pire; et, si on le fait, on est bien coupable, puisqu'on ne manquait pas d'occupation.

A quoi, lui demandait-on, l'homme doit-il s'appliquer ? — A bien faire. — Y a-t-il des principes pour faire fortune? — Non; car faire fortune n'est autre chose que ne rien faire du tout. Trouver son bien-être sans le chercher, voilà ce que j'appelle faire fortune : devoir son bonheur à ses soins, à son travail, c'est ce que j'appelle une bonne conduite ; avoir une bonne conduite, c'est faire le bien. Je regarde comme des hommes estimables

et chéris des dieux, le laboureur qui travaille bien la terre, le médecin qui pratique bien l'art de guérir, l'homme d'état qui doit à ses études de bons principes du gouvernement. Ne rien faire, ou ne faire rien d'utile, c'est être indigne de plaire aux dieux.

XVI.

Pour être roi, disait-il, il ne suffit pas de porter un sceptre, d'avoir réuni les suffrages d'une nation, d'avoir été favorisé par le sort, d'être monté sur le trône par la force ou par la ruse : c'est la science de régner qui fait seule les rois.

On convient que le devoir d'un souverain est d'ordonner ce qu'il est utile de faire; celui des sujets, d'obéir : mais il n'en faut pas conclure que les rois n'aient pas besoin de conseils. S'il se trouve dans un vaisseau un homme plus habile que les

autres, il donne des ordres ; les matelots et le pilote lui-même ne refusent pas de le suivre. Le maître d'un champ suit les lumières de son laboureur qui en sait plus que lui ; les malades obéissent au médecin ; ceux qui veulent s'exercer, aux maîtres d'exercices. Pour oser même prendre sur soi de diriger ses propres affaires, il faut se sentir les connaissances qu'elles exigent. Manquent-elles? on obéit aux habiles gens qu'on peut rencontrer : on les mande souvent de fort loin pour se mettre à leurs ordres, pour faire ce qu'ils prescrivent. Les femmes elles-mêmes commandent aux hommes dans les travaux qui conviennent à leur sexe, parcequ'elles s'y connaissent, et que les hommes n'y entendent rien.

Si on lui objectait qu'un tyran est maître de ne pas suivre les bons avis qu'on lui donne : A quel prix, répon-

dait-il, lui est-il permis de ne les pas suivre ? Ne voyez-vous pas que la punition est toute prête, quand il refuse de les écouter? Rejette-t-il un sage conseil? il fait des fautes : et il n'en peut faire aucune sans en être puni.

Il peut ôter la vie au plus sage de ses conseillers : cela est vrai ; mais en donnant la mort à ceux qui lui prêtent le plus ferme appui, croyez-vous qu'il ne soit pas puni? croyez-vous même qu'il le soit légèrement? Trouvera-t-il sa sûreté dans une telle conduite ? Non ; elle ne peut qu'entraîner sa ruine.

XVII.

Il ne négligeait pas de converser avec les artistes, et ses entretiens ne leur étaient pas inutiles.

Il alla voir un jour le peintre Parrhasius. La peinture, lui dit-il, n'est-elle pas une représentation des

objets visibles? Vous imitez avec des couleurs les enfoncements et les saillies, le clair et l'obscur, la mollesse, la dureté, le poli; il n'y a pas jusqu'à la fraîcheur de l'âge et sa décrépitude qui ne soient exprimées dans vos ouvrages. — Cela est vrai. — Et si vous voulez représenter une beauté parfaite, comme il est difficile de trouver des hommes qui n'aient dans les formes aucune imperfection, vous rassemblez les beautés de plusieurs modèles pour en faire un tout accompli. — Tel est notre procédé. — Mais quoi! ce qu'il y a de plus aimable dans le modèle, ce qui lui gagne la confiance et les cœurs, ce qui le fait desirer, le caractère de l'ame enfin, parvenez-vous à l'imiter, ou faut-il le regarder comme inimitable[1]? — Eh! comment

[1] Socrate, qui avait été sculpteur dans sa jeunesse, ne peut être soupçonné d'avoir parlé des arts sans s'y con-

le représenter, puisqu'il ne dépend ni de la proportion, ni de la couleur, ni d'aucune des choses que vous avez détaillées; puisqu'enfin il ne tombe pas sous le sens de la vue? — Mais ne remarque-t-on pas dans les regards tantôt la douceur de l'amitié, tantôt l'indignation de la haine? — Cela est vrai. — Il n'est donc pas impossible de rendre ces expressions dans les yeux. — J'en conviens. — Trouvez-vous le même caractère de physionomie dans ceux qui prennent part au bonheur ou au malheur de leurs amis, et dans ceux qui n'en sont pas touchés? — Non, assurément. Dans le bon-

naître. On doit donc inférer de sa conversation avec Parrhasius que, de son temps, les peintres et les sculpteurs ne s'étaient pas encore appliqués à exprimer dans leurs ouvrages les passions de l'ame; et l'on peut soupçonner que les Grecs furent redevables de cette belle partie de l'art aux entretiens de notre sage avec les artistes (LÉVESQUE).

heur de nos amis, la joie se peint sur notre visage ; et la tristesse, dans leur infortune. — Voilà donc encore des passions qu'on peut représenter. La noble fierté, l'orgueil, l'humilité, la modestie, la prudence, la rusticité, la pétulance, la bassesse, tout cela se fait remarquer sur le visage et dans le geste ; tout cela se reconnaît dans l'action et même dans le repos. — Vous avez raison. — Nouveaux caractères que l'art peut exprimer. — Je l'avoue. — Et qui croyez-vous qu'on aime le plus à voir ? Sont-ce les hommes qui se font remarquer par un caractère doux, heureux, aimable, ou ceux qui n'offrent que des inclinations haïssables, méchantes et honteuses ? — Il y a bien de la différence.

XVIII.

Il allait quelquefois à l'atelier de Cliton le statuaire, et s'entretenait

avec cet artiste. Je vois bien, lui dit-il un jour, que vous ne représentez pas de la même manière l'athlète qui dispute le prix de la course, et celui qui s'exerce à la lutte, au pancrace, ou au pugilat. Mais le caractère de vie que j'admire dans vos statues, ce caractère qui charme surtout les spectateurs, comment parvenez-vous à l'exprimer ?

Comme Cliton hésitait et tardait à répondre : Je vois ce que c'est, continua Socrate ; vous conformez votre ouvrage à ce que vous offrent vos modèles vivants, et c'est par cette justesse d'imitation qu'il paraît vivre comme eux. — Voilà tout mon secret. — Nos mouvements font élever certaines parties, tandis que d'autres s'abaissent ; ils forcent certains muscles à fléchir, à se gonfler, tandis que leurs antagonistes s'étendent : c'est en

exprimant ces effets que vous donnez à l'ouvrage de l'art la ressemblance de la vérité. — C'est cela même. — Cette imitation si précise de l'action des corps et de leurs divers mouvements ne fait pas peu de plaisir aux spectateurs. — C'est la source des effets de l'art. — Il faut donc exprimer la menace dans les yeux des combattants, et la joie dans le regard des vainqueurs. — C'est le devoir du statuaire. — Il est donc aussi de son devoir d'exprimer par les formes tous les mouvements de l'ame.

XIX.

Un jour il entra dans la boutique de l'armurier Pistias, qui lui montra des cuirasses très bien faites. Voilà, dit-il, une excellente invention, mon cher Pistias : avec cette armure, les parties qui ont besoin d'être défendues se trouvent couvertes, et les bras conser-

vent toute leur liberté. Mais, dites-moi, pourquoi vendez-vous vos cuirasses plus cher que les autres armuriers, quoiqu'elles ne soient ni plus fortes ni plus magnifiques? — C'est que les miennes sont mieux proportionnées. — Est-ce par le poids, est-ce par la mesure que vous jugez de cette proportion? Si vous voulez que vos cuirasses puissent servir, je pense que vous ne les faites pas toutes semblables. — Non, assurément. Si elles étaient toutes dans les mêmes proportions, elles ne pourraient servir à tout le monde. — Mais il y a des corps bien proportionnés, et d'autres qui le sont fort mal. — Cela est vrai. — Comment donc faites-vous pour que vos cuirasses aillent bien à des corps mal proportionnés et qu'elles soient d'une belle proportion? — Elles ont la meilleure proportion qu'elles doivent avoir, pré-

cisément parcequ'elles leur vont bien.

— Je vous entends : vous ne considérez pas ici la beauté de la proportion en elle-même, mais par rapport à son utilité. Ainsi, vous direz qu'un bouclier est bien proportionné, s'il est commode à celui qui doit s'en servir : on en peut dire autant d'un manteau ou d'autres choses semblables. Il y a peut-être dans cette convenance un autre avantage qui n'est pas à mépriser. — Ne refusez pas de me l'apprendre. — C'est qu'une armure qui va bien à celui qui la porte le fatigue moins de son poids, sans être en effet plus légère que celle qui ne lui va pas bien. Celle-ci est incommode et difficile à porter, ou parcequ'elle ne s'ajuste pas bien à la forme des épaules, ou parcequ'elle presse fortement quelque partie du corps. L'autre se partage avec un juste équilibre sur les

clavicules, sur les épaules, sur le dos, sur la poitrine, sur l'estomac : on dirait que ce n'est pas un fardeau étranger, mais un appendice du corps. — Et voilà pourquoi je mets un grand prix à mes ouvrages. Je sais que bien des gens aiment mieux acheter des cuirasses bien peintes, bien dorées. — Si elles ne s'ajustent pas à leur corps, je trouve que c'est acheter une incommodité couverte d'ornements et de dorure.

Mais comme on n'est pas toujours immobile, que tantôt on se courbe, tantôt on se redresse, comment des cuirasses trop justes peuvent-elles se prêter aux mouvements? — Elles ne le peuvent pas. — Vous dites donc que des cuirasses qui vont bien au corps ne sont pas celles qui le pressent pour en montrer toutes les formes, mais celles qui

ne font de mal dans aucune attitude du corps ? — C'est vous-même qui le dites, et vous savez à présent tout le fin de mon métier.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOUVELLE COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. LEFÈVRE.

Paris. — Impr. Bénard et Comp., rue Damiette, 2.

LES ENTRETIENS
MÉMORABLES
DE SOCRATE

TRADUITS DU GREC DE XÉNOPHON ;

SUIVIS

DE CRITON ET DE L'APOLOGIE DE SOCRATE,

TRADUITS DU GREC DE PLATON.

—

TOME II.



A PARIS,

CHEZ VICTOR LECOU, LIBRAIRE,

RUE DU BOULOI, N° 10.

1850.

LES

ENTRETIENS MÉMORABLES

DE SOCRATE.

SUITE DU LIVRE III.

XX [1]

Il y avait à Athènes une fort belle femme, nommée Théodote, qui n'é-

[1] En lisant cet entretien de Socrate avec une courtisane, il faut se rappeler que sa méthode était de tirer des exemples des premières conditions et des professions les plus méprisées, pour prouver qu'on ne peut se faire aimer des autres que par le bien qu'on leur fait. D'ailleurs, dans le temps de Socrate, dans ce siècle de corruption où les courtisanes tenaient un rang dans l'état, il n'etait pas indigne du moraliste de leur apprendre les vertus qui leur restaient encore à pratiquer après avoir abjuré celle de leur sexe. Ainsi Socrate, en feignant de louer Théodote, lui fait entendre ce qu'elle doit faire : partager le malheur et la joie de ses amants, les visiter, les soulager dans leurs maladies, payer, dans l'occasion, leurs bienfaits de

tait pas de l'humeur la plus sévère. Quelqu'un parlait d'elle chez Socrate, et soutenait qu'il n'y avait pas de paroles capables d'exprimer sa beauté. Il ajouta que les peintres la prenaient pour modèle, et qu'elle ne leur faisait pas un secret de ses charmes.

Il faut aller la voir, dit Socrate : car s'il n'y a pas de paroles qui puissent exprimer sa beauté, vous ne nous en donnerez qu'une idée fort imparfaite, et nous perdrons notre temps à vous entendre. — Allons-y dans l'instant, dit celui qui avait parlé le premier, nous vous suivrons.

retour, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent donner aisément. Lors même qu'il semble lui donner des leçons de coquetterie, il prouve qu'il n'y a point de plaisirs sans la modération. Tout cet entretien semble n'être qu'un badinage, on y trouve même ce ton de plaisanterie railleuse que les Français de notre siècle se sont avisés d'appeler du persifflage : mais sous cette écorce légère sont cachées des vérités morales. (Lévesque.)

Ils y allèrent en effet, et purent admirer à leur gré tous ses charmes ; car, en ce même moment, un peintre en faisait son étude. Quand il eut cessé de travailler : Est-ce à nous, dit Socrate à ceux qui l'accompagnaient, d'avoir obligation à Théodote, qui a déployé devant nous les trésors de sa beauté? Est-ce elle qui nous doit de la reconnaissance, parceque nous avons senti tout le prix de ses charmes ? Si elle a gagné le plus à se soumettre à notre admiration, c'est à elle d'avoir de la reconnaissance : c'est à nous, si nous avons gagné plus qu'elle à ce charmant spectacle. Quelqu'un ayant remarqué qu'il parlait juste : Je conviens, ajouta-t-il, qu'elle ne gagne avec nous que des éloges; mais ces éloges, nous les répandrons, et ils ne lui seront pas inutiles. Pour nous, à qui tant d'appas secrets ont été dévoi-

lés, nous n'emporterons que des desirs et des tourments; et désormais esclaves de Théodote, c'est à nous de reconnaître son empire. — A ce compte, repartit la belle courtisane, je vois bien que c'est à moi de vous avoir obligation.

Quand Socrate la vit ensuite superbement parée, quand il vit auprès d'elle sa mère vêtue d'une manière peu commune, de nombreuses esclaves, toutes proprement habillées, et toutes se disputant de beauté, des appartements ornés avec autant de richesse que de goût : Faites-moi une confidence, belle Théodote, lui dit-il, auriez-vous des terres? — Je n'en ai aucune. — Vous avez donc quelque maison d'un bon revenu? — Pas davantage. — Ah! j'entends; vous avez des esclaves habiles dont le travail vous rapporte beaucoup. — Je n'en ai

pas un. — Mais comment donc pouvez-vous suffire à vos dépenses? — Si je me fais un ami, il trouve son plaisir à m'obliger, et je n'ai pas d'autre revenu. — Vos amis font vos richesses! c'est la plus belle de toutes, et bien préférable aux plus riches troupeaux. Mais vous abandonnez-vous à la fortune? Attendez-vous que les amis volent autour de vous comme des essaims d'abeilles, ou n'employez-vous pas quelque artifice pour les attirer? — Eh! comment voulez-vous que j'invente des artifices? — Bien plus aisément qu'une faible araignée. Vous voyez comme elle se procure une subsistance assurée : elle tisse une toile subtile; les mouches y tombent et deviennent sa proie. — Vous me conseillez donc aussi de tendre des filets pour prendre des amis?

— Il ne faut pas croire, répondit

Socrate, qu'on doive aller sans art à la chasse des amis, la plus précieuse de toutes les proies. Voyez combien d'adresse on emploie pour chasser aux lièvres : cependant les chasseurs ne se promettent qu'une proie de peu de valeur. Ils savent que les lièvres paissent pendant la nuit ; ils se procurent des chiens capables de chasser dans les ténèbres. Les lièvres prennent la fuite pendant le jour : on a d'autres chiens qui les sentent au fumet, et les arrêtent quand ils retournent au gîte. Le lièvre court avec une telle rapidité, que l'œil peut à peine le suivre : on a des chiens légers qui le gagnent à la course. Quelquefois encore il échappe : mais on tend des filets dans les sentiers ; il y tombe et se trouve pris.

— Voilà bien des moyens pour prendre des lièvres, dit Théodote; mais je ne vois pas lequel pourrait me ser-

vir à prendre des amis. — Je sais bien que vous ne les poursuivrez pas avec des chiens : mais il faudrait trouver quelqu'un d'assez adroit pour suivre à la piste et pousser dans vos filets les richards sensibles aux charmes de la beauté. — Eh ! j'ai donc des filets — Si vous en avez ! vos attraits, qui ont tant de force pour envelopper votre proie ; votre esprit, qui vous inspire des paroles capables de plaire ; des regards faits pour enchanter ; cet esprit, qui vous apprend à recevoir avec tant de douceur ceux qui vous aiment, à repousser les téméraires trop peu dignes de sentir le prix de vos beautés, à ne pas ressentir le bonheur de vos amis moins vivement qu'ils ne l'éprouvent eux-mêmes, à marquer une bienveillance sans bornes à ceux qui se sont livrés à vous tout entiers, à leur accorder de si aimables soins

dans leurs maladies, à leur rendre visite, à leur montrer une sensibilité qui leur fait oublier leurs maux pour ne sentir que leur amour. Je sais qu'auprès de vous on n'éprouve pas moins de tendresse que de douceur ; et si vous avez des amants illustres, ce ne sont pas seulement des paroles enchanteresses, c'est la bonté de votre cœur qui les retient dans vos chaînes. — Mais je n'emploie aucun des artifices dont vous parlez.

— Il n'est cependant pas indifférent, belle Théodote, de saisir le caractère de celui qu'on veut attaquer. Vous ne vous ferez pas un ami, vous ne le retiendrez pas par la force : c'est une proie qu'on prend et qu'on arrête par les bienfaits et le plaisir. — Ce que vous dites est bien vrai. — Il faut d'abord vous contenter de ne demander à ceux qui vous aiment que ce qu'ils

peuvent aisément vous accorder : il il ne faut pas négliger de les payer de retour. C'est ainsi qu'ils vous aimeront plus tendrement encore ; c'est ainsi qu'ils vous resteront plus constamment attachés, et qu'ils se plairont davantage à vous faire éprouver de nouveaux bienfaits. Vous savez quel est le plus grand prix qu'ils attendent de leurs soins, et vous n'aurez pas la rigueur de le leur refuser : mais vous voyez que les mets les plus délicieux n'ont aucune saveur quand ils ne la reçoivent pas de l'appétit, et qu'ils inspirent le dégoût quand on est rassasié : est-on pressé de la faim? les mets les plus simples prennent une saveur exquise. N'offrez donc pas les aliments de l'amour à vos amants rassasiés ; laissez à leurs desirs le temps de renaître. Ne vous hâtez pas même de satisfaire leurs desirs naissants ; en-

tretenez-les par les charmes de l'espérance ; toujours disposée en apparence à répondre à leurs vœux, sachant éluder toujours, jusqu'à ce que leur passion ait acquis la plus grande force. Les faveurs reçoivent un nouveau prix, quand elles ont été vivement desirées.

— Vous ne refuserez donc pas, Socrate, de m'aider à me faire des amis? — Non, si vous parvenez à me persuader. — Et comment y parvenir? — C'est à vous d'en chercher les moyens, et vous les trouverez si vous avez besoin de moi. — Eh bien, faites-moi donc le plaisir de venir souvent me voir.

Socrate se contenta de plaisanter sur ses occupations. Il ne m'est pas aisé, lui dit-il, d'en trouver le temps : mes propres affaires et les affaires publiques ne me laissent pas de loisir.

J'ai d'ailleurs des maîtresses qui ne me permettent de les quitter ni le jour ni la nuit, et qui savent bien faire usage des philtres et des enchantements que je leur ai montrés. — Quoi! Socrate sait composer des philtres! — Eh! comment croyez-vous qu'Apollodore et Antisthène ne me quittent jamais? Comment croyez-vous que Cébès et Cimmias viennent de Thèbes pour me voir? Sachez que cela ne peut se faire sans philtres et sans enchantements. — Prêtez-moi donc un philtre dont je puisse me servir pour vous attirer. — Mais je ne veux vraiment pas être attiré près de vous; je prétends bien que vous veniez me chercher vous-même. — J'irai volontiers si vous voulez bien me recevoir. — Je vous recevrai, s'il n'y a personne auprès de moi que j'aime plus que vous.

XXI.

Il voyait qu'Épigène, l'un des jeunes gens qui le fréquentaient, avait fort mauvaise grace. Que vous avez l'air commun, lui dit-il, mon cher Epigène ! — Un simple particulier comme moi n'a pas besoin de mieux payer de sa personne. — Pas moins que ceux qui combattent dans les jeux olympiques. Si les Athéniens font la guerre, croirez-vous combattre pour peu de chose, quand vous aurez à disputer votre vie contre les ennemis de l'état ? Dans le danger des armes, les gens qui se négligent comme vous ne sauvent leur vie qu'en se déshonorant, ou la perdent souvent parcequ'ils n'ont pas la force de la défendre Plusieurs sont faits prisonniers : ils passent misérablement le reste de leurs jours dans la plus dure captivité ; ou, après avoir payé une rançon supérieure à leur for-

tune, ils finissent par traîner leur vie dans la douleur et dans la plus profonde misère. D'autres, parcequ'ils manquent de vigueur, paraissent lâches et timides, et se perdent de réputation.

Telles sont les punitions attachées à la faiblesse : vous semblent-elles donc méprisables, et croyez-vous pouvoir aisément les supporter ? N'est-il donc pas plus facile et plus doux de se soumettre aux fatigues qu'il faut s'imposer à soi-même pour acquérir de la force ? Pensez-vous qu'une constitution délicate soit meilleure pour la santé qu'une constitution robuste, qu'elle soit plus utile dans tous les événements que l'on peut éprouver ? Méprisez-vous les avantages que procure un bon tempérament ? L'homme bien constitué conserve sa santé, jouit de toute sa force, défend sa vie avec honneur

dans les combats, se tire heureusement des périls, prête des secours à ses amis, et rend à l'état des services signalés : on l'aime, il acquiert de la gloire et parvient aux plus grands honneurs : le reste de sa vie s'écoule avec plus de douceur; et la considération qu'il s'est acquise est un héritage qui ne sera pas inutile à ses enfants.

Si l'état n'ordonne pas de faire publiquement les exercices militaires, ce n'est pas une raison pour les particuliers de les négliger, et ils ne doivent pas s'y appliquer moins assidûment. Ne parlons plus de la guerre : sachez que, dans aucune circonstance de la vie, vous n'aurez à vous repentir d'avoir exercé vos forces et votre adresse.

Nous ne faisons rien qu'à l'aide de notre corps; il est toujours de la plus grande importance qu'il soit bien con-

stitué. Vous croyez peut-être qu'il a peu de part aux fonctions de l'intelligence? Eh! comment se dissimuler que la pensée pèche souvent parceque le corps n'est pas bien affecté? Le défaut de mémoire, la lenteur d'esprit, la paresse, la folie même, sont des suites d'une disposition vicieuse de nos organes, et nous font perdre quelquefois toutes les connaissances que nous avions acquises. Le corps est-il sain? les organes conservent-ils toute leur vigueur? on n'a pas à craindre de semblables infirmités. Si tels sont les effets d'un mauvais tempérament, il est certain qu'une santé vigoureuse produit les effets contraires : et que ne fera pas un homme de bon sens pour éviter tant de maux et se procurer de si grands avantages?

D'ailleurs n'est-il pas honteux que,

par les suites de l'indolence, on arrive à la vieillesse sans savoir jusqu'où l'on aurait pu porter sa force et son adresse? C'est ce qu'on ne peut connaître sans travail, car il ne faut pas croire que ces qualités se développent entièrement d'elles-mêmes.

XXII.

Quelqu'un venait de faire une politesse sans qu'on lui eût rendu le salut. Socrate le vit fort en colère : Hé quoi! lui dit-il, si vous aviez rencontré un homme infirme, vous ne vous seriez sûrement pas fâché : vous avez rencontré un homme d'un esprit rustique, et cela vous tourmente ! rien n'est plus ridicule.

Un autre se plaignait d'être dégoûté. Je sais, lui dit-il, un bon remède à votre mal. — Eh ! quel est-il? — C'est de manger moins : les mets

vous paraîtront plus agréables, vous dépenserez moins pour votre cuisine, et vous vous porterez mieux.

Je n'ai chez moi que de l'eau chaude, lui disait un troisième.—Tant mieux; elle sera toute prête quand vous voudrez vous baigner. — Mais elle est trop fraiche pour le bain. — Est-ce que vos domestiques refusent de s'en servir pour se baigner et pour boire? — Non vraiment, et je m'en suis souvent étonné. — Quelle est l'eau la plus chaude de la vôtre ou de celle du temple d'Esculape?—Oh! c'est celle du temple d'Esculape. — Vous êtes donc plus difficile à contenter que vos gens et que les malades mêmes.

Un certain maître avait rudement maltraité son valet. Socrate lui en demanda la raison. — Comment! c'est un gourmand, un paresseux: il n'aime que deux choses, gagner de l'argent

et ne rien faire. — Avez-vous examiné quelquefois qui mériterait le plus d'être châtié de vous ou de votre valet ?

XXIII.

Quelqu'un était effrayé d'avoir à faire le voyage d'Olympie. Eh ! qu'à donc ce chemin qui puisse vous épouvanter? Ne passez - vous pas le jour presque entier à vous promener dans votre maison? Que vous arrivera-t-il de plus? Vous vous promènerez et vous vous arrêterez pour dîner : vous vous promènerez encore, et vous vous arrêterez pour souper et pour vous reposer. Ne savez-vous pas qu'en mettant ensemble les promenades que vous faites en cinq ou six jours, on peut aller aisément d'Athènes à Olympie? Au reste, vous ferez mieux de partir un jour plus tôt que de différer ; car il est désagréable

d'avoir de trop longues journées à faire, et c'est un plaisir de pouvoir perdre un jour en route. Il vaut mieux se hâter de partir, que d'être trop pressé d'arriver.

Je suis fatigué, disait un autre, d'une longue route que je viens de faire. — Est-ce que vous aviez un paquet à porter ?—Je ne portais que mon manteau.—Etiez-vous seul, ou aviez-vous un valet avec vous? — J'en avais un. — Portait-il quelque chose? —Il portait mes hardes et mon bagage. — Et comment s'est-il tiré d'affaire? — Je crois qu'il s'en est tiré mieux que moi. — Et si vous aviez eu son fardeau à porter, comment vous seriez-vous trouvé? — Fort mal assurément, ou plutôt je n'aurais pu le porter.—Comment donc! votre valet résiste mieux à la fatigue que vous qui devriez être un homme exercé !

XXIV.

Quand ses amis venaient souper chez lui, les uns apportaient peu et les autres beaucoup. Il ordonna au valet de mettre le plus petit plat en commun, et d'en distribuer une part à chaque convive. Ceux qui avaient apporté un mets plus considérable auraient eu honte de goûter au petit plat et de ne pas faire part du leur : ils se trouvaient donc obligés de le mettre aussi en commun. De cette manière, ils n'avaient rien de plus que ceux qui avaient apporté moins qu'eux, et se dispensèrent de faire tant de dépense.

Il remarqua que l'un des convives ne mangeait pas de pain et ne prenait que de la viande. La conversation étant tombée par hasard sur l'application des mots aux objets qu'ils représentent : Pourrions-nous trouver dit-il, ce qui fait donner à un homme

le nom de carnassier? On mange de la viande avec son pain, mais il me semble que ce n'est pas là ce qu'on appelle être carnassier. — Je ne le crois pas non plus, dit quelqu'un de la compagnie. — N'est-ce pas celui qui mange sa viande sans pain qui mérite ce nom? — Personne ne mérite mieux de le porter. — Mais, dit un autre, celui qui mange beaucoup de viande avec peu de pain? — Je trouve, reprit Socrate, que ce titre lui convient très bien; et quand les autres demandent aux dieux abondance de fruits, il doit demander abondance de viande.

Pendant que Socrate parlait, le jeune homme qu'on avait en vue sentit bien qu'il était l'objet de la conversation. Il prit du pain, mais sans cesser de manger beaucoup de viande. Cela ne put échapper à Socrate. Regardez ce jeune homme, dit-il, vous

qui êtes auprès de lui ; se sert-il de son pain pour manger sa viande, ou de sa viande pour manger son pain ?

Il remarqua aussi qu'un des convives, à chaque bouchée de pain, prenait un morceau des différents plats. Y a-t-il un mets plus cher, dit-il alors, et en même temps plus mauvais, que celui d'un homme qui met à la fois dans sa bouche de tous les mets, et qui ne fait, de tant de sauces si différentes, qu'un seul assaisonnement ? Il compose un plat beaucoup plus cher que ne feraient les cuisiniers, puisqu'il mêle plus de choses ensemble. Les cuisiniers ne se permettent pas cette confusion, parcequ'ils ne croient pas que ces différentes substances s'accordent entre elles ; et, s'ils ont raison, un semblable mélange n'est-il pas une faute qui tend à renverser leur art ? N'est-il pas ridicule de chercher des

cuisiniers qui sachent bien leur métier, de n'y entendre rien soi-même, et de détruire ce qu'ils ont fait? Une telle habitude, d'ailleurs, n'est pas sans inconvénient. Vient-on à manquer d'une multiplicité de mets? on se croit dans la disette; on regrette cette abondance dont on s'est fait une habitude. Quand on s'est accoutumé à un seul plat, on ne regrette pas les bonnes tables, et l'on se voit sans peine réduit à son petit ordinaire.

Il disait que les Athéniens exprimaient l'action de manger par un mot qui signifie à peu près faire bonne chère. Pour que la chère soit bonne, ajoutait-il, il faut qu'elle ne nuise ni au corps ni à l'esprit, et qu'on puisse se la procurer sans trop de peine : en un mot, pour faire véritablement bonne chère, il faut se nourrir avec modération.

LIVRE IV.

I.

En toute occasion Socrate se rendait utile ; aucune manière de l'être ne lui était étrangère. Rien n'était plus avantageux que d'être admis à sa société : partout on se trouvait bien de l'avoir avec soi ; toujours on gagnait à l'entendre. Il ne faut que la plus faible attention, que l'intelligence la plus commune, pour reconnaître cette vérité. On peut même assurer qu'il n'était pas inutile, quand on avait été jugé digne de sa familiarité, quand on en sentait tout le prix, de penser à lui dans son absence.

Il n'instruisait pas moins par son badinage que par les plus sérieuses de ses leçons : par exemple, il lui arrivait souvent de dire qu'il était amoureux ;

mais il faisait sentir assez clairement qu'incapable d'être follement séduit par les vains avantages de la beauté, il ne se laissait entraîner que vers une ame née pour la vertu.

Il regardait dans les jeunes gens comme un indice des plus heureuses dispositions de l'esprit, une conception facile, une mémoire sûre, une application constante à toutes les connaissances nécessaires pour bien régler une maison, pour bien gouverner un état, pour tirer un bon parti des hommes et des circonstances. Par une semblable éducation, disait-il, on ne prépare pas seulement son bonheur et la splendeur de sa maison ; on peut contribuer encore à la prospérité de ses concitoyens et de sa patrie.

II.

Il avait une manière différente de traiter avec les différents caractères.

Rencontrait-il de ces jeunes gens qui, fiers des avantages qu'ils croient avoir reçus de la nature, méprisent toute instruction? il leur prouvait que les naturels qui semblent les plus heureux ont le plus besoin d'être cultivés. Les chevaux généreux, disait-il, nés vifs, impétueux, deviennent excellents, et rendent de grands services, s'ils ont été dressés dans leur jeunesse: a-t-on négligé de les dompter? ce sont les plus rétifs et les plus méchants de tous. Un chien de bonne race, qui aime la fatigue, qui s'élance à la poursuite des animaux, deviendra sans doute un excellent chien de chasse si l'on a soin de l'instruire: qu'on l'abandonne à la nature, c'est un animal stupide, obstiné, furieux.

Ainsi les hommes nés avec l'ame la plus fière, la plus énergique, avec le plus d'ardeur pour tout ce qu'ils en-

treprennent, se distingueront par leurs vertus, par leurs belles actions, par les services qu'ils rendront à l'humanité, s'ils ont reçu de l'éducation la connaissance de leurs devoirs : mais s'ils ont été négligés, s'ils sont restés dans l'ignorance, ils seront les plus méchants, les plus nuisibles de tous les hommes. N'ayant pas appris à distinguer ce qu'ils doivent faire, ils se jetteront dans de coupables projets : violents, impérieux, on ne pourra ni les arrêter, ni les contenir, et bientôt ils auront accumulé les maux et les crimes.

Quand il voyait de ces gens qui mettent toute leur confiance dans leurs richesses, qui pensent que l'éducation serait inutile à des hommes comme eux, et que leur fortune leur suffit pour se faire respecter et pour satisfaire tous leurs desirs, il savait les ramener à la raison. C'est une folie,

leur disait-il, de croire que, sans instruction, on puisse distinguer les actions utiles de celles qui sont funestes : ce n'en est pas une moins grande de ne savoir pas même faire cette distinction, et de se croire capable de quelque chose d'utile parcequ'on est assez riche pour acheter tout ce qu'on veut : c'est une sottise d'être incapable de rien d'utile, et de croire qu'on est heureux, quand on a tout ce qu'il faut pour bien vivre, pour vivre avec honneur ; c'est encore une sottise de penser qu'avec des richesses et une honteuse ignorance on passera pour un homme de mérite ; c'en est une enfin de supposer que, sans mérite, on se fera considérer.

III.

Il est temps de raconter comment il se comporta avec ceux qui croyaient avoir reçu une excellente éducation ,

qui se flattaient d'être bien avancés dans le chemin de la vertu, et qui tiraient vanité de leurs vastes connaissances.

Il savait que le bel Euthydème, pour avoir rassemblé un grand nombre d'ouvrages des poëtes et des sophistes les plus renommés, croyait l'avoir emporté déja par ses lumières sur tous ses égaux, et n'avoir de rivaux à craindre ni dans l'éloquence, ni dans la science du gouvernement. Comme son âge ne lui permettait pas de se trouver à l'assemblée du peuple, il s'asseyait, pour s'instruire des affaires, dans la boutique d'un éperonnier qui était voisine de la place. Socrate s'y rendit avec plusieurs de ses amis.

On sait que, du temps de Thémistocle, tous les vœux et tous les suffrages se réunissaient en sa faveur, quand les conjonctures exigeaient un homme

du mérite le plus rare. Quelqu'un s'avisa précisément de demander si ce grand homme avait reçu les instructions de quelque sage, ou s'il n'avait eu besoin que de ses talents naturels pour s'élever au-dessus de tous ses concitoyens.

Socrate voulait piquer Euthydème : Il faudrait, répondit-il, être bien simple pour croire qu'on ne peut apprendre les métiers les plus vils sans avoir reçu les leçons d'un bon maître, et qu'on peut de soi-même se rendre habile dans le plus important de tous les métiers, l'art de commander aux hommes.

IV.

Une autre fois Euthydème, craignant d'être regardé comme un admirateur des connaissances de Socrate, évitait de prendre place auprès de lui. Socrate s'en aperçut : On sait, dit-

il, les études que fait Euthydème, et l'on peut bien juger que, dès qu'il sera en âge, il ne manquera pas de donner son avis sur les affaires qui seront proposées à l'assemblée du peuple. Au soin qu'il prend de ne paraître rien apprendre de personne, je présume qu'il a déja un bon exorde tout prêt pour les discours qu'il compte adresser alors au public. Voici sûrement quelle sera la première phrase de sa harangue : Personne, ô Athéniens, ne peut se vanter de m'avoir rien appris. Si j'ai par hasard entendu parler de quelques hommes qui se distinguassent par le talent de la parole ou par leurs connaissances dans les affaires d'état, je n'ai jamais recherché leur société, et je ne crains pas qu'on me reproche d'avoir pris aucun maître parmi les citoyens les plus éclairés. C'est peu d'avoir évité de recevoir des leçons ; je n'ai pas

voulu qu'on pût me soupçonner d'en avoir pris. Je vais cependant vous donner un avis, tel que le hasard pourra me le suggérer.

Un semblable exorde ne conviendrait pas mal non plus à un homme qui se présenterait pour exercer la médecine. Je me figure lui entendre commencer ainsi son discours : Athéniens, je n'ai jamais appris la médecine de personne ; jamais je n'ai cherché à trouver un médecin qui m'en donnât les principes. J'ai non-seulement évité de rien apprendre des médecins, je n'ai pas voulu même qu'on pût croire que j'eusse appris la médecine. Je vous prie cependant de vouloir bien m'accorder votre confiance; car je tâcherai de m'instruire en faisant sur vous des essais.

Tout le monde rit beaucoup de cet exorde

V.

Enfin Euthydème parut prêter quelque attention aux entretiens de Socrate ; mais il évitait de parler lui-même, persuadé que son silence passerait pour de la modestie. Socrate voulait lui ôter cette idée : Il est étonnant, dit-il, que ceux qui cherchent à se rendre capables de jouer du luth ou de la flûte, ou de monter à cheval, ou d'exercer quelque autre talent, ne tâchent pas de se procurer uniquement par leur travail toute l'habileté qu'ils veulent acquérir : on les voit chercher les meilleurs maîtres, faire tout ce que ces maîtres leur prescrivent, s'armer de patience pour ne s'écarter en rien de leurs principes, comme s'ils n'avaient pas d'autres moyens de se rendre habiles ; tandis que ceux qui se proposent de devenir de grands orateurs, de grands hommes

d'état, croient pouvoir d'eux-mêmes, sans préparation, sans étude, acquérir tout-à-coup un grand talent. Il semble cependant que cette carrière est bien plus difficile que l'autre ; qu'elle exige des études d'autant plus profondes, des travaux d'autant plus opiniâtres, qu'on y rencontre bien plus de rivaux, et que les succès y sont bien plus rares.

VI.

Tels étaient d'abord les discours que Socrate tenait devant Euthydème. Quand il s'aperçut que ce jeune homme était plus disposé à l'entendre et plus attentif à l'écouter, il retourna seul à la même boutique, et Euthydème prit place auprès de lui [1].

1 Tout l'entretien suivant est pointilleux, sophistique, insidieux, parcequ'en ce moment Socrate ne cherchait qu'à guérir Euthydème de sa vanité, et à lui faire sentir qu'il n'avait pas même les premiers principes des connaissances

Est-il vrai, lui dit Socrate, que vous ayez rassemblé un grand nombre d'ouvrages des écrivains qui se sont fait une réputation de sagesse? — Cela est vrai, Socrate ; j'en rassemble encore tous les jours, et j'ai dessein d'en réunir le plus grand nombre qu'il me sera possible. — Je vois avec plaisir que vous préférez à des trésors d'or et d'argent les trésors de la sagesse. C'est que vous savez bien que l'argent et l'or ne peuvent rendre les hommes meilleurs, et que les pensées des sages procurent à ceux qui les possèdent les richesses de la vertu.

La joie coulait avec ces paroles dans le cœur d'Euthydème, persuadé qu'aux yeux de Socrate il avait pris le meil-

les plus simples et les plus nécessaires : mais quand il eut dompté l'orgueil de ce jeune homme, il mit, dit Xénophon, la plus grande simplicité dans les leçons qu'il lui donnait (Lévesque).

leur moyen de parvenir à la sagesse.

Socrate vit bien que le jeune homme prenait plaisir à la louange. Dites-moi, reprit-il, quelles sont les vues que vous vous êtes proposées en rassemblant tant de livres? Comme Euthydème se taisait, rêvant à la réponse qu'il devait faire, Socrate reprit la parole.

Voulez-vous, lui dit-il, devenir médecin? car les médecins ont beaucoup écrit. —Non, en vérité. —Quoi donc? architecte? car cet art exige un esprit cultivé. — Ce n'est pas là mon dessein. — Ah! j'entends; vous voulez devenir un grand géomètre comme Théodore? — Non, mes vues ne se tournent pas du côté de la géométrie. — C'est donc du côté de l'astronomie? — Pas davantage. — Est-ce que vous voudriez faire votre état de déclamer des vers? car on dit que

vous avez toutes les œuvres d'Homère. — Je n'ai garde. Je sais trop que les gens de cette profession savent à merveille les vers qu'ils récitent, et n'en sont pas moins les plus stupides des hommes. — Vous recherchez peut-être cette science qui rend les hommes capables de gouverner les maisons et les états, de commander aux autres, de leur être utiles, de l'être à eux-mêmes? — Oui, Socrate, c'est cette science que je recherche avec ardeur ; c'est elle qui m'est nécessaire.

Par Jupiter! s'écria Socrate, vous recherchez la plus belle des sciences, le premier des talents : on l'appelle l'art des rois, parcequ'il leur est en effet nécessaire. Mais avez-vous bien examiné s'il est possible de n'être pas juste et d'exercer ce grand art? — Cela est impossible : sans la justice il n'est pas de bons citoyens. — Vous

avez donc travaillé à être juste. — Je ne crois pas, Socrate, que personne passe pour plus juste que moi. — Et les hommes justes n'ont-ils pas leurs fonctions comme les ouvriers ont les leurs? — Ils en ont sans doute. — Et comme les ouvriers peuvent montrer leur chef-d'œuvre, les hommes justes peuvent-ils exposer aussi leurs ouvrages? — Comment! je ne pourrais pas indiquer les œuvres de la justice! Hélas! je n'indiquerais que trop bien aussi celles de l'iniquité. Elles se montrent chaque jour en grand nombre à nos yeux; chaque jour elles frappent nos oreilles. — Eh bien! voulez-vous que nous écrivions ici un D, et là un A (1)? Ce qui nous paraîtra l'œuvre de la justice nous le placerons sous le D,

1 Le D est la premiere lettre du mot grec *dicaiosyné*, la justice; et l'A la première lettre du mot *adikia*, l'iniquité. (LÉVESQUE).

et nous mettrons sous l'A ce qui nous paraîtra l'œuvre de l'iniquité. — Je le veux bien, si cela vous semble nécessaire.

Socrate écrivit ces deux marques. Ne trouve-t-on pas, reprit-il, le mensonge parmi les hommes? — On ne le trouve que trop. — Où le placerons-nous? — Sous la marque de l'injustice apparemment. — Les hommes ne trompent-ils pas ? — Trop souvent. — Où placerons-nous la tromperie ? — Encore sous l'injustice. — Et l'action de nuire aux autres ? — De même. — Celle de réduire quelqu'un en servitude? — Toujours de même. — Nous ne placerons donc rien de tout cela du côté de la justice? — Cela serait assez étrange. — Supposons donc à présent qu'un général réduise en servitude une nation injuste et ennemie : dirons-nous qu'il fait une injustice? —

Non vraiment. — Nous dirons donc que ce qu'il fait est juste? — Sans doute. — Et s'il trompe les ennemis? — Cela est encore juste. — Mais s'il les pille, s'il enlève leurs biens? — Il ne fait rien que de juste. Je croyais que les questions que vous me faisiez ne regardaient que nos amis. — Ainsi, tout ce que nous avions attribué à l'iniquité, il faudra donc à présent l'attribuer à la justice? — Je le pense. — Mettons donc toutes ces actions à la place que vous leur marquez. Voulez-vous à présent que nous posions pour principe qu'elles deviennent justes contre des ennemis, mais qu'il serait injuste de se les permettre avec des amis; qu'on ne peut, avec ceux-ci, mettre trop de droiture, trop de simplicité dans sa conduite? — Nous sommes d'accord.

Et si un général, reprit Socrate,

voit le courage de ses soldats abattu ; s'il leur fait accroire qu'il lui arrive du secours, et qu'il rassure par ce mensonge leurs esprits intimidés ; sous quelle marque placerons-nous cette tromperie? — Sous celle de la justice, à ce que je crois. — Un enfant a besoin d'une médecine et ne veut pas la prendre ; son père la lui mêle avec ses aliments, et, par cette ruse, il lui rend la santé : où mettrons-nous cette supercherie? — A la même place que la première. — Mon ami est plongé dans une noire mélancolie ; je crains qu'il n'attente sur ses jours, je lui dérobe son épée, toutes ses armes : où ce vol doit-il être placé? — Il n'y a pas à hésiter, sous la ligne de la justice. — Vous ne prétendez donc plus à présent qu'on soit obligé à la plus grande simplicité, à la plus grande droiture avec ses amis ? — Non vraiment ; je

cesse de le prétendre, et je rétracte, s'il le faut, tout ce que j'ai dit.—Cela vaut beaucoup mieux que de persévérer dans l'erreur.

Mais, continua Socrate, il est encore un point qu'il faut examiner. Je suppose deux hommes qui emploient avec leurs amis des supercheries nuisibles : mais l'un a dessein de tromper, l'autre ne sait ce qu'il fait : lequel des deux est le plus injuste?—Je l'avouerai, Socrate; j'ai perdu toute confiance dans les réponses que je puis faire. Les choses que nous avons examinées me paraissent toutes différentes de ce que je les croyais d'abord. Il me semble cependant que le plus injuste est celui qui a la volonté de tromper. — Pensez-vous que la justice soit une science qui ait ses principes, et qu'on puisse l'apprendre comme on apprend à écrire? — Je le pense. — Et quel est

celui qui sait le mieux écrire, à votre avis? est-ce celui qui écrit mal de dessein prémédité, ou celui qui n'écrit pas bien parcequ'il ne sait pas écrire mieux? — C'est celui qui écrit mal à dessein ; car il pourra bien écrire quand il le voudra. — Ainsi celui qui écrit mal parcequ'il le veut bien, sait écrire; celui qui n'écrit pas bien malgré lui ne le sait pas? — Assurément. — Quel est donc celui qui connaît la justice? est-ce celui qui ment et trompe parcequ'il le veut bien, ou celui qui trompe et ment sans le vouloir? — C'est le premier. — Vous dites donc que celui qui sait écrire est plus savant dans les lettres que celui qui ne le sait pas? — Il est vrai. — Et que celui qui connaît mieux les devoirs de la justice est plus juste que celui qui ne les connaît pas? — Je le crois; ou plutôt

je n'entends plus rien aux réponses que je fais.

— Mais, mon cher Euthydème, si quelqu'un voulait dire la vérité et qu'il ne parlât jamais de la même manière sur les mêmes choses; s'il disait du même chemin tantôt qu'il conduit à l'orient et tantôt à l'occident, et qu'en rendant le même compte, il trouvât tantôt plus et tantôt moins; que diriez-vous d'un tel homme? — Je serais bien obligé de dire qu'il ne sait pas ce qu'il prétendait savoir.

Ne connaissez-vous pas, lui demanda Socrate, une espèce de gens qu'on appelle esprits serviles? — Assurément. — Et c'est à cause de leur ignorance qu'on leur donne ce nom : mais est-ce parcequ'ils ignorent l'art de travailler le cuivre? — Non, sans doute. — Est-ce parcequ'ils ne savent

pas le métier de maçons? —Pas davantage. — Serait-ce parcequ'ils ne savent pas faire de souliers? — Non vraiment, c'est bien tout le contraire; car ordinairement ceux qui savent le mieux ces métiers sont d'une condition servile. — On donne donc ce nom injurieux à ceux qui ignorent ce que c'est que le beau, le juste, l'honnête? — C'est ce que je crois. — Jeune homme, faites donc vos efforts pour ne pas être compté parmi les esprits serviles.

VII.

En vérité, Socrate, dit tristement Euthydème, je me croyais bien avancé dans la philosophie, et je ne doutais pas qu'elle ne dût m'apprendre tout ce qui convient à un homme qui tend à la vertu. Figurez-vous quelle est à présent ma douleur en voyant que, pour fruit de tant de peines, je

ne puis pas même répondre aux questions qu'on me fait sur ce qu'il est le plus important de savoir, et que je ne connais plus aucune route qui puisse me conduire à devenir meilleur.

—Dites-moi, mon cher Euthydème, avez-vous été quelquefois à Delphes? — J'y ai été deux fois. — Avez-vous pris garde à cette inscription qui se lit sur la façade du temple : CONNAIS-TOI TOI-MÊME ? — J'y ai fait attention. — Avez-vous méprisé cet avis, ou vous êtes-vous bien examiné vous-même pour chercher à vous connaître ? — Non, en vérité. C'est une connaissance que je croyais posséder parfaitement, puisque sans elle on n'en peut acquérir aucune autre.

Eh ! reprit Socrate, qu'appelez-vous se connaître ? Croyez-vous qu'il suffise pour cela de savoir son nom ? ou ne faut-il pas imiter celui qui se

connaît en chevaux? Il ne se flatte pas de bien connaître un cheval, sans avoir examiné s'il est docile ou rétif, faible ou vigoureux, lent ou vif à la course, sans être en un mot bien assuré de toutes les qualités qui peuvent en faire un bon ou un mauvais cheval. De même celui qui veut se connaître ne doit-il pas s'examiner sur toutes les facultés nécessaires à l'homme pour remplir ses devoirs? — Il me semble que ne pas connaître ses facultés, c'est en effet ne pas se connaître. — Il est certain aussi qu'on trouve dans cette connaissance bien des avantages dont on ne peut jouir quand on se ment à soi-même.

Celui qui se connaît sait ce qui lui est utile, ce que ses forces peuvent supporter, ce qu'elles refusent. En ne faisant que ce qu'il est capable d'entreprendre, il remplit ses besoins et vit

heureux : en s'abstenant de ce qu'il ne sait pas faire, il évite les fautes, et n'a pas la honte d'avoir mal fait : il est en état de mettre les autres hommes à leur juste valeur, et de les employer utilement pour son propre avantage : par leur secours il se procure de grands biens, il s'épargne de grands maux. Mais celui qui ne se connaît pas et qui s'abuse sur ses facultés, ne sait pas mieux juger les autres hommes qu'il ne se juge lui-même ; il ne s'entend pas mieux aux affaires ; il ne sait ni ce qu'il lui faut, ni ce qu'il fait, ni ce qui peut lui être utile : il se trompe en tout, perd de grands avantages, et tombe dans de funestes inconvénients.

Celui qui sait bien ce qu'il fait réussit dans toutes ses entreprises, parvient aux honneurs, s'élève à la gloire. Les hommes qui lui ressemblent aiment à

l'employer. Dans les revers, on s'empresse à recevoir ses conseils, on se livre sans réserve entre ses mains, on ne fonde que sur lui l'espérance de toute sa félicité, on le récompense par un attachement sans bornes.

Examinez à présent celui qui ne sait ce qu'il fait. Il est incapable de prendre un parti ; il voit échouer tous ses projets ; il est puni par les malheurs qu'il s'est attirés : on le méprise, on en fait son jouet, il traîne ses jours dans l'opprobre.

On peut en dire autant des états qui ne connaissent pas leurs forces : ils osent attaquer des voisins plus puissants, et finissent par être renversés, ou par tomber dans la servitude.

VIII.

Soyez persuadé, dit Euthydème, que je sens bien tout le prix de la connaissance de soi-même. Mais daignez

m'apprendre par où l'on doit commencer à s'examiner. Je vous donne toute mon attention.

Connaissez-vous parfaitement, lui demanda Socrate, quels sont les véritables biens, les véritables maux? — Par Jupiter! si j'ignorais cela, je me croirais au-dessous du dernier esclave. — Puisque vous le savez si bien, faites-moi le plaisir de me l'apprendre. — Cela n'est pas bien difficile. D'abord je crois que c'est un bien d'être en bonne santé, que c'est un mal d'être malade. Je crois aussi que les boissons, les aliments, les travaux, sont autant de biens quand ils procurent la bonne santé, que ce sont des maux quand ils causent des maladies. — Par conséquent la santé, la maladie, sont elles-mêmes des biens quand elles procurent du bien, sont des maux quand elles font du mal. — Est-ce que

la santé produit quelque chose de mal? est-ce que la maladie peut faire quelque bien? — Sans doute. Parcequ'on est en bonne santé, on va à la guerre, on y trouve la mort : on s'embarque, et l'on périt. On est malade, on reste chez soi, et l'on est sauvé. — Vous avez raison : mais vous voyez d'un autre côté que ceux qui jouissent de toute leur vigueur se trouvent aux bonnes occasions; que ceux qui sont dans un état de faiblesse les manquent. — Si la santé, la maladie, sont quelquefois utiles et quelquefois nuisibles, elles ne sont donc en elles-mêmes ni des biens ni des maux. — A les considérer ainsi, vous avez raison.

Mais du moins, poursuivit Euthydème, on ne peut douter que la science ne soit un bien : car de quelle affaire l'homme instruit ne se tirera-t-il pas mieux que l'ignorant? — Com-

ment donc ! n'avez-vous pas entendu parler de Dédale ? ne savez-vous pas que ses talents furent la cause de ses malheurs ; qu'il fut pris par le roi Minos, forcé de le servir, privé à la fois de sa patrie et de la liberté ; que, voulant prendre la fuite, il perdit son fils qui l'accompagnait ; que lui-même ne put se sauver ; et que, transporté chez des peuples barbares, il fut encore une fois réduit en esclavage ? — Je sais bien qu'on raconte cette histoire. — Et n'avez-vous pas appris les infortunes de Palamède ? Ne croit-on pas généralement qu'Ulysse, jaloux de sa sagesse, lui fit donner la mort ? — Je sais encore cela. -- Combien de gens le roi de Perse n'a-t-il pas fait enlever, ne retient-il pas dans les fers par la seule raison qu'ils ont des talents !

Vous avouerez du moins, Socrate,

que le bonheur est un bien. — Oh ! assurément, pourvu qu'on ne le fasse pas consister dans des biens équivoques. — Eh ! qu'y a-t-il d'équivoque dans ce qui fait le bonheur? — Rien du tout, à moins qu'on ne joigne à l'idée du bonheur la beauté, la force, la richesse, la gloire, et mille autres choses semblables. — Et comment faire autrement? Est-il possible d'être heureux sans quelques-unes de ces choses-là? — Eh bien, confondez, j'y consens, avec le bonheur tous ces avantages si souvent funestes. Combien de fois la beauté n'a-t-elle pas été la cause de la corruption! Que de gens sont tombés dans le malheur pour avoir formé de grands desseins parce-qu'ils avaient une grande force! Combien d'autres, amollis par les richesses, sont tombés dans les embûches qu'elles leur avaient fait dresser! Que d'hom-

mes illustres ont trouvé leur perte dans l'éclat de leur gloire et dans la puissance qu'elle leur avait procurée ! — Si j'ai tort de louer même le bonheur, j'avoue que je ne sais plus ce qu'il faut demander aux dieux.

— C'est peut-être, mon cher Euthydème, que vous n'avez pas assez bien considéré les choses, parceque vous vous croyiez trop savant. Enfin, puisque vous vous disposez à entrer dans l'administration d'un état démocratique, vous savez sans doute ce que c'est que le gouvernement populaire que nous appelons démocratie. — Je le sais fort bien. — Croyez-vous qu'il soit possible de connaître la démocratie sans connaître le peuple ? — Je suis loin de le croire. — Eh bien ! qu'est-ce que vous appelez le peuple ? — Les plus pauvres citoyens. — Vous savez donc ce que c'est que les pau-

vres ? — Comment l'ignorer? — Et ce que c'est que les riches? — Tout aussi bien. — Qui sont ceux que vous appelez pauvres et ceux que vous appelez riches ? — J'appelle pauvres ceux qui n'ont pas le nécessaire ; et riches, ceux qui ont plus que le nécessaire. — N'avez-vous pas remarqué que certaines gens, avec peu de chose, font encore des épargnes ; et que d'autres, avec de grands biens, n'ont pas même le nécessaire ? — Cela est certain, et vous avez raison de me le rappeler. Je sais même des souverains qui vivent dans la plus grande détresse, et que la misère force à commettre des injustices. — Voilà donc des souverains qu'il faudra placer, suivant vous, dans la classe du peuple ; et les gens qui ont peu de fortune et qui la savent bien économiser seront comptés parmi les riches. — Il vaut autant que j'en con-

vienne, car je ne trouve rien à vous répondre, et je m'aperçois que je ferai mieux de me taire. Je crains bien d'être forcé d'avouer que je ne sais rien.

Il se retira tout hors de lui, se méprisant lui-même, et ne se regardant plus que comme un esclave. La plupart des jeunes gens dont Socrate confondait ainsi l'orgueil ne revenaient plus le voir, et il trouvait que cette mauvaise honte mettait le comble à leur sottise. Euthydème ne suivit pas leur exemple. Il comprit qu'il ne pourrait acquérir des talents que dans la fréquentation de Socrate. Il ne le quittait pas qu'il n'y fût forcé par des affaires indispensables ; il l'imitait même à quelques égards. Socrate remarquait avec plaisir les bonnes dispositions de ce jeune homme, et ne se permettait plus de lui tenir

des discours capables de le rebuter : il se contentait de lui donner, dans la forme la plus simple et avec beaucoup de clarté, les connaissances qu'il lui croyait nécessaires, et de lui indiquer les études auxquelles il devait s'appliquer.

IX.

Il ne cherchait pas à rendre les jeunes gens qui le fréquentaient éloquents, habiles, déliés : il regardait comme son principal objet de leur donner un esprit juste et sain, persuadé que, sans cette qualité, tous les grands talents ne faisaient que rendre les hommes plus injustes, que leur donner plus de moyens de faire le mal. Mais surtout il s'appliquait à leur inspirer pour les dieux des sentiments de respect et de reconnaissance. D'autres qui ont assisté à quelques-uns de ses entretiens sur ce sujet les ont déja

publiés : pour moi, je vais rapporter une conversation qu'il eut avec Euthydème, et dont j'ai moi-même été témoin.

Dites-moi, mon cher Euthydème, avez-vous bien réfléchi sur les bienfaits de la providence, qui veille à nous procurer tous nos besoins? — C'est une pensée dont je ne me suis point assez occupé. — D'abord vous savez que nous avons besoin de la lumière, et les dieux nous la donnent. Sans elle nous aurions des yeux, et nous serions comme les aveugles. — Nous avons besoin de repos, et ils nous donnent la nuit, dont le silence et l'obscurité nous engagent si doucement à nous livrer au sommeil. — Ce présent est bien digne encore de notre reconnaissance. — Le soleil est lumineux; il nous indique les heures, il éclaire à nos yeux tous les objets. La nuit est

obscure ; elle ne peut rien nous découvrir : mais les dieux l'ont fait briller de la lumière des astres, qui nous indique les heures de la nuit, et nous permet de ne point la passer tout entière dans l'inaction. La lune, par sa clarté, nous donne la mesure des nuits et des mois.

Nous avons besoin de nourriture : les dieux ordonnent à la terre de nous la prodiguer ; ils ont marqué les saisons convenables à ses productions ; ils ont voulu qu'en satisfaisant le besoin, elles nous fissent encore éprouver le plaisir. — C'est donner aux hommes une marque bien sensible de leur amour. — L'eau doit être regardée comme un de leurs dons les plus précieux. C'est par elle que la terre et les saisons enfantent toutes les substances qui nous sont nécessaires, et fournissent à leur accroissement : elle

contribue à notre nourriture ; mêlée avec nos aliments, elle en rend l'apprêt et l'usage plus faciles, elle leur prête plus de délicatesse et de salubrité. Comme elle nous sert à un grand nombre d'usages, les dieux nous l'ont accordée avec profusion. — Nouveau témoignage de leur providence.

— Ils nous ont donné le feu, par qui nous bravons les rigueurs du froid : il nous éclaire dans l'obscurité, nous l'employons dans tous nos arts, nous le faisons servir à tous nos besoins. Sans nous égarer dans de longs détails, le feu n'entre-t-il pas dans les plus belles et les plus utiles inventions des hommes? — C'est encore un bienfait des dieux.

— Eh! reconnaîtrons-nous moins leur bonté dans le soleil? Cet astre retourne vers nous à la fin de l'hiver, mûrit sur son passage les productions

de la terre, dessèche celles dont la saison est écoulée : et, après nous avoir rendu ce service, il ne nous approche pas de trop près ; mais il retourne sur ses pas, comme s'il craignait de nous offenser par l'excès de sa chaleur. Parvenu à cette distance où nous sentons nous-mêmes qu'un froid plus rigoureux nous ferait périr, il cesse de s'éloigner davantage, et recommence sa carrière jusqu'à ce qu'il ait atteint cette région du ciel où sa chaleur vivifiante rend plus sensibles ses bienfaits. — Il semble que tant de merveilles ne soient opérées qu'en faveur de l'homme. — Il est encore certain que si les grandes chaleurs et les froids rigoureux se succédaient avec rapidité, nous n'aurions pas la force d'en supporter les excès : mais le soleil s'avance vers nous si lentement, il s'en éloigne avec tant de

lenteur, que nous passons, sans même le sentir, par les extrémités opposées de la chaleur et du froid.

— Tant de merveilles me font douter si les dieux ont d'autre objet que de répandre sur nous leurs faveurs. Une seule difficulté m'arrête ; c'est que les autres animaux partagent leurs bienfaits avec nous. — Eh ! n'est-il pas manifeste qu'ils naissent, qu'ils sont nourris pour les hommes ? Quelle autre créature tire une aussi grande utilité que l'homme, des chèvres, des brebis, des chevaux, des bœufs et des autres animaux ? Il me semble que nous en faisons même un plus grand usage que des végétaux : ils ne servent pas moins à notre nourriture ; ils ne servent pas moins à mille usages différents. On trouve même bien des hommes qui ne se nourrissent pas des productions de la terre, mais de lait,

de fromage et de chair. Nous apprivoisons, nous domptons les animaux les plus utiles ; nous les forçons à nous prêter leurs secours dans les combats, nous en faisons enfin nos esclaves. — J'en conviens avec vous ; car je vois que les animaux qui ont bien plus de force que l'homme se soumettent à son empire, et lui rendent les services qu'il lui plaît d'exiger d'eux.

— Mais comment pourrions nous jouir des ouvrages des dieux, de ces ouvrages à la fois si utiles, si beaux, si variés, s'ils ne nous avaient pas accordé des sens capables de recevoir les différentes perceptions que ces merveilles excitent en nous? Sans le secours de nos sens, comment pourrions-nous profiter des biens que le ciel nous a départis?

Les dieux ont imprimé en nous l'intelligence : c'est par elle que nous rai-

sonnons sur les objets soumis à nos sens, que nous en conservons l'image dans notre mémoire, que nous jugeons de leur utilité, que nous trouvons l'art de les appliquer à notre usage et d'éviter les maux qu'ils pourraient nous faire éprouver.

Entre tant de bienfaits, oublierai-je le don de la parole? Par elle nous nous communiquons des avantages réciproques, nous nous donnons des instructions mutuelles, nous établissons des lois, nous gouvernons les empires. — Non, il n'est pas possible de méconnaître les tendres soins que les dieux ont pris de l'espèce humaine.

— S'ils ne nous ont pas accordé de prévoir par nous-mêmes ce qui peut nous être utile dans l'avenir, ils nous dévoilent les événements futurs par la divination ; ils daignent répondre à nos demandes, et nous apprendre com-

ment nous devons nous conduire. — Il me semble, Socrate, que vous avez été traité plus favorablement que les autres hommes : vous n'avez pas besoin d'interroger les dieux ; ils vous indiquent d'avance ce que vous devez faire, ce que vous devez éviter.

X.

Vous reconnaîtrez, mon cher Euthydème, que je ne vous ai pas trompé, si, content d'admirer les dieux dans leurs ouvrages, de les adorer, de les révérer, vous n'attendez pas qu'ils se manifestent visiblement à vos regards. C'est par leurs œuvres que les dieux se montrent aux mortels. Toutes les divinités nous prodiguent les biens dont nous jouissons, mais elles ne paraissent pas à nos yeux pour nous les prodiguer. Le Dieu suprême, celui qui a fait et qui dirige le monde, ce monde en qui se réunissent tous les

biens et toute la beauté; le Dieu qui, pour notre usage, maintient les œuvres de la création dans la fleur de la jeunesse et dans une vigueur toujours nouvelle, qui les force d'obéir à ses ordres avec plus de promptitude que la pensée, et qui leur défend de s'égarer jamais; ce Dieu se manifeste à nous par sa puissance, mais il ne se montre pas lui-même à nos yeux.

Les ministres même de la divinité se dérobent à nos regards. Le soleil répand sa clarté sur toute la nature; mais il ne nous permet pas d'arrêter curieusement sur son disque nos regards téméraires, et l'on ne peut, sans être privé de la vue, avoir l'audace de le fixer. La foudre est lancée du haut des cieux; elle brise tout ce qu'elle rencontre: mais on ne la voit ni quand elle se précipite, ni quand elle frappe, ni quand elle se retire. Nous sentons

la présence des vents, nous voyons leurs effets ; nous ne pouvons les voir eux-mêmes. Si dans notre faible nature quelque chose approche de celle des dieux, c'est notre ame sans doute : nous sentons qu'elle règne en nous ; mais nous ne pouvons la voir Gardez-vous bien de mépriser les substances invisibles, reconnaissez leur puissance par leurs effets, et révérez la divinité.

— Non, jamais je ne manquerai, Socrate, à respecter les dieux : mais ce qui m'afflige, c'est que je ne vois personne leur rendre assez de graces pour de si grands bienfaits.—Ne vous livrez pas à ce chagrin, mon cher Euthydème. Vous savez ce que le dieu dont on consulte l'oracle dans le temple de Delphes répond à ceux qui l'interrogent sur la manière dont il faut honorer les dieux. Suivez, dit-il,

les lois de votre pays. Et que dit la loi dans tous les pays de la terre? Que les dieux n'exigent rien de nous au-delà de nos facultés. La manière la plus convenable d'honorer les dieux, n'est-ce pas celle qu'ils nous prescrivent eux-mêmes? Mais n'omettons rien de ce qui est en notre pouvoir ; car ce ne serait plus les révérer. Avons-nous fait tout ce qui est en notre puissance, nous avons rendu aux dieux l'hommage que prescrivent les lois du monde entier. Ne négligeons rien, employons toutes nos facultés pour leur plaire, ne craignons pas d'espérer les plus grands de leurs bienfaits. N'est-ce pas de ceux qui ont le plus de pouvoir qu'on a raisonnablement le droit d'attendre les plus grands avantages? Mais comment espérer leur faveur, si ce n'est en cherchant à leur plaire ? Et

comment peut-on mieux leur plaire, qu'en leur accordant une entière obéissance ?

C'était par de semblables discours, et surtout par sa conduite, que Socrate rendait ses disciples plus religieux.

XI.

Il était loin de leur cacher ses sentiments sur la justice, et il les faisait d'ailleurs connaître assez par ses actions. En public, en particulier, sa conduite envers les citoyens était toujours conforme aux lois : il cherchait à leur être utile à tous. Soumis aux chefs de la république en tout ce que la loi commande, il leur obéissait également à la ville et dans les armées, et personne ne respectait plus le bon ordre. Lorsqu'il présida aux assemblées en qualité d'épistate, il ne permit pas au peuple de consacrer par son suffrage

un décret injuste ; et, toujours d'accord avec la loi, il osa résister à la multitude effrénée dont tout autre aurait craint de combattre la fureur. Quand les trente lui donnèrent des ordres contraires à la loi, il cessa d'obéir. Ils lui prescrivirent de ne pas avoir d'entretien avec la jeunesse ; ils le chargèrent, avec quelques autres citoyens, d'amener un homme qu'ils voulaient condamner à la mort : seul il osa résister à leurs ordres, parce-qu'ils offensaient la loi.

Il fut accusé par Mélitus. C'est la coutume des accusés de se défendre devant les juges, de chercher à se les rendre favorables, de les flatter, de leur faire les supplications les plus basses et les plus contraires aux lois : plusieurs se sont fait absoudre par ce manége : mais il en eut horreur, et ne se permit rien dont la loi pût être

offensée. Cependant s'il eût fait quelques faibles démarches, il ne lui aurait pas été difficile d'obtenir sa grace : mais il aima mieux mourir en observant la loi, que de l'enfreindre pour conserver sa vie. C'est ce qu'il répéta plusieurs fois à différentes personnes.

Je n'ai pas oublié la conversation qu'il eut sur la justice avec Hippias d'Élée. Il y avait longtemps qu'Hippias n'était venu à Athènes ; il rencontra Socrate précisément lorsque celui-ci disait devant plusieurs personnes : Veut-on faire apprendre à un jeune homme le métier de cordonnier, de chaudronnier, de maçon ? a-t-on envie d'en faire un écuyer ? on est sûr de lui trouver partout des maîtres ; on assure même qu'on trouve des gens tout prêts à se charger de l'instruction d'un bœuf ou d'un cheval : mais si vous voulez apprendre à être juste, si

vous voulez que votre fils, votre valet, soient instruits de cette grande science, vous ne pourrez trouver nulle part personne qui se charge de l'enseigner. En vérité, je trouve cela bien étonnant.

XII.

Hippias, qui l'avait écouté, lui dit d'un ton railleur : Comment ! Socrate, vous répétez donc encore les mêmes choses que je vous ai déja entendu dire il y a si longtemps? — Oui, toujours les mêmes choses, et toujours sur les mêmes sujets. Pour vous, qui êtes un homme plein de science, peut-être sur les mêmes sujets dites-vous toujours des choses nouvelles ? — Assurément ; je tâche de ne me pas répéter, et de ne jamais rien dire que de nouveau. — Toujours du nouveau, même sur les choses que vous savez ! Si donc on vous demande combien de

lettres composent le nom de Socrate et quelles sont ces lettres, vous tâcherez de répondre tantôt d'une manière et tantôt d'une autre? ou si l'on vous demande si deux fois cinq font dix, vous ne ferez pas à présent la même réponse que vous auriez faite autrefois? — Oh! sur ces questions-là, Socrate, je suis comme vous : je dis toujours la même chose ; mais, sur la justice, je crois avoir à dire à présent des choses à quoi ni vous ni personne ne saurait rien objecter.

— Par Junon! voilà une excellente découverte que vous avez faite! Les juges, désormais toujours d'accord, rendront des arrêts toujours équitables; les citoyens n'auront plus de divisions d'intérêts, de procès, de querelles; on ne verra plus de sentiments opposés, plus de séditions; les nations elles-mêmes, parfaitement d'accord

sur leurs droits réciproques, ne se feront plus la guerre : et c'est vous qui serez l'auteur d'un si grand bien ! Oh ! je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez appris cet admirable secret. — Et moi, je ne vous dirai rien que vous ne m'ayez donné votre définition de la justice : car vous croyez qu'il suffit de vous moquer des autres, de les inerroger, de les embarrasser par des objections ; mais vous ne découvrez jamais votre sentiment sur aucun sujet. Cette méthode-là est très commode, en vérité ; elle vous ôte l'embarras de rendre raison de votre façon de penser.

— Comment ! vous ne savez donc pas, mon cher Hippias, que je ne cesse jamais de montrer ce que je pense sur la justice ? — Dites-moi donc en quels termes vous la définissez. — Ce n'est pas par des paroles que je découvre mes sentiments à ce sujet, mais par

des actions. Trouvez-vous qu'elles ne vaillent pas des paroles ? — Beaucoup mieux assurément ; car bien des gens disent des choses fort justes, et font de grandes injustices : mais en conformant à la justice toutes ses actions, il est impossible d'être injuste. — Eh bien! avez-vous jamais appris que j'aie rendu un faux témoignage, que j'aie calomnié, que j'aie brouillé des amis, que j'aie introduit la discorde dans l'état, que j'aie fait enfin quelqu'autre injustice ? — Non, jamais. — Et s'abstenir de l'injustice, n'est-ce donc pas être juste !

— Oh ! je vous vois venir, Socrate. Vous cherchez à m'échapper pour ne me pas dire ce que vous pensez sur la justice; car vous ne dites pas ce que font les hommes justes, mais ce qu'ils ne font pas. — Je croyais que le caractère de la justice était de se refuser

à l'iniquité. Si vous ne pensez pas de même, je vous dirai que la justice est l'observation de la loi. Êtes-vous plus content à présent? — Vous prétendez donc, Socrate, que ce qui est conforme à la loi, est en même temps ce qui est juste? — Oui, voilà ce que je pense. — Je ne sens pas bien ce que vous appelez conforme à la loi, et ce que vous appelez juste. — Vous connaissez cependant les lois de l'état? — Oui, je les connais. — Quelles sont-elles? — C'est ce que les citoyens, d'un commun accord, ont prescrit de faire, ont ordonné de s'interdire. — Eh bien! le citoyen qui, dans l'état, observe ces ordres, s'accorde avec les lois; celui qui ne s'y conforme pas les enfreint. — Cela est incontestable. — Ainsi celui qui leur est soumis observe la justice, celui qui leur résiste se rend coupable d'iniquité. — Passons. —

Celui qui observe la justice est juste. celui qui ne l'observe pas est injuste. — On vous accorde cela. — Donc celui qui se soumet aux lois est juste, et celui qui les enfreint est injuste.

— Eh ! comment regarderais-je les lois comme quelque chose de si important, et me ferais-je une affaire sérieuse de leur obéir, lorsqu'il arrive souvent à ceux mêmes qui les ont portées de les condamner ensuite et de les abroger ? — Eh quoi ! n'arrive-t-il pas souvent que les états entreprennent la guerre, et qu'ils font ensuite la paix ? — Sans doute. — Eh bien ! si vous blâmez ceux qui observent les lois, par la raison qu'elles peuvent être abrogées, condamnez donc aussi les soldats qui se comportent bien à la guerre, puisque la paix pourra bien se faire un jour. Méprisez-vous les citoyens qui, dans les combats, cher-

chent à secourir leur patrie? — Non, en vérité. — N'avez-vous pas remarqué que Lycurgue n'a rendu la république de Lacédémone si différente de toutes les autres, qu'en y introduisant le plus grand respect pour les lois? Ne regarde-t-on pas comme les plus habiles magistrats ceux qui savent le mieux inspirer aux citoyens la soumission aux lois? et la république où les lois sont le plus révérées ne jouit-elle pas de la meilleure constitution pendant la paix; n'est-elle pas la plus invincible à la guerre?

Rien n'est si beau que la concorde dans les états. Les magistrats et les premiers de la nation ne cessent d'exhorter les citoyens à vivre entre eux dans une parfaite union : on leur fait même jurer de la maintenir, et la loi qui oblige à prêter ce serment est reçue dans toute la Grèce. Mais quel est

l'esprit de cette loi ? Est-ce que les citoyens portent tous un même jugement sur les chœurs de musique ? qu'ils applaudissent tous aux mêmes joueurs de flûte ? que tous donnent la préférence aux mêmes poëtes ? que tous enfin s'accordent entre eux dans leurs goûts et dans leurs plaisirs ? Non, sans doute. En quoi doivent-ils donc s'accorder ? Dans l'obéissance aux lois. Tant qu'ils leur restent soumis, les états conservent toute leur vigueur et la plus brillante prospérité : dès que la discorde règne dans la nation, l'état cesse d'être bien gouverné, le désordre se met dans les familles.

Considérons les particuliers : quel est le citoyen qui craint le moins de voir sa conduite recherchée, qui est le plus assuré de parvenir aux honneurs ? n'est-ce pas celui qui obéit aux lois ? Quel est celui qui, dans les tribunaux,

est plus certain de gagner sa cause ? A qui confiera-t-on plus volontiers sa fortune, l'éducation de ses fils, la pudeur de ses filles ? A qui l'état lui-même accordera-t-il toute sa confiance ? Tous ces avantages sont réservés à l'observateur des lois. De qui la femme, les parents, les domestiques, les étrangers, les amis, les citoyens attendent-ils le plus d'équité ? Avec qui les ennemis aimeront-ils mieux convenir d'une trêve, dresser les conditions d'un traité, régler les conventions de la paix ? Avec qui les alliés préféreront-ils d'avoir affaire ? A qui remettront-ils plus volontiers leurs troupes, leurs garnisons, leurs villes ? De qui le bienfaiteur attendra-t-il le plus de reconnaissance ? Tant d'estime n'est due qu'au citoyen ami des lois. Eh ! qui aime-t-on mieux obliger que celui qu'on croit incapable d'ingrati-

tude? n'est-ce pas lui dont on desire le plus être l'ami, dont on voudrait le moins devenir l'ennemi? Quel est encore celui qu'on craindra le plus d'attaquer, dont on recherchera le plus vivement l'amitié, dont on craindra le plus de s'attirer la haine? n'est-ce pas celui qui réunit un grand nombre d'amis prêts à lui offrir leurs secours, et qui n'a pas un ennemi? Je crois donc avoir assez clairement prouvé, mon cher Hippias, que ce qui est conforme aux lois s'accorde en même temps avec la justice. Si vous pensez autrement, je vous prie de m'instruire. — Il me semble que, sur cet article, je pense absolument comme vous.

XIII.

Ne connaissez-vous pas aussi, mon cher Hippias, des lois non écrites? — Sans doute, et ce sont celles qui règnent dans tous les pays. — Direz-

vous que ce sont les hommes qui ont porté ces lois? — Et comment le dirais-je? Ils n'ont pu se rassembler pour les dresser ; ils n'auraient même pu s'entendre, puisqu'ils parlent tant de langues différentes. — Qui croyez-vous donc qui ait porté ces lois? — Ce sont les dieux qui les ont prescrites aux hommes ; et la première de toutes, reconnue dans le monde entier, est celle qui ordonne de révérer les dieux. — N'est-il pas aussi partout ordonné d'honorer ses parents? — Sans doute. — Et les mêmes lois ne défendent-elles pas aux pères et aux mères d'épouser leurs enfants? — Oh! pour cette loi-ci, je ne crois pas qu'elle vienne de Dieu. — Pourquoi? — C'est qu'elle est quelquefois transgressée.

— On en transgresse bien d'autres : mais les hommes qui transgressent les

lois divines ne peuvent éviter la punition de leur crime, tandis qu'il est des moyens d'éviter les peines infligées aux infracteurs des lois humaines. On peut s'y soustraire en se cachant, et la force ose les braver. — Et quelle est donc cette punition que ne peut esquiver le père qui épouse sa fille, le fils qui épouse sa mère? — La plus grande de toutes : que peut-il en effet arriver de plus funeste que de donner le jour à une mauvaise postérité? — Et pourquoi leur postérité serait-elle mauvaise? S'ils sont bons eux-mêmes, qui empêche que leur postérité ne leur ressemble? — Ici la bonté de caractère ne suffit pas : il faut encore une qualité qui accompagne la fleur de l'âge. Croyez-vous donc que la faculté génératrice soit la même dans l'âge de la force, la même dans celui qui tient encore à l'enfance,

et la même vers le déclin de la vie? — Cela n'est pas vraisemblable. — Et quel âge croyez-vous le plus favorable à la propagation de l'espèce?— Celui de la pleine vigueur, sans doute. — En deçà et au-delà cet âge, on ne peut donc se promettre une postérité saine et vigoureuse?—Je ne le crois pas. — Ce n'est donc pas engendrer comme la nature le prescrit? — Non, sans doute. — Qu'appellerons-nous donc une mauvaise postérité, si ce n'est celle qui provient de ces unions condamnables? — Je suis encore de votre avis sur ce point.

— Dites-moi, n'est-ce pas partout une loi que ceux qui font du bien méritent de la reconnaissance?— C'en est une : cependant on la transgresse. — Oui ; mais les transgresseurs sont punis. Abandonnés par les amis qui les ont obligés, ils se voient réduits à

rechercher des hommes qui les haïssent. L'amitié consiste à faire du bien à ses amis ; mais les ingrats savent que leurs bienfaiteurs n'ont plus pour eux que de la haine, et ils continuent de faire bassement la cour pour en arracher de nouveaux bienfaits.—Ainsi la peine suit toujours la transgression. On reconnaît en cela l'ordre divin, mon cher Socrate, on voit que c'est l'ouvrage d'un législateur bien supérieur aux hommes. — Et croyez-vous que les dieux ordonnent des choses justes, ou qu'ils prescrivent des lois étrangères à la justice? — Et comment leurs lois lui seraient-elles étrangères? Qui pourrait même ordonner ce qui est juste, si ce n'est les dieux? — Ce qui plaît aux dieux, mon cher Hippias, est donc en même temps et juste et conforme aux lois.

C'est ainsi que, par sa conduite et

par ses discours, Socrate imprimait de plus en plus l'amour de la justice dans le cœur de ceux qui le fréquentaient.

XIV.

Il ne s'appliquait pas moins à former ses disciples à la pratique de la vertu, qu'à leur en donner les principes. Persuadé que la tempérance est la première qualité d'un homme qui veut se bien conduire, il en montrait en lui-même le plus parfait modèle, il en faisait le sujet le plus ordinaire de ses entretiens ; et comme son esprit était sans cesse occupé des moyens qui mènent à la vertu, il les rappelait sans cesse à tous ceux qui l'écoutaient. Je sais qu'il eut un jour avec Euthydème, sur la tempérance, l'entretien que je vais rapporter.

Ne regardez-vous pas, mon cher Euthydème, la liberté comme le plus beau, le plus grand de tous les biens

pour l'état et pour les particuliers? — Je n'en connais pas de plus estimable. — Celui qui se laisse dominer par la volupté, et qu'elle empêche de faire de belles actions, vous paraît-il être libre? — Je ne crois pas qu'on puisse l'être moins. — Le pouvoir de bien faire est peut-être ce que vous appelez la liberté, et vous regardez comme une servitude d'entretenir en nous-mêmes des maîtres qui nous ravissent ce pouvoir? — Voilà précisément ma pensée. — Ainsi les hommes intempérants ne sont à vos yeux que des esclaves? — Je les regarde absolument comme tels, et à bien juste titre. — Croyez-vous que les intempérants en soient quittes pour ne pouvoir faire le bien? Ne pensez-vous pas qu'ils sont forcés de commettre bien des choses honteuses? — Je ne les crois pas moins fortement poussés vers la honte que

détournés du bien. — Que pensez-vous des maîtres qui défendent le bien, qui ordonnent le mal? — Que ce sont les plus méchants de tous les maîtres. — Et quelle est la pire de toutes les servitudes? — Celle qui nous soumet aux plus méchants maîtres.

— Les intempérants sont donc enchaînés à la plus cruelle servitude? — C'est ce qu'il me semble. — Ne vous semble-t-il pas aussi que l'intempérance arrache les hommes à la sagesse, le plus grand des biens, pour les précipiter dans les désordres les plus contraires à la sagesse; que toujours excitant au plaisir, elle défend de se livrer à rien d'utile, d'en occuper même sa pensée; qu'elle ôte enfin aux malheureux dont elle s'empare toutes les facultés de l'esprit? Souvent ils connaissent le bien et le mal; et c'est le mal qu'elle les force à choisir! —

Cela est vrai. — Où trouvera-t-on plus difficilement de la prudence que dans les intempérants? car rien n'est plus opposé que les actions de la prudence et celles de la débauche. — C'est une vérité dont il faut convenir. — Est-il rien qui, plus que la débauche, nous détourne de la décence et du devoir? — Rien, assurément rien. — Et le vice qui nous fait préférer ce qui nuit à ce qui est utile, qui nous force à nous occuper tout entiers de ce qui doit nous perdre, à négliger ce qui doit nous servir, qui nous contraint à ne faire que les actions les plus contraires à la prudence; un tel vice n'est-il pas le plus funeste de tous les maux? — Il n'en est point de plus pernicieux. — N'est-il pas évident que la tempérance produit des effets absolument contraires à ceux de la débauche? — Cela doit être. — Et le contraire de tant de

maux n'est-il pas un bien? — Certainement. — Il faut donc que la tempérance soit pour les hommes le plus grand des biens? — Cela est manifeste.

— N'avez-vous jamais pensé une chose? — Laquelle? — C'est qu'on dirait que l'intempérance peut seule nous conduire au plaisir, et qu'elle est absolument incapable de nous le procurer; c'est que la tempérance nous y mène bien plus sûrement, et qu'elle est même la vraie source de la pure volupté. — Comment cela? — C'est que l'intempérance qui ne nous permet pas d'endurer patiemment la faim, la soif, les veilles, la privation des plaisirs de l'amour, nous empêche, par cela même, de trouver une véritable douceur à satisfaire les besoins que la nécessité nous impose. Pourquoi trouve-t-on du plaisir à conten-

ter la soif ou l'appétit, à se livrer au repos, au sommeil, aux caresses de l'amour ? c'est qu'on a eu le courage d'en supporter le besoin : c'est qu'on a été préparé par les rigueurs de la privation à goûter tous les charmes de la jouissance. La tempérance seule nous apprend à supporter le besoin : seule elle peut nous faire connaître de véritables plaisirs. —Tout ce que vous venez de dire est d'une vérité sensible.

— C'est elle aussi, c'est la tempérance, qui nous fait connaître le vrai bien, la véritable beauté ; qui nous apprend à perfectionner notre corps, à bien conduire notre maison, c'est par elle que nous devenons capables de servir nos amis, notre patrie ; c'est elle qui nous soumet nos ennemis ; elle enfin à qui nous devons nos plus grands avantages et la plus inaltérable volupté. Voilà les fruits que nous offre

la tempérance, et qui sont refusés à la débauche. Eh ! n'est-il pas bien juste d'en être privé, quand on n'a rien fait pour mériter de les recueillir, quand on ne s'est occupé qu'à saisir de trompeuses délices qui viennent se présenter d'elles-mêmes.

Vous ne croyez donc pas, Socrate, qu'un homme qui se laisse maîtriser par les plaisirs des sens soit capable d'aucune vertu? — Et quelle différence mettez-vous, mon cher Euthydème, entre le débauché et l'animal stupide? Comment distinguer de la brute celui qui, ne portant jamais ses regards vers le bien, ne cherche que la volupté, ne vit et n'agit que pour elle? Il n'est donné qu'à l'homme tempérant de discerner ce qu'il y a de bien dans toutes les choses, de les distinguer entre elles par le secours du raisonnement et de l'expérience,

de faire toujours le meilleur choix, et de s'abstenir constamment du mal. C'est ainsi que se forment les hommes honnêtes, les hommes vraiment heureux, les seuls dignes de vivre avec leurs semblables.

XV.

Nous devons rapporter aussi comment il formait ses amis à l'art de raisonner. Persuadé qu'en voyant soi-même les choses comme elles sont en effet, on pouvait aisément les faire connaître aux autres, il n'était pas surpris qu'avec des notions vagues et imparfaites on commençât par se tromper le premier, et qu'on entraînât les autres dans l'erreur. Aussi ne cessait-il jamais de s'occuper avec ses amis de la recherche du vrai. Ce serait un grand ouvrage de rapporter toutes ses définitions. Je me contenterai d'en insérer ici quelques-unes : elles

suffiront pour faire connaître sa manière de considérer les choses.

Voici d'abord comme il envisageait la piété. Dites-moi, mon cher Euthydème, que pensez-vous de la piété ? — Que c'est la plus belle des vertus. — Pourriez-vous me dire quel est l'homme pieux ? — C'est, je crois, celui qui honore les dieux. — Est-il permis à chacun d'honorer les dieux à sa fantaisie ? — Je ne le pense pas : il existe des lois qui doivent régler notre culte. — Celui qui observe ces lois sait donc comment il faut honorer les dieux ? — C'est ce que je crois. — Et celui qui sait comment on doit honorer les dieux ne croit pas qu'on doive leur rendre un culte différent ? — Non, sans doute. — Il ne les honorera donc pas autrement lui-même ? — Je ne le crois pas. — Observer les lois qui doivent régler le culte, c'est donc ren-

dre aux dieux un culte légitime ? — Assurément. — Et celui qui leur rend un culte légitime les honore comme ils doivent être honorés? — Je n'en doute pas. — Et celui qui les honore comme il le doit est un homme pieux ? — Sans doute. — Ainsi nous définirons l'homme pieux celui qui connaît et pratique le culte légitime que l'on doit rendre aux dieux ? — Cette définition me paraît juste.

XVI.

Est-il permis de se comporter avec les hommes suivant ses caprices ? — Non vraiment ; mais celui qui connaît les lois que les hommes doivent réciproquement observer entre eux, a seul avec eux la conduite qu'il doit avoir. — Ce n'est donc qu'en observant ces lois qu'on pratique les devoirs de la société ? — Comment les pratiquer autrement? — Et ce n'est qu'en les

pratiquant qu'on se conduit bien avec les hommes ? — Sans doute. — En se conduisant bien avec les hommes, on remplit bien toutes les fonctions de la société ? — Cela est clair. — Et en suivant ces lois on observe la justice ? — En doutez-vous ? — Vous savez donc ce que c'est qu'on appelle la justice ? — Ce que prescrivent les lois. — Ceux qui font ce que les lois ordonnent remplissent donc en même temps et les lois et leur devoir ? — Cela est incontestable. — En observant la justice on est juste ? — Je le crois. — Pensez-vous qu'on puisse observer les lois sans savoir ce que les lois ordonnent ? — Je ne le pense pas. — Et ceux qui savent ce qu'il faut faire, croyez-vous qu'ils pensent ne le devoir pas faire ? — Ce serait une absurdité. — Connaissez-vous des gens qui fassent ce qu'ils croient ne devoir pas faire à au-

cun égard ? — Je n'en connais pas. — Ainsi quand on sait les lois qui doivent régler notre conduite envers les hommes, on observe la justice ? — Pourrait-on s'en écarter ? — Et en observant la justice on est juste ? — Pourrait-on l'être autrement ? — Nous définirons donc le juste celui qui connaît les lois qu'il doit observer dans sa conduite avec les hommes ? — Il me semble que c'est ainsi qu'on doit le définir.

XVII.

— Mais que dirons-nous de la sagesse ? qu'est-elle ? Les sages, dites-moi, le sont-ils seulement dans les choses qu'ils savent, ou peuvent-ils l'être même dans les choses qu'ils ne savent pas ? — Ils ne peuvent l'être que dans ce qu'ils savent. Comment serait-on sage dans les choses qu'on ignore ? — Ce sont donc les lumières

qui constituent les sages? — Eh! qui pourrait les rendre sages si ce n'étaient leurs lumières? — La sagesse est-elle autre chose que ce qui rend sage? — Je ne le crois pas. — C'est donc la même chose que la science? — Il me le semble. — Et croyez-vous qu'un homme puisse tout savoir? — Bien loin de là; je crois qu'il ne peut savoir que bien peu de chose. — Le même homme ne peut donc être sage en tout? — Il s'en faut bien. — Chacun ne peut donc être sage que dans ce qu'il sait? — C'est ce que je crois.

XVIII.

— Voulez-vous que nous recherchions de même la nature du bien? — Comment nous y prendrons-nous? — Croyez-vous que le même bien soit utile à tous? — Je ne le pense pas. — C'est apparemment parcequ'un bien qui vous paraît utile à l'un vous sem-

ble nuisible à l'autre? — Précisément. — Le bien n'est-il pas, à votre avis, ce qui est utile? — C'est cela même. — Ce qui est utile est donc un bien pour celui à qui il est avantageux.

— N'en est-il pas de même du beau? Quand vous parlez de la beauté d'un corps, d'un vase, ou de quelqu'autre objet, entendez-vous que cet objet soit beau pour quelque usage que ce soit? — Non, sans doute. — Il est donc beau seulement pour l'usage auquel il doit servir? — Assurément. — Ce qui est beau sous un certain rapport d'utilité, le sera-t-il encore sous d'autres rapports? — Ce n'est pas une conséquence. — Ainsi ce qui est utile est beau relativement à l'usage auquel il est utile.

XIX.

Ne placez-vous pas le courage au rang des belles choses? — Je le mets

au nombre des plus belles. — Ce n'est donc pas à de petites choses que vous le croyez utile? — Je le crois du moins utile à tout ce qu'il y a de plus grand. — Il s'exerce au milieu des dangers et sur les choses les plus terribles ; mais est-il bon de ne les pas connaître, ces choses terribles ? — Au contraire, il faut les connaître. — Ceux qui bravent les dangers parcequ'ils ne les connaissent pas ne sont donc pas en effet courageux? — Ils ne méritent pas ce titre ; car il faudrait le donner à bien des fous, à bien des poltrons — Et ceux qui craignent des choses qui n'ont rien de terrible ? — Ils le méritent encore moins. — Vous appelez donc courageux ceux qui se comportent bien dans les occasions périlleuses, et lâches ceux qui s'y conduisent mal? — Pourrais-je les appeler autrement? — Mais se conduirait-on bien dans ces occasions,

sans être capable d'en tirer parti? — Cela est impossible. — Quand on s'y conduit mal, c'est qu'on ignore le parti qu'on en pourrait tirer. — C'est une conséquence. — Chacun se conduit donc comme il croit devoir le faire? — Comment se conduirait-on autrement? — Ceux qui se comportent mal ne savent donc pas comment ils pourraient faire pour se bien comporter? — Ils ne le savent pas. — Ceux qui le savent le peuvent donc? — Ils sont les seuls qui le puissent. — Ils ne peuvent donc se mal conduire qu'en s'égarant de leurs principes? — C'est ce que je pense. — Ce n'est donc qu'en s'égarant qu'on se conduit mal? — Cela est vraisemblable — Ainsi ceux qui savent tirer un bon parti des occasions dangereuses et terribles sont les hommes courageux ; les lâches sont

ceux qui l'ignorent. — Je le pense comme vous.

XX.

Socrate mettait une grande différence entre le gouvernement monarchique et la puissance tyrannique. Il pensait que, dans la monarchie, les peuples obéissent de leur propre consentement à une autorité toujours conforme aux lois; mais que, sous la tyrannie, ils se courbent malgré eux sous le joug d'un homme qui gouverne suivant son caprice et sans consulter les lois. Il appelait aristocratie la république gouvernée par des citoyens qui ne veillent qu'à l'observation des lois: plutocratie, celle où dominent les citoyens qui ne doivent leur élévation qu'à leurs richesses ; et démocratie, celle où tout le peuple se partage la puissance.

XXI.

Si quelqu'un se mettait à le contredire, sans avoir de bonnes raisons à lui donner ; si, par exemple, on lui soutenait, sans aucune preuve, qu'un homme était plus sage, plus savant dans l'administration de l'état, plus courageux que celui dont il venait de faire l'éloge, il ne permettait pas à son adversaire de s'égarer, et ramenait la question aux premiers principes. Vous dites donc que l'homme que vous nous vantez est bien meilleur citoyen que celui dont je parle ? — C'est ce que je soutiens. — Voyons donc ; ne faut-il pas examiner d'abord quel est le devoir d'un citoyen ? — J'y consens. — S'il s'agit de l'administration des finances, celui qui enrichira le plus la république ne l'emportera-t-il pas sur ses concitoyens ? — Cela est certain. —

Et, dans la guerre, celui qui la rendra plus souvent victorieuse de ses ennemis? — Sans doute. — Et, dans les négociations, celui qui lui ménagera plus habilement l'alliance des peuples qui combattaient contre elle? — Je ne vous conteste pas cela. — Et, dans l'assemblée du peuple, celui qui saura le mieux apaiser les dissensions, qui ramènera le plus aisément la concorde? — C'est ce que je crois.

C'est ainsi qu'en réduisant les questions à leur plus grande simplicité, il rendait la vérité sensible à ses adversaires.

Quand il voulait établir un sentiment, il procédait par les principes les plus généralement avoués, persuadé que c'était la méthode de porter la démonstration jusqu'à l'évidence. Aussi n'ai-je connu personne qui sût mieux amener ses auditeurs à convenir de

ce qu'il voulait leur prouver. C'est, disait-il, parcequ'Ulysse savait déduire ses preuves des idées reçues par ceux qui l'écoutaient, qu'Homère a dit de lui que c'était un orateur sûr de sa cause.

XXII.

Je crois en avoir dit assez pour prouver que Socrate exposait ses principes avec la plus grande simplicité. Je vais rapporter maintenant combien il s'appliquait à rendre ses disciples capables de bien remplir les fonctions qui leur convenaient. Je ne connais personne qui se soit donné tant de peine pour bien juger les talents de ceux qu'il s'était chargé de conduire, pour savoir à quoi chacun d'eux était propre. Il leur enseignait, avec un zèle infatigable, tout ce qu'il savait de convenable à un homme bien né, et les adressait à des gens instruits,

pour qu'ils apprissent d'eux ce qu'il ignorait lui-même.

Il ne négligeait pas de leur montrer que, dans chaque science, il est un point où il faut s'arrêter, et qu'on ne doit pas franchir dans une éducation bien dirigée.

Qu'on apprenne, disait-il, assez de géométrie pour savoir, au besoin, mesurer exactement une terre qu'on veut vendre ou acheter, pour diviser en portions un héritage, ou pour distribuer le travail aux ouvriers. Cela est si facile, ajoutait-il, que, pour peu qu'on s'y applique, on ne se trouvera jamais embarrassé sur aucune mesure, et qu'on pourrait prendre les dimensions de la terre entière. Mais il n'approuvait pas qu'on s'élevât jusqu'aux difficultés de cette science ; et, quoiqu'il ne les ignorât pas lui-même, il disait qu'elles pouvaient occuper toute

la vie d'un homme, le détourner des autres études utiles, et qu'il n'en voyait pas l'utilité[1].

Il voulait qu'on sût assez d'astronomie pour connaître, à l'inspection des signes célestes, les heures de la nuit, les jours du mois et les saisons de l'année; pour ne pas s'égarer en route, pour se conduire sur mer, et pour relever les sentinelles : science si aisée, ajoutait-il, qu'elle est à la portée de tous les chasseurs de nuit, de tous les navigateurs, de tous ceux en un mot qui veulent bien y donner quelque attention. Mais pousser cette étude jusqu'au point de connaître les différentes orbites que décrivent les corps célestes, se consumer à chercher la

[1] Socrate méprisait les difficultés de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie, parceque de son temps on ne les avait pas encore assez approfondies pour en reconnaître l'utilité (Lévesque).

grandeur des planètes et des étoiles, leur distance de la terre, leur marche et les causes de leurs révolutions; c'est ce qu'il désapprouvait fortement, parcequ'il ne voyait à toutes ces spéculations aucune utilité. Et ce n'était pas par ignorance qu'il les méprisait; il en avait même fait une étude assez approfondie : mais il ne voulait pas qu'on perdît à des travaux superflus un temps qui pouvait être utilement employé.

En général il condamnait que l'on eût l'orgueil de se livrer à l'étude du ciel, et de vouloir pénétrer les œuvres des dieux. Il ne pensait pas que les hommes pussent découvrir ses secrets, et il croyait même qu'on ne pouvait, sans déplaire aux dieux, sonder les mystères qu'ils n'ont pas daigné nous manifester. S'abandonner à ces sublimes spéculations, c'est risquer, di-

sait-il, de se perdre dans toutes les folies d'Anaxagore, qui fit sa principale étude d'expliquer les opérations des dieux sur la nature. Quand Anaxagore disait que le soleil est la même chose que le feu, il ne connaissait donc pas même le feu, que les hommes peuvent regarder impunément, tandis qu'ils ne sauraient fixer l'éclat du soleil ; il ignorait donc que le soleil noircit la peau, et que le feu ne produit pas cet effet ; il ne savait donc pas que les productions de la terre ne reçoivent la vie et l'accroissement que des rayons du soleil, et qu'au contraire la chaleur du feu les détruit. En disant que le soleil était une pierre enflammée, il n'avait donc pas remarqué que les pierres exposées au feu ne donnent pas de lumière, et sont bientôt calcinées, tandis que le soleil, tou-

jours inaltérable, brille toujours d'un nouvel éclat.

Il conseillait l'étude de la science des nombres; mais il recommandait, comme pour les autres sciences, de ne point s'engager dans la solution de vains problèmes qui ne satisfont que la curiosité. Il examinait lui-même jusqu'à quel point toutes les connaissances pouvaient être utiles, et c'était souvent le sujet de ses entretiens avec ses amis.

Il les exhortait fortement à ne pas négliger leur santé, et à consulter là-dessus des gens instruits : il les engageait surtout à bien observer, dans tout le cours de leur vie, quels aliments, quelles boissons, quels genres d'exercice leur étaient les plus convenables, et quel emploi ils en devaient faire pour conserver la santé la

plus parfaite. Il assurait qu'en se conduisant avec cette prudence, on trouverait difficilement un médecin qui sût mieux que soi-même ce qui convient à sa propre santé.

Si quelqu'un voulait s'élever au-dessus des connaissances humaines, il lui conseillait de s'appliquer à la divination. Quand on connaît, disait-il, les signes que les dieux nous donnent de leur volonté, on ne manque jamais de recevoir leurs avis.

XXIII.

Mais il disait qu'un génie lui montrait, par des signes certains, ce qu'il devait faire, ce qu'il devait éviter; et cependant il a été condamné à la mort! Osera-t on pour cela le soupçonner de mensonge? Observons d'abord que son âge ne lui promettait plus que bien peu de temps à vivre, et que sa condamnation n'a

guère devancé le terme naturel de ses jours ; qu'il n'a perdu que la portion la plus pénible de la vie, que celle où l'esprit éprouve toujours quelque affaiblissement. Il a donc peu perdu : mais il s'est couvert de gloire en déployant toute la vigueur de son ame, en défendant sa cause avec toute la force de la vérité, de la justice et de la liberté, en recevant l'arrêt de sa mort avec autant de douceur que de courage. On convient qu'aucun homme dont on ait conservé la mémoire n'a mieux soutenu les approches de la mort.

En effet, il fut obligé de vivre encore trente jours après sa condamnation : les fêtes de Délos tombaient précisément dans ce mois, et personne ne peut être puni de mort que le vaisseau sacré ne soit revenu de cette île. Tous ceux qui le virent pendant ce délai reconnurent qu'il n'avait rien changé

à sa manière ordinaire de vivre. On admirait son inaltérable sérénité, la gaieté même de son humeur, et on le mettait au-dessus de tous les hommes des siècles passés. En effet, peut-on mourir avec plus de constance? peut-on avoir une plus belle fin? et la fin la plus belle n'est-elle pas en même temps la plus heureuse et la plus agréable aux dieux?

XXIV.

Je vais placer ici ce que je tiens d'Hermogène, fils d'Hipponique. Mélitus avait déja porté l'accusation contre Socrate, et ce sage s'entretenait de toute autre chose que de son procès. Vous devriez bien vous occuper de votre défense, lui dit Hermogène. — Eh quoi! répondit Socrate, ne voyez-vous pas que je m'en suis occupé toute ma vie? — Comment cela? — En ne faisant autre chose que consi-

dérer ce qui est juste et injuste ; en observant toujours la justice, en fuyant toujours l'iniquité. Aurais-je donc pu méditer une plus belle défense? — Mais ne voyez-vous pas, mon cher Socrate, que les juges d'Athènes ont déja fait périr bien des innocents, et qu'ils ont absous bien des coupables? — Que vous dirai-je ? J'ai déja voulu, mon cher Hermogène, m'occuper d'une apologie que je prononcerais devant mes juges ; mon génie m'en a toujours détourné. — Ce que vous dites m'étonne. — Pourquoi s'étonner, si les dieux jugent qu'il est avantageux pour moi que je finisse ? Ne savez-vous pas que, jusqu'au moment de mon accusation, aucun homme n'a mieux vécu, n'a vécu plus agréablement que moi ? car je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en cherchant à devenir meilleur ; ni plus

agréablement, qu'en sentant qu'on le devient en effet. C'est un bonheur que je n'ai cessé d'éprouver jusqu'à présent, et dont je me suis rendu témoignage en interrogeant ma conscience, en fréquentant les autres, en me comparant avec eux. Mes amis m'ont jugé comme moi; et je ne puis croire que ce soit par un aveuglement de tendresse, car tous les amis porteraient le même jugement sur ceux qu'ils aiment : non, mes amis ne se sont pas aveuglés, mais ils ont cru qu'ils devenaient eux-mêmes meilleurs dans mon commerce. Que gagnerais-je à vivre plus longtemps? J'éprouverais peut-être tous les maux qui accompagnent la vieillesse; mes oreilles s'affaibliraient aussi bien que mes yeux; mon intelligence perdrait chaque jour de sa force; chaque jour je deviendrais plus incapable d'appren-

dre et de retenir; et les facultés dont j'ai le mieux joui seraient les premières dont on me verrait privé. Si je n'avais pas alors le sentiment de toutes ces pertes, ce serait avoir déja cessé de vivre ; et si je pouvais les sentir, je traînerais la vie la plus triste et la plus malheureuse.

Mais je mourrai injustement ! Eh bien ! la honte en retombera sur les auteurs de ma mort. Y aura-t-il donc quelque honte à moi d'avoir été mal connu, d'avoir souffert une injustice ! Je porte mes regards sur l'antiquité, et je ne vois pas que la même renommée se partage entre les auteurs et les victimes de l'injustice. Non, sans doute, les hommes, après ma mort, n'auront pas les mêmes sentiments pour Socrate et pour ses bourreaux. Ils rendront toujours témoignage que je n'ai jamais fait injure à personne,

que je n'ai rendu jamais aucun homme plus méchant, et que j'ai travaillé constamment à rendre meilleurs ceux qui m'ont fréquenté.

Voilà ce qu'Hermogène et plusieurs autres ont entendu de sa bouche.

XXV.

Tous ceux que leurs penchants entraînent au bien et qui ont connu Socrate le regrettent encore, parcequ'ils trouvaient auprès de lui les plus grands secours dans la recherche de la vertu. Je l'ai bien connu ; je l'ai vu tel que je l'ai dépeint ; si religieux, qu'il n'osait rien entreprendre sans un avis du ciel ; si juste, qu'il ne s'est jamais permis de faire le moindre tort à personne, et qu'il faisait le plus grand bien à tous ceux qui recherchaient son amitié ; si tempérant, qu'il ne préféra jamais ce qui paraissait le plus agréable à ce qu'il croyait le plus honnête ; si pru-

dent, qu'il ne se trompait jamais entre le bon et le mauvais parti : il n'avait pas besoin pour cela de consulter les autres ; il n'avait qu'à suivre le sentiment exquis auquel il se laissait conduire. Enfin capable d'éclaircir les plus grandes difficultés, de donner, des choses les plus abstruses, les définitions les plus claires ; habile à connaître les hommes ; toujours prêt à les reprendre de leurs fautes, à les porter à l'honneur et à la vertu : tel m'a paru Socrate, et c'est dire assez qu'il était le meilleur et le plus heureux des humains. Que ceux qui ne seront pas de mon sentiment comparent les mœurs des autres hommes à celles de Socrate, et qu'ils le jugent.

FIN.

ARGUMENT DE L'APOLOGIE.

Socrate devait être poursuivi, puisqu'il cherchait à renverser le culte des dieux de sa patrie ; aussi Mélitus, citoyen zélé et recommandable, se chargea-t-il de cette poursuite, et voici son acte d'accusation tel que nous l'a conservé Diogène-Laërce : « Mélitus, fils de Mélitus, du bourg de Pithos, accuse Socrate, fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèce. Socrate est coupable en ce qu'il ne reconnaît pas les dieux de la république, et met à leur place les extravagances démoniaques ; il est coupable en ce qu'il corrompt les jeunes gens. Peine, la mort. »

Socrate cherche à se justifier sur le second chef en prouvant qu'il ne corrompt pas les jeunes gens, puisqu'il n'y a personne assez insensé pour s'exposer, en corrom-

pant, à recevoir du ma[illegible]e ceux qu'il aurait corrompus : mais comme on l'accuse de les corrompre en leur apprenant à ne pas reconnaître les dieux de l'état, il tâche de se justifier, sur le premier chef, en prouvant qu'il admet des démons qui sont des enfants des dieux, et que par conséquent il n'est pas athée.

On voit combien la défense de Socrate est faible, et qu'elle ne répond pas aux chefs de l'accusation ; et elle ne pouvait pas y répondre, parceque les chefs de l'accusation étaient fondés, et que Socrate introduisait une divinité nouvelle en en appelant à la voix intérieure de l'ame pour les vérités morales que le paganisme compromettait ou défigurait par ses fables.

Mais si l'Apologie est faible comme défense, elle sert du moins à nous faire connaître cet homme extraordinaire, qui n'entreprenait rien que lorsqu'il entendait la voix divine, comme il l'appelle ; qui passait sa vie à Athènes, sans se mêler des affaires de la république ; qui n'avait d'autre

soin que de confondre ceux qui se prétendaient sages et qui ne l'étaient pas ; qui conseillait sans cesse à ses concitoyens d'acquérir la vertu, le bien essentiel sans lequel tous les autres leur devenaient inutiles ; enfin qui se réjouit d'arriver à une vie meilleure où il pourra s'entretenir avec les sages les plus illustres, et à qui Platon fait terminer son apologie par les paroles sans contredit les plus belles qui aient été pensées et écrites dans l'antiquité, puisqu'elles renferment ce que la résignation religieuse a de plus touchant, et le courage moral de plus élevé.

APOLOGIE

DE SOCRATE.

J'ignore, Athéniens, quelle impression mes accusateurs ont faite sur vous; pour moi, il s'en est peu fallu que je ne me méconnusse moi-même, tant ils ont parlé d'une manière persuasive, et cependant, si j'ose le dire, ils n'ont rien avancé qui soit véritable. Mais, parmi leurs assertions mensongères, celle qui m'a surtout étonné, c'est qu'il fallait vous mettre en garde contre moi pour ne pas vous laisser séduire par mon éloquence. Car de n'avoir pas craint le démenti que je vais leur donner à l'instant même par le fait

de ma défense, dépourvue de ce genre de talent, cela m'a paru de leur part le comble de l'impudence, à moins qu'ils n'appellent éloquent celui qui dit la vérité ; et si c'est là ce qu'ils entendent, je reconnaîtrai que je suis un orateur, mais non à leur manière. Ils n'ont donc, je le répète, rien avancé qui soit véritable. Vous entendrez de moi la vérité tout entière, non pas, j'en atteste Jupiter, Athéniens, dans des discours étudiés comme ceux de mes adversaires, et parés de toutes les richesses du langage, mais dans les termes simples tels qu'ils se présenteront à ma pensée ; car j'ai la confiance que je ne dirai rien que de juste, et c'est la seule chose que vous deviez attendre de moi. A l'âge où je suis parvenu, Athéniens, il me siérait peu de paraître devant vous comme un jeune

homme qui arrange avec art ses paroles.

C'est pourquoi je vous demanderai une seule grace, Athéniens, c'est que si je me justifie devant vous dans les mêmes termes que j'ai coutume d'employer dans la place publique, aux comptoirs des banquiers, où plusieurs d'entre vous m'ont entendu, ou partout ailleurs, vous n'en soyez pas surpris et ne vous emportiez pas contre moi; car c'est aujourd'hui pour la première fois que je comparais devant un tribunal, à l'âge de plus de soixante-dix ans. Je suis donc véritablement étranger au langage qu'on parle ici. Et de même que, si j'étais réellement un étranger, vous me pardonneriez de vous parler dans la langue et à la manière du pays où j'aurais été élevé, de même je vous conjure à présent, et il me semble que

ma demande est juste, de me laisser maître de la forme de mon discours, bonne ou mauvaise, et de considérer seulement avec attention si ce que je dis est juste ou non : car c'est là la vertu du juge, comme celle de l'orateur est de dire la vérité.

Il faut donc, Athéniens, que je commence par réfuter les premières accusations dont j'ai été injustement l'objet, et mes premiers accusateurs, et que je passe ensuite aux accusations récentes et à mes derniers accusateurs ; car bien des adversaires ont élevé leur voix contre moi, et depuis un grand nombre d'années, qui ne disaient rien de véritable, et que je crains plus qu'Anytus et ses partisans, quoique ceux-ci soient aussi dangereux. Mais je regarde comme bien plus redoutables ceux qui, s'emparant de vos esprits dès votre en-

fance, vous ont donné de moi une opinion fausse en vous faisant accroire qu'il y a un certain Socrate, homme savant, qui recherche ce qui se passe dans le ciel, sonde les profondeurs de la terre, et sait d'une mauvaise cause en faire une bonne. Ceux qui ont répandu ces bruits, Athéniens, voilà les accusateurs que je redoute ; car, en les entendant, on se persuade que les hommes occupés de pareilles recherches ne croient pas à l'existence des dieux. Ensuite, mes adversaires sont en grand nombre et m'accusent déja depuis longtemps. Ils se sont adressés à vous dans l'âge de la crédulité, la jeunesse et l'enfance, poursuivant un procès abandonné, puisqu'il n'y avait personne pour défendre l'accusé. Et, ce qu'il y a de plus étrange dans ma situation, c'est qu'à l'exception d'un certain faiseur de comédies, je ne puis

connaître ni nommer aucun de mes accusateurs ; et tous ceux qui, poussés contre moi par la haine et l'envie de me calomnier, vous ont remplis de leurs opinions, ou bien qui, persuadés eux-mêmes, ont persuadé les autres, restent tout à fait insaisissables pour moi, et je ne puis ni les faire comparaître ni les réfuter en votre présence: de sorte que je suis, pour ainsi dire, forcé de combattre des fantômes, et de repousser des attaques sans que personne les soutienne. Considérez donc, comme je vous le dis, que j'ai des accusateurs de deux sortes, les uns qui se sont déclarés récemment et les autres qui m'attaquent depuis longtemps, comme je l'ai expliqué. Mettez-vous aussi dans l'esprit que je dois d'abord répondre aux plus anciens; car ce sont leurs accusations que vous avez entendues les pre-

mières, et qui ont fait sur vous la plus forte impression.

Eh bien, Athéniens! il faut me défendre et faire mes efforts pour arracher de vos esprits, et en bien peu de temps encore, une calomnie qui s'en est emparée depuis longtemps. Je voudrais y réussir, si cela doit tourner à votre profit et au mien ; je voudrais avant tout me justifier ; mais j'en sens toute la difficulté, et ne cherche point à me faire illusion à cet égard. Qu'il en soit donc ce qu'il plaira aux dieux. La loi m'ordonne de me défendre, il faut obéir.

Remontons donc au principe de l'accusation qui a soulevé contre moi la calomnie et a donné à Mélitus la confiance de me traduire devant vous. Voyons, que disent mes calomniateurs? Car il faut lire l'accusation rédigée en forme, comme si mes ad-

versaires avaient prêté serment. « Socrate est un homme coupable qui, « par curiosité indiscrète, cherche à « pénétrer les secrets de la terre et du « ciel, fait une bonne cause d'une « mauvaise, et enseigne aux autres « cette doctrine. » Telle est l'accusation, telle vous l'avez vue vous-mêmes dans la comédie d'Aristophane, où l'on représente un certain Socrate qui dit se promener dans les airs, et débite mille autres extravagances sur des choses auxquelles je n'entends absolument rien. Ce n'est point toutefois que je veuille déprécier ce genre de connaissances, s'il se trouve quelqu'un qui y soit habile (et que Mélitus n'aille point ici me faire une nouvelle affaire !); mais c'est qu'en effet, Athéniens, je ne m'occupe point de cette science, et je puis, à cet égard, invoquer le témoignage de plusieurs

d'entre vous. Je vous conjure donc, vous qui avez souvent assisté à mes entretiens, et il y en a un grand nombre parmi vous, je vous conjure de vous parler et de vous éclairer mutuellement sur ce fait. Dites-vous les uns aux autres si jamais, de près ou de loin, quelqu'un de vous m'a entendu discourir sur ces matières, et par là vous jugerez qu'il en est de même de tout ce qui se dit sur mon compte dans le public.

Il n'y a donc rien de fondé dans cette imputation ; et si vous avez entendu quelqu'un dire que je me mêle d'instruire les hommes et que j'en tire un salaire, c'est encore une fausseté. Ce n'est pas que je ne trouve fort beau de pouvoir instruire ses semblables, à l'exemple de Gorgias de Léontium, de Prodicus de Céos, d'Hippias d'Élée. Aucun de ces personnages ne se fait

scrupule de parcourir les villes, attirant à soi les jeunes gens qui pourraient gratuitement s'attacher à celui de leurs concitoyens qu'ils voudraient choisir, les faisant renoncer au commerce de ceux-ci, et recevant de l'argent pour leurs leçons, sans que leurs disciples cessent de leur témoigner de la reconnaissance. Il y a même ici un autre de ces personnages : c'est un habitant de Paros, homme fort habile : et voici comment j'ai appris son arrivée. M'étant trouvé dernièrement chez un de nos concitoyens qui dépense plus en sophistes que tous les autres ensemble, Callias, fils d'Hipponicus, je m'avisai de lui demander en parlant de ses deux fils : Callias, si tu avais pour fils deux jeunes chevaux ou deux jeunes taureaux, ne chercherions-nous pas à les mettre dans les mains d'un habile

homme que nous paierions bien pour qu'ils devinssent aussi beaux et aussi bons que le comporte leur nature? Et cet homme serait sans aucun doute un écuyer ou un laboureur. Mais puisque tu as pour enfants des hommes, qui as-tu résolu de leur donner pour maître? Qui penses-tu être capable de leur enseigner les devoirs de l'homme et du citoyen? Je m'imagine que, père de famille, tu as réfléchi à cela. Connais-tu quelqu'un? ajoutai-je. — Oui certes, répondit-il. — Qui donc est-il, repris-je, et d'où vient-il? Quel est le prix de ses leçons? — C'est Événus, Socrate, me répondit Callias; il est de Paros, et prend cinq mines. Alors je félicitai Événus, s'il était vrai qu'il possédât cet art et l'enseignât à si bon marché. Pour moi, j'avoue que je serais bien fier et bien glorieux si j'a-

vais ce talent; mais, en vérité, je ne l'ai point, Athéniens.

Quelqu'un d'entre vous pourra peut-être me dire : — Que fais-tu donc, Socrate, et d'où viennent ces calomnies qui s'élèvent contre toi? car il n'est pas possible que tu ne fasses rien d'extraordinaire; et tu n'aurais pas excité un si grand bruit, et l'on ne parlerait pas tant de toi, si ta conduite ne différait pas de celle des autres citoyens. Dis-nous donc ce qu'il en est, afin que nous ne portions pas sur toi un jugement téméraire. Rien n'est plus juste, assurément, qu'un pareil langage, et je vais tâcher de vous expliquer ce qui a fait ma réputation et soulevé contre moi la calomnie. Ecoutez donc. Peut-être quelques-uns d'entre vous penseront que je ne parle pas sérieusement; ce-

pendant, soyez bien persuadés que je ne vous dirai que la vérité. En effet, Athéniens, la réputation que l'on m'a faite ne vient de rien autre que d'une certaine sagesse qui est en moi. Quelle est cette sagesse? C'est peut-être une sagesse humaine, car il y a grande apparence que je ne suis sage que de celle-là; tandis que les gens dont je viens de vous parler possèdent une sagesse supérieure à l'humanité; et je ne puis en parler, car je n'ai point cette sagesse; et si quelqu'un me l'attribue, il en impose et cherche à me calomnier. Mais je vous en conjure, Athéniens, ne vous soulevez point contre moi si ce que je vais vous dire vous paraît d'une arrogance extrême. Ce ne sont point mes paroles que vous allez entendre, mais je ferai parler une autorité qui a toute votre confiance. J'invoquerai en témoignage de

ma sagesse, quelle qu'elle puisse être, le dieu qu'on adore à Delphes. Vous connaissez sans doute Chéréphon : c'était mon ami d'enfance, et c'était l'ami de la plupart d'entre vous; il s'exila avec vous de cette ville, et n'y rentra qu'avec vous. Or, vous savez quel homme c'était que Chéréphon, et quelle ardeur il mettait à tout ce qu'il entreprenait Etant donc allé un jour à Delphes, il osa consulter l'oracle sur ce sujet même. Contenez, je vous prie, vos murmures en écoutant mes paroles, Athéniens. Il demanda, dis-je, à la pythie, s'il y avait un homme plus sage que moi. La prêtresse répondit qu'il n'y en avait qu'un qui me surpassât en sagesse. Et c'est ce que pourra vous certifier le frère de Chéréphon, puisque lui-même a cessé de vivre.

Considérez, du reste, pourquoi je

rapporte ce fait ; c'est que je veux vous faire connaître l'origine des calomnies répandues contre moi. Lorsque j'appris cette réponse de l'oracle, je me dis en moi-même : Que veut dire le dieu ? que veut-il nous faire entendre ? Car, pour moi, je sais bien qu'il n'y a en moi aucune sagesse, ni grande ni petite. Que veut-il donc dire en me déclarant le plus sage des hommes ? car il ne nous trompe pas, il ne peut pas nous tromper. Je fus long-temps dans la perplexité sur le sens de l'oracle, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des réflexions, je m'avisai de la recherche que je vais vous dire.

J'allai chez un de ces hommes qui passent pour sages ; et j'espérais, là mieux qu'ailleurs, pouvoir confondre l'oracle et lui prouver que cet homme était plus sage que moi, quoiqu'il m'eût accordé ce beau privilége.

J'observai donc cet homme (il est inutile de vous dire son nom, il suffit que ce fut un de nos politiques), je l'examinai, dis-je, attentivement; et voici l'impression qu'il me fit, Athéniens. En m'entretenant avec lui, je trouvai qu'il passait pour sage aux yeux de beaucoup de ses concitoyens, et surtout à ses propres yeux, et qu'il ne l'était pas. J'essayai ensuite de lui faire voir qu'il se croyait sage et qu'il ne l'était pas. C'est là ce qui me rendit odieux à cet homme et à plusieurs de ceux qui assistaient à notre entretien. Après l'avoir quitté, je raisonnai ainsi en moi-même : Sans doute je suis plus sage que cet homme. Il est possible qu'aucun de nous deux ne sache rien de beau ni de bon; mais lui pense savoir quelque chose quoiqu'il ne sache rien, tandis que moi, si je ne sais rien, je ne pense pas au moins sa-

voir. Il me paraît donc qu'en sagesse j'ai ce faible avantage sur lui : c'est que je ne pense pas savoir ce que je ne sais pas.

De là j'allai chez un autre de ceux qui paraissent l'emporter par leur sagesse sur le premier, et je vis qu'il en était absolument de même. Je m'attirai encore la haine de ce dernier et de beaucoup d'autres.

Je ne laissai pas de continuer mes recherches, bien que je fusse affligé et même effrayé de voir combien j'amassais de haines contre moi ; et cependant je ne me croyais point le droit de négliger la réponse du dieu, et de ne pas aller, pour trouver le sens de l'oracle, chez tous ceux qui pensaient savoir quelque chose. Et, par le Chien, Athéniens, car je vous dois dire la vérité, voici quel fut le résultat de mes recherches : les hommes qui avaient

le plus de réputation me parurent presque entièrement dépourvus de savoir, tandis que ceux qui étaient moins fameux se trouvaient bien plus près de la sagesse. Je vais vous rendre compte de mes courses et des travaux que j'entrepris, pour ainsi dire, afin de m'assurer de la vérité de l'oracle.

Après les hommes politiques, je visitai les poëtes, tant ceux qui font les tragédies que ceux qui font des dithyrambes, et les autres, et je ne doutai point que je n'allasse prendre sur le fait mon ignorance et mon infériorité. Je pris donc ceux de leurs poëmes qui me paraissaient travaillés avec le plus de soin; je leur demandai des explications sur ce qu'ils avaient voulu dire, afin de m'instruire à leur école. J'ai honte, Athéniens, de vous dire la vérité, et cependant il faut vous la dire : la plupart de ceux qui se trouvaient

là expliquaient mieux ces poëmes que les auteurs qui les avaient faits. Je reconnus donc bientôt que les poëtes aussi n'étaient point guidés par la sagesse dans leurs travaux, mais par une sorte de talent naturel et par une inspiration semblable à celle des devins et des prophètes, qui disent en effet beaucoup de belles choses, mais sans rien comprendre à ce qu'ils disent. Les poëtes me parurent donc tout à fait dans le même cas ; et je vis en même temps qu'en pensant être, à cause de leur talent poétique, plus sages sur tout le reste que les autres hommes, ils ne l'étaient pas. Je les quittai donc avec la persuasion que je leur étais supérieur par ce qui m'élevait au-dessus des politiques. Enfin je m'adressai aux artisans. Je me rendais cette justice que je n'entendais presque rien aux

arts, et j'étais certain que je trouverais chez eux une infinité de belles connaissances. En cela je ne me trompais pas ; car ils savaient des choses que j'ignorais , et sous ce rapport ils étaient plus habiles que moi. Mais, Athéniens, ils me parurent tomber dans la même faute que les poëtes, bien qu'ils fussent de bons ouvriers. Parcequ'ils avaient une certaine supériorité dans leur art, chacun d'eux se croyait très sage dans tout le reste et dans ce qu'il y a de plus important ; et cette vaine prétention obscurcissait leur talent véritable : de sorte que m'interrogeant moi-même sur la réponse de l'oracle, et me demandant lequel j'aimerais mieux, ou d'être tel que je suis sans avoir ni leur sagesse ni leur ignorance, ou d'avoir les mêmes avantages et les mêmes

défauts qu'eux, je me répondis à moi-même et à l'oracle qu'il m'était plus avantageux d'être ce que je suis.

Ce sont ces recherches, Athéniens, qui m'ont exposé à tant d'inimitiés si profondes et si redoutables ; de là tant de calomnies répandues sur mon compte et ma réputation de sage. Car tous ceux qui assistent à ces examens s'imaginent que je suis fort habile dans les choses où je décèle l'ignorance des autres. Cela prouve, Athéniens, que Dieu seul est vraiment sage, et que c'est là ce que voulait dire cet oracle, à savoir que toute la sagesse humaine est peu de chose ou n'est rien ; et il est probable qu'il ne voulait point parler de Socrate, mais qu'il s'est servi de mon nom comme d'un exemple pour nous instruire, en nous disant à peu près : O hommes ! celui-là est le plus sage qui, comme Socrate, a reconnu

que sa sagesse, au fond, n'est rien. Aussi, maintenant encore, pour obéir au dieu, je poursuis mes recherches, et je vais examinant ceux de mes concitoyens ou des étrangers en qui je crois trouver la sagesse, et lorsque je ne l'y trouve pas, c'est pour confirmer la parole du dieu que je montre qu'ils ne la possèdent pas. C'est cette occupation qui m'a empêché d'être un peu utile à ma patrie et à mes proches, et le service du dieu auquel je me suis consacré m'a fait tomber dans une pauvreté extrême.

Outre cela, les jeunes gens qui ont du loisir et appartiennent aux plus riches familles s'attachent à moi et se plaisent à m'entendre ainsi sonder les hommes ; souvent ils suivent mon exemple et se livrent au même examen que moi, et je m'imagine qu'ils rencontrent une multitude de gens qui

croient savoir et qui ne savent rien, ou que peu de chose. C'est ce qui fait que ceux qu'ils soumettent à cet examen s'emportent contre moi et non contre eux, et disent que Socrate est un homme criminel et qu'il corrompt la jeunesse. Et quand on leur demande ce que fait et enseigne ce corrupteur, ils ne savent que répondre ; mais pour ne point paraître embarrassés, ils ont recours à ces accusations banales qu'on porte contre les philosophes : qu'*il cherche* *n trer les secrets du ciel et de la terre*, qu'*il nie l'existence des dieux*, *et fait une bonne cause d'une mauvaise.*

En effet, je crois qu'ils ne se soucient point de dire la vérité : c'est qu'on montre qu'ils font semblant de savoir, quoiqu'ils ne sachent rien. Actifs, forts et nombreux, parlant d'après un plan arrêté et d'une manière persuasive, ils

ont depuis longtemps rempli vos oreil les des calomnies qu'ils répètent encore aujourd'hui avec violence. Du rang de ces hommes sont sortis Mélitus, Anytus et Lycon : Mélitus pour venger les poëtes ; Anytus, les artisans et les politiques ; Lycon, les orateurs. Aussi m'étonnerais-je moi-même, comme je vous le disais en commençant, si je pouvais en aussi peu de temps détruire une calomnie qui a pris des racines si profondes et si multipliées. Vous savez la vérité tout entière, Athéniens. Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai rien caché ni dissimulé : cependant je vois bien que je ne désarmerai pas la haine, ce qui est une preuve que je dis la vérité et que j'ai bien découvert la calomnie dont je suis l'objet, et la source où elle a pris naissance ; et si maintenant ou plus tard vous voulez éclaircir cette affaire, vous

trouverez que je ne me trompe pas.

Voilà la justification que j'oppose aux griefs de mes premiers accusateurs; je la crois suffisante. Je vais maintenant tâcher de répondre à mes adversaires et à Mélitus, cet homme de bien si dévoué à sa patrie, à ce qu'il assure. Reprenons donc cette dernière accusation comme nous avions fait pour la première; elle est à peu près conçue en ces termes : « *Socrate* « *est coupable en ce qu'il corrompt les* « *jeunes gens, ne reconnaît pas les* « *dieux de l'état, et introduit des divi-* « *nités nouvelles.* » Telle est sa plainte; examinons en particulier chacun de ses griefs. Il m'accuse de corrompre les jeunes gens; et moi, Athéniens, je dis que Mélitus est coupable de se faire un jeu des choses sérieuses, de traîner avec légèreté des citoyens devant les tribunaux, d'affecter du zèle et de la solli-

ritude pour des objets dont il ne s'est jamais occupé ; et je vais essayer de vous prouver que telle est sa conduite.

Viens ici, Mélitus, et dis-moi : As-tu rien tant à cœur que de rendre les jeunes gens le plus vertueux possible !

MÉLITUS. Non, sans doute.

SOCRATE. Eh bien ! dis à nos juges qui est capable de les rendre meilleurs. Il est évident que tu le sais, puisque tu t'en occupes ; car tu as découvert, comme tu l'assures, le corrupteur, et c'est pour cela que tu le traduis et l'accuses devant ce tribunal. Eh bien ! dis-nous et montre-nous celui qui est capable de les rendre meilleurs. Tu vois bien, Mélitus, que tu gardes le silence et ne peux répondre. Cela ne te paraît-il point honteux, et n'est-il pas une preuve assez claire de ce que j'ai avancé que ce soin ne t'a jamais occupé ? Dis-

nous donc, vertueux citoyen, qui rend les jeunes gens meilleurs ?

MÉLITUS. Les lois.

SOCRATE. Mais ce n'est pas là, excellent Mélitus, ce que je te demande. Je te demande quel est cet homme qui a cette connaissance préalable, je veux dire celle des lois ?

MÉLITUS. Les juges ici présents, Socrate.

SOCRATE. Que dis-tu, Mélitus ! Ces juges sont capables d'instruire les jeunes gens et de les rendre meilleurs ?

MÉLITUS. Ils en sont surtout capables.

SOCRATE. Tous le sont-ils, ou bien quelques-uns seulement ?

MÉLITUS. Tous.

SOCRATE. Par Junon, c'est parler à merveille ! et nous avons ici bien des hommes utiles. Mais, allons, les citoyens qui assistent à ce débat ren-

dent-ils aussi les jeunes gens meilleurs ou ne le font-ils pas?

MÉLITUS. Ils le font aussi.

SOCRATE. Et les sénateurs?

MÉLITUS. Les sénateurs aussi.

SOCRATE. Mais tous ceux qui assistent aux assemblées du peuple ne peuvent-ils pas corrompre les jeunes gens, ou sont-ils tous capables de les rendre meilleurs?

MÉLITUS. Ils le sont tous.

SOCRATE. Ainsi tous les Athéniens rendent les jeunes gens vertueux, moi seul je ne le fais pas ; moi seul je les corromps. Est-ce là ce que tu veux dire?

MÉLITUS. Précisément, c'est cela même.

SOCRATE. C'est avoir là bien du malheur ; réponds-moi : penses-tu qu'il en soit de même à l'égard des chevaux? Tous les hommes sont-ils

capables de les rendre meilleurs, et un seul ne fait-il que les gâter? Ou plutôt n'est-ce pas tout le contraire? et n'y a-t-il pas qu'un seul écuyer ou du moins un très petit nombre capables de les bien dresser? Et les autres hommes, s'ils veulent les monter et s'en servir, ne les gâtent-ils pas? N'en est-il pas ainsi, Mélitus, des chevaux et de tous les autres animaux? Oui, sans doute, soit que vous en conveniez ou non, Anytus et toi. Ce serait donc un grand bonheur pour les jeunes gens qu'un seul homme pût les corrompre, tandis que tous les autres leur seraient utiles. Tu prouves suffisamment, Mélitus, que jamais tu n'as pensé à l'éducation de la jeunesse ; tu montres clairement ta négligence à cet égard, et que jamais tu ne t'es occupé de l'objet pour lequel tu m'accuses.

Mais, au nom de Jupiter, dis-moi

encore, Mél tus, lequel est préférable d'habiter avec des citoyens vertueux ou de fréquenter les méchants? Réponds-moi, mon ami ; ce n'est pas là une question difficile. N'est-il point vrai que les méchants causent toujours quelque préjudice à ceux qui les fréquentent sans cesse , tandis que les bons font du bien à ceux qui vivent avec eux?

Mélitus. Assurément.

Socrate. Est-il donc quelqu'un qui aime mieux recevoir du préjudice de ceux avec lesquels il vit que d'en recevoir du bien? Réponds, mon ami ; la loi t'ordonne de répondre. Est-il quelqu'un qui veuille. éprouver du dommage?

— Mélitus. Non vraiment

Socrate. Voyons maintenant : quand tu me traduis devant ce tribunal, et que tu m'accuses de corrompre

la jeunesse et de la pervertir entièrement, dis-tu que je le fais à dessein ou sans le vouloir ?

MÉLITUS. A dessein.

SOCRATE. Eh quoi, Mélitus ! à ton âge, ta sagesse est-elle tellement supérieure à la mienne, dans l'âge où je suis, que tu saches bien que les méchants font toujours du mal à ceux qui les fréquentent habituellement, et que les bons leur font du bien, et que moi je sois assez ignorant pour ne pas savoir que, si je rends méchant quelqu'un de ceux qui ont un commerce suivi avec moi, je cours le risque d'en recevoir du mal, et pour m'exposer, selon toi, volontairement à ce mal ? Voilà, Mélitus, ce que tu ne persuaderas jamais ni à moi ni à personne, je pense. Ainsi, ou je ne corromps point la jeunesse ou je la corromps sans le vouloir ; et, dans

l'un et l'autre cas, tu en imposes. Si je la corromps sans le vouloir, la loi ne permet point qu'on cite en justice pour des fautes involontaires; mais que l'on prenne en particulier ceux qui les commettent, qu'on les instruise et les rappelle à leur devoir. Car il est évident que si je suis instruit, je ne ferai plus ce que je fais sans le vouloir. Mais toi, tu as évité, tu as refusé de venir me trouver et de m'instruire; tu me traduis devant ce tribunal, où la loi veut qu'on traduise ceux qui ont besoin d'être punis, et non d'être instruits. C'est là, Athéniens, une preuve évidente de ce que je vous disais: c'est que Mélitus ne s'est jamais occupé de ces choses, et n'y a pas même pensé. Dis-nous cependant, Mélitus, de quelle façon tu prétends que je corromps les jeunes gens. N'est-ce pas, selon la dénonciation que tu as

rédigée, en leur apprenant à ne pas reconnaître les dieux de la république, et en introduisant des divinités nouvelles? N'est-ce pas ainsi que, selon toi, je corromps la jeunesse?

MÉLITUS. Oui, c'est bien là ce que je dis.

SOCRATE. Au nom de ces dieux dont il s'agit maintenant, Mélitus, explique-toi plus clairement et pour moi et pour les juges qui nous écoutent. Car je ne puis comprendre si tu prétends que j'enseigne qu'il existe des dieux (et dès lors, si je crois qu'il existe des dieux, je ne suis point entièrement athée, et sur ce point je ne suis point coupable), mais des dieux qui ne sont point les mêmes que ceux de la république. Ton grief est-il que je reconnais d'autres dieux? ou dis-tu d'une manière absolue que je ne crois point à l'existence des dieux, et que j'en-

seigne aux autres à n'y pas croire?

MÉLITUS. Je dis que tu ne crois pas à l'existence des dieux.

SOCRATE. Oh! merveilleux Mélitus, pourquoi dis-tu cela? Quoi! je ne crois pas, comme les autres hommes, que le soleil et la lune sont des divinités?

MÉLITUS. Non, par Jupiter, Athéniens, il ne le croit pas, puisqu'il dit que le soleil est une pierre et la lune une terre.

SOCRATE. Penses-tu donc, mon cher Mélitus, accuser Anaxagore? Méprises-tu tellement nos juges, et les crois-tu assez ignorants pour ne point savoir que les livres d'Anaxagore de Clazomène sont pleins de pareilles assertions? Et même les jeunes gens viendraient-ils chercher auprès de moi une doctrine qu'ils peuvent entendre à l'orchestre pour une drachme au plus,

achetant ainsi le droit de se moquer de Socrate s'il s'attribuait ces opinions, qu'il regarde d'ailleurs comme absurdes ! Mais, au nom de Jupiter, te paraît-il que je ne reconnais aucun dieu?

Mélitus. Oui, par Jupiter, tu n'en reconnais aucun.

Socrate. Tu dis là, Mélitus, des choses incroyables, et auxquelles, ce me semble, tu ne crois pas toi-même. Oui, Athéniens, cet homme me paraît être d'une insolence et d'une hardiesse extrême, et c'est sans doute la fougue et la licence de la jeunesse qui l'ont poussé à m'intenter cette accusation. Il a voulu sans doute me tenter en me proposant une espèce d'énigme et en se disant : Voyons si Socrate, cet homme sage, s'apercevra que je plaisante et dis des choses contradictoires ; ou si je le tromperai, lui et tous les auditeurs. Car il est évident pour moi

qu'il se contredit dans son accusation, comme s'il disait : Socrate est coupable en ce qu'il reconnaît des dieux, et en ce qu'il ne reconnaît pas de dieux. Vraiment, c'est là une dérision. Examinez, Athéniens, en quoi je juge qu'il se contredit. Réponds-moi, Mélitus, et vous, juges, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite au commencement, et contenez votre émotion si je parle suivant ma manière habituelle.

Est-il un seul homme, Mélitus, qui pense qu'il y ait des choses humaines et qu'il n'y ait point d'hommes? Juges, ordonnez qu'il réponde et qu'il réprime ses murmures. Peut-on croire qu'il n'y ait point de chevaux et qu'il y ait des choses relatives aux chevaux? qu'il n'y ait point de joueurs de flûte et qu'il y ait des airs de flûte? Non, ce n'est pas possible, excellent Mélitus; et puisque tu ne veux pas répondre,

c'est moi qui le dis pour toi et pour tous ceux qui sont ici présents. Mais réponds encore à ceci : est-il possible de croire qu'il y a des choses démoniaques et qu'il n'y a point de démons?

MÉLITUS. Cela n'est pas possible.

SOCRATE. Comme tu as tardé de répondre! et c'est encore avec peine que tu l'as fait, et il a fallu que les juges employassent la contrainte. Tu dis donc que je reconnais et que j'enseigne qu'il y a des choses démoniaques; qu'elles soient nouvelles ou anciennes, toujours est-il que, d'après ton propre aveu, je reconnais des choses démoniaques; tu l'as même affirmé par serment dans ton accusation. Si donc j'admets des choses démoniaques, il faut de toute nécessité que j'admette aussi des démons. N'est-ce point vrai? Oui, sans doute; je suppose que tu en conviennes, puisque tu ne réponds pas. Or

ce que nous appelons démons, ne sont-ce point des dieux et des enfants des dieux? Est-ce vrai ou non?

Mélitus. C'est vrai.

Socrate. Par conséquent, si j'admets des démons, comme tu l'avoues, et que les démons soient des dieux, on doit reconnaître que je te reprochais justement de plaisanter et de proposer des énigmes en disant que je n'admets point de dieux, et que j'admets des dieux, puisque j'admets des démons. Et si les démons sont enfants des dieux, enfants illégitimes, à la vérité, puisqu'ils les ont eus de nymphes, ou même, comme on le dit, de simples mortelles, quel homme pourrait croire qu'il y a des enfants des dieux et qu'il n'y a point de dieux? Ce ne serait pas moins absurde que de dire qu'il y a des mulets nés des chevaux et des ânes, et qu'il n'y a ni chevaux ni

ânes. Il n'est donc pas possible, Mélitus, que tu ne m'aies pas intenté cette accusation dans le dessein de m'éprouver ou de me poursuivre faute de trouver en moi un crime véritable. Mais que tu persuades jamais à un homme de quelque sens qu'on puisse croire qu'il y a des choses divines et démoniaques, sans croire qu'il y ait des dieux, des démons et des héros, c'est ce qui est tout à fait impossible. Mais je n'ai pas besoin d'étendre ma justification, Athéniens, et ce que j'ai dit suffit pour prouver que je ne suis point coupable du crime que Mélitus me reproche dans son accusation.

Quant à ce que je vous disais au commencement, que je suis poursuivi par des haines violentes et nombreuses, soyez bien persuadés que cela est vrai; et si je succombe, c'est là ce qui me

perdra; ce ne sera ni Mélitus ni Anytus, mais la haine et l'envie d'un grand nombre d'hommes qui ont fait périr tant d'autres vertueux citoyens, et qui, selon moi, en feront périr encore, car ce malheur ne s'arrêtera point à moi.

Peut-être quelqu'un me dira-t-il : Ne rougis-tu pas, Socrate, d'avoir pris un genre de vie qui t'expose aujourd'hui au danger de mourir? Mais je serai en droit de lui répondre : Tu es dans l'erreur toi qui penses que l'homme, lorsqu'il est de quelque utilité à ses semblables, doit calculer les chances de la vie ou de la mort. et ne pas considérer seulement si ce qu'il fait est juste ou injuste, si c'est l'action d'un honnête homme ou d'un méchant. Ce seraient donc des insensés, suivant toi, tous ces demi-dieux qui sont morts devant Troie, et

entre autres le fils de Thétis, qui regardait le danger comme si peu de chose en comparaison de la honte, que lorsque la déesse, sa mère, voulant s'opposer à son violent desir de tuer Hector, lui parla à peu près en ces termes : O mon fils! si tu venges la mort de ton ami Patrocle, en tuant Hector, tu mourras toi-même, car ton trépas doit suivre celui d'Hector; lui, méprisant le danger et la mort, et craignant beaucoup plus de vivre en lâche et de ne pas venger ses amis : Que je meure à l'instant, s'écrie-t-il, pourvu que je venge l'injure de mon ami, et que je ne sois point un objet de risée, assis sur mes vaisseaux, fardeau inutile de la terre. Crois-tu qu'il s'inquiétât du danger et de la mort? Et en vérité, Athéniens, il doit en être ainsi : le poste où l'on se trouve, soit qu'on l'ait choisi comme le meil-

leur, soit qu'on l'ait reçu de son chef, il faut, à mon avis, y rester, malgré le péril, et compter pour rien la mort et quelque malheur que ce soit en comparaison du déshonneur.

J'aurais donc tenu une étrange conduite, Athéniens, si, après avoir été placé dans des postes par les généraux que vous aviez choisis pour me commander à Potidée, à Amphipolis, à Délium; si, après les avoir gardés comme un brave soldat et y avoir affronté la mort, aujourd'hui, lorsque je crois avoir reçu l'ordre d'un dieu de passer mes jours dans l'étude de la philosophie, m'examinant moi-même et examinant les autres, je venais à m'effrayer de la mort ou de quelque autre malheur, et à déserter mon poste. Ce serait là une étrange conduite, et c'est alors qu'on aurait le droit de me traîner devant ce tri-

bunal comme un homme qui ne reconnaît pas de dieux, qui ne croit pas aux oracles, qui craint la mort et pense être sage quand il ne l'est pas. Car craindre la mort, Athéniens, c'est croire qu'on est sage, quoiqu'on ne le soit pas, puisque c'est croire connaître ce qu'on ne connaît pas. Personne, en effet, ne sait si la mort n'est pas pour l'homme le plus grand des biens; et cependant on la craint, comme si l'on savait certainement qu'elle est le plus grand des maux. Or n'est-ce point l'ignorance la plus répréhensible que de croire connaître ce qu'on ne connaît pas? Pour moi, juges, je l'emporte peut-être en cela sur les autres hommes, et je dois paraître plus sage qu'eux pour cette raison, que, ne sachant pas précisément ce qui arrive après cette vie, je ne m'imagine point le savoir; tandis

que je sais bien que c'est un mal et une honte d'être injuste et de désobéir à celui qui est meilleur que soi, dieu ou homme : aussi je craindrai et je fuirai toujours ce qui est un mal et que je sais être un mal, et non ce que je ne connais pas et qui pourrait être un bien véritable. Et même si en ce moment vous me renvoyiez absous contre l'avis d'Anytus, qui prétend ou qu'il ne fallait point me faire comparaître à votre tribunal, ou, maintenant que j'y ai comparu, qu'il faut absolument me faire mourir, parceque si j'échappais à cette accusation, tous vos fils, déja si prévenus en faveur de Socrate, rechercheraient ses leçons et seraient entièrement corrompus : si, en m'acquittant, vous me teniez ce langage : Socrate, pour le moment nous ne croyons point Anytus; mais nous te renvoyons absous, à condition

pourtant que tu renonceras à tes recherches et à la philosophie; et si tu t'y livres encore et que tu sois découvert, tu mourras; si, dis-je, vous vouliez m'absoudre à cette condition, je vous dirais : Athéniens, je vous aime et vous honore; mais je dois plutôt obéir aux dieux qu'à vous : tant que je respirerai et que j'en serai capable, je ne cesserai jamais de me livrer à la philosophie, de faire des exhortations et des remontrances à tous ceux que je rencontrerai, et de leur tenir mon langage ordinaire : O mon ami! toi qui es d'Athènes, c'est-à-dire d'une ville si grande et si renommée pour sa sagesse et sa puissance, tu ne rougis point de chercher à amasser le plus de richesses possible, de la gloire, des honneurs ; et la sagesse, la verité, ton ame et les moyens de la perfectionner le plus possible, ne t'oc-

cupent, ne t'inquiètent guère! Et si quelqu'un de vous me le conteste et prétend qu'il s'en occupe, je ne le laisserai point partir et ne le quitterai point; mais je l'interrogerai, je l'examinerai, je l'éprouverai : et si je trouve qu'il n'est point vertueux, quoiqu'il prétende l'être, je lui reprocherai de faire si peu d'estime de ce qui en mérite le plus, et de mettre tant de prix à ce qu'il y a de plus méprisable. C'est ainsi que j'agirai à l'égard de tous ceux que je rencontrerai, jeunes ou vieux, étrangers ou Athéniens, mais surtout à l'égard de mes concitoyens, qui me touchent de plus près. Car c'est là ce que m'ordonne le dieu, soyez-en persuadés; et je pense qu'il ne peut y avoir rien de plus avantageux à la république que mon zèle à remplir les ordres de Dieu. Je n'ai, en effet, d'autre occupation que de vous

persuader à tous, jeunes ou vieux, que ce ne sont point les soins du corps ou l'acquisition des richesses qui doivent passer avant votre ame et son perfectionnement, et que la vertu ne vient pas des richesses, mais que les richesses et tous les autres biens, publics ou particuliers, viennent aux hommes de la vertu. Si ce sont ces maximes qui corrompent la jeunesse, il faut qu'elles soient pernicieuses; mais si quelqu'un soutient que j'en enseigne d'autres, il vous en impose. Du reste, Athéniens, croyez Anytus ou ne le croyez pas, renvoyez-moi absous ou condamnez-moi, jamais je ne pourrai agir autrement, dussé-je souffrir mille morts.

Ne murmurez point, Athéniens, et faites-moi la grace que je vous ai demandée, de ne pas vous irriter de mes paroles, mais de les écouter : je pense que vous tirerez quelque fruit

de votre patience à m'entendre. Je vais vous dire encore d'autres choses capables d'exciter vos clameurs; mais ne vous laissez point aller à votre émotion. Soyez convaincus que si vous me faites mourir, étant tel que je viens de le déclarer, vous vous ferez plus de tort qu'à moi-même. En effet, ni Mélitus ni Anytus ne me nuiront en rien, ils n'en ont pas le pouvoir; car je ne crois pas que les dieux aient donné au méchant le pouvoir de nuire à l'homme de bien. Peut-être me feront-ils condamner à la mort, à l'exil, à perdre mes droits de citoyen, et Mélitus ou tout autre regarderont ces peines comme de grands maux; mais moi, je ne suis pas de leur avis, et je tiens pour un plus grand mal de faire ce que fait Mélitus, de chercher à faire périr un homme injustement. Maintenant, Athéniens, il s'en faut beaucoup

que ce soit mon intérêt qui me porte à me justifier, comme on pourrait le croire; c'est le vôtre, c'est la crainte que ma condamnation ne vous fasse commettre une faute envers le dieu et méconnaître le présent qu'il vous a fait : car si vous me mettez à mort, je le dis sans détour, vous ne trouverez point facilement un autre homme (il est sans doute ridicule de faire une telle comparaison) qu'un dieu ait attaché à cette ville comme à un grand et noble coursier, mais que sa grandeur même appesantit et qui a besoin d'être excité par l'éperon. C'est ainsi que ce dieu semble m'avoir attaché à cette ville pour vous réveiller, vous encourager, et pour gourmander chacun de vous, en le suivant partout et toujours sans lui laisser de relâche. Vous ne retrouverez point facilement un homme tel que moi; et si vous

voulez m'en croire, Athéniens, vous me laisserez la vie. Peut-être, vous irritant contre moi, comme un homme assoupi contre celui qui le réveille, vous me repousserez et suivrez le conseil d'Anytus, et vous me ferez mourir sans réflexion; ensuite, retombant dans votre sommeil, vous y resterez à jamais ensevelis, à moins que le dieu, prenant pitié de vous, ne vous envoie quelque autre homme. Or, que ce soit un dieu qui m'ait donné à cette ville, c'est ce qu'il vous est facile de reconnaître à cette marque : qu'il y a quelque chose de surnaturel en moi, pour avoir négligé mes intérêts propres, et pour l'avoir fait depuis tant d'années, toujours occupé de votre bien, abordant chacun de vous en particulier comme un père ou un frère aîné, et vous exhortant de vous attacher à la vertu. Si du moins j'avais retiré quel-

que fruit ou reçu quelque salaire de mes exhortations, ma conduite pourrait s'expliquer ; mais vous voyez vous-mêmes que mes accusateurs, qui me font toutes les autres imputations avec tant d'impudence, n'ont pourtant pas eu le front de me reprocher et de prouver par témoins que j'aie jamais demandé ou reçu un salaire. Du reste, je vous fournis un assez bon témoin de la vérité de mes paroles, ma pauvreté.

Peut-être paraîtra-t-il inconséquent que je me mêle de vos affaires privées et me donne beaucoup de mouvement pour vous communiquer mes lumières, et que je n'aie point le courage de paraître à l'assemblée du peuple pour vous conseiller sur les affaires publiques. Ce qui m'en a empêché, c'est quelque chose de divin et de démoniaque, une voix dont vous

m'avez entendu parler si souvent et en tant d'endroits, et dont Mélitus, en plaisantant, a fait un chef d'accusation. Ce phénomène a commencé dès mon enfance. C'est une voix qui se fait entendre ; et lorsqu'elle me parle, c'est toujours pour me détourner de ce que j'ai résolu, et jamais pour m'engager à rien entreprendre. C'est cette voix qui m'empêche de me mêler des affaires publiques ; et c'est fort heureusement pour moi qu'elle s'y oppose : car sachez bien, Athéniens, que si je m'étais occupé des affaires de la république, il y a longtemps que je n'existerais plus, et ma vie n'aurait été d'aucune utilité ni à vous ni à moi-même ; et ne vous irritez point si je vous dis la vérité. Non, il n'échappera point à la mort, l'homme qui tentera de lutter contre les passions du peuple athénien ou de tout autre peu-

ple, qui voudra s'opposer aux actions injustes et illégales ; il faut que celui qui combat pour la justice, s'il veut vivre au moins quelque temps, reste dans une condition privée, sans prendre part au gouvernement. Je puis vous en donner de nombreuses preuves, fondées, non point sur des paroles, mais, ce que vous respectez davantage, sur des faits.

Écoutez donc des faits qui me sont personnels, afin que vous sachiez bien que la menace même de la mort ne me ferait rien faire contre le devoir ; et qu'incapable de céder à qui que ce soit, je devrais périr. Je vais vous dire des choses désagréables peut-être et qui rappellent la jactance des plaidoyers ; cependant je ne vous dirai que la vérité. En effet, Athéniens, je n'ai jamais été revêtu d'aucune autre charge dans la république que de celle

de sénateur ; la tribu Antiochide, à laquelle j'appartiens, était de tour au Prytanée lorsque vous résolûtes de faire simultanément le procès aux dix généraux qui n'avaient pas enseveli les morts au combat naval des Arginuses : jugement contraire à la loi, comme vous l'avez tous reconnu dans la suite. Seul entre tous les prytanes je m'opposai à cette violation des droits, et je votai contre vous ; et quoique vos orateurs fussent prêts à me dénoncer et à m'accuser devant vous, malgré vos menaces et vos clameurs, j'aimai mieux courir ce danger avec la loi et la justice que de consentir à commettre avec vous une telle iniquité par la crainte des fers ou de la mort : ce fait eut lieu sous le gouvernement du peuple. Lorsque l'oligarchie fut établie, les Trente me mandèrent, moi cinquième, au Tho-

los, pour nous ordonner d'amener de Salamine Léon, de cette île, qu'ils voulaient mettre à mort ; ils donnaient beaucoup d'ordres semblables à d'autres citoyens, pour en compromettre le plus grand nombre qu'ils pourraient. Alors cependant je prouvai, non par des paroles, mais par des actions, que la mort n'était rien pour moi, s'il m'est permis de parler avec cette simplicité, et que j'attachais au contraire le plus grand prix à ne rien faire d'injuste et d'impie. Leur autorité, quelque terrible qu'elle fût, ne m'effraya point assez pour me faire commettre une injustice ; et lorsque nous fûmes sortis du Prytanée, les quatre autres allèrent chercher Léon et l'amenèrent de Salamine : moi, je retournai dans ma maison. Peut-être cette désobéissance eût-elle causé ma mort, si le gouvernement des Trente

n'avait été bientôt renversé ; un grand nombre de témoins pourront affirmer ces faits.

Croyez-vous donc que j'aurais vécu tant d'années si j'avais pris part aux affaires publiques, et si, tenant une conduite digne d'un homme de bien, j'avais défendu la justice et sacrifié tout le reste à l'accomplissement de ce devoir? Non, certes, Athéniens, il s'en faut beaucoup, et aucun autre homme ne pourrait y réussir. Or, dans le cours de ma vie entière et dans les affaires publiques, si j'y ai pris quelque part, et dans ma conduite privée, vous me trouverez toujours le même, n'accordant jamais rien contre la justice à qui que ce soit, pas même à ceux que mes calomniateurs appellent mes disciples. Je n'ai jamais été le maître de personne ; mais si quelqu'un, soit jeune, soit vieux, a témoigné le

desir de m'entendre parler et de me voir accomplir ma mission, jamais je ne l'ai refusé ; je ne parle pas lorsqu'on me paie, et je ne me tais pas lorsqu'on ne me donne rien; mais, pauvre ou riche, tout le monde peut m'interroger, ou, si l'on aime mieux, répondre à mes questions et écouter ce que je dis. Si donc quelqu'un de ceux qui me fréquentent devient vertueux ou méchant, il n'est pas juste de me l'imputer à bien ou à mal; puisque je n'ai jamais promis aucun enseignement et n'ai rien enseigné à personne. Et si quelqu'un prétend avoir appris ou entendu de moi en particulier autre chose que ce que j'ai dit publiquement à tout le monde, sachez bien qu'il en impose.

Mais pourquoi tant de gens se plaisent-ils à rester si long-temps avec moi? Vous l'avez appris, Athé-

niens, je vous ai dit la vérité tout entière : c'est qu'ils aiment à me voir éprouver les gens qui se prétendent sages et ne le sont pas ; en effet, ces examens ne sont point désagréables. C'est, comme je vous l'ai dit, une mission que j'ai reçue du dieu, par la voie des oracles, des songes, par tous les moyens enfin qu'emploie la puissance divine pour manifester sa volonté aux hommes. Tout cela est véritable, Athéniens, et il est facile de vous en convaincre : car, si je corromps des jeunes gens, et que j'en aie corrompu, ceux qui ont reconnu en avançant en âge que je leur donnais de mauvais conseils pendant leur jeunesse, doivent maintenant venir m'accuser et me faire punir ; et s'ils ne veulent pas se charger eux-mêmes de cette poursuite, c'est le devoir de leurs proches, comme leurs pères,

leurs frères ou autres parents, de se rappeler ma conduite et de venir demander vengeance du mal que j'ai pu faire aux membres de leur famille. J'en vois ici un très grand nombre : et d'abord Criton, du même âge et du même bourg que moi, père de Critobule, qui l'accompagne; ensuite Lysanias, du bourg de Sphettios, père d'Eschine ici présent; Antiphon, de Céphise, père d'Épigène. J'en vois beaucoup d'autres dont les frères ont eu des relations suivies avec moi : comme Nicostrate, fils de Zotide et frère de Théodote (à la vérité Théodote est mort, et n'a plus besoin de l'assistance de son frère); Paralus, fils de Démodocus, dont Théagès était le frère; Adimante, fils d'Ariston, avec son frère Platon; enfin, Éantodore et son frère Apollodore. Je pourrais en citer beaucoup d'autres, dont Mélitus

aurait dû au moins produire un seul comme témoin dans son accusation contre moi. S'il l'a oublié, qu'il le fasse comparaître maintenant, j'y consens volontiers, et qu'il déclare s'il a quelque preuve pareille. Mais vous les trouverez, ô juges, dans des dispositions bien autres à mon égard ; ils sont tous prêts à défendre celui qui les a corrompus et a causé le malheur de leurs proches, comme parlent Anytus et Mélitus. Cependant les hommes corrompus par moi peuvent avoir un motif pour me défendre ; mais leurs parents, que je n'ai point pu pervertir, qui sont déja avancés en âge, quelle autre raison ont-ils de se déclarer pour moi, que mon bon droit, la justice de ma cause, et la conviction intime que Mélitus est un imposteur et que je dis la vérité ?

Voilà donc, Athéniens, tout ce que

j'ai à dire pour ma défense ; les autres raisons seraient toutes du même genre. Mais peut-être quelqu'un d'entre vous sera-t-il indigné en se rappelant que lui-même, dans une cause beaucoup moins importante que celle-ci, il a conjuré et supplié les juges en versant beaucoup de larmes, et, pour exciter une plus grande compassion, s'est entouré de ses enfants, de ses parents et de ses nombreux amis ; tandis que moi je n'ai point recours à un pareil moyen, quoique je sois, selon toute apparence, exposé au plus grand danger. Il est donc possible qu'en pensant à cette différence de conduite il s'irrite dans son orgueil et se laisse dominer par la colère dans le vote qu'il déposera. Si quelqu'un de vous est dans cette disposition, c'est ce que je ne saurais croire ; mais dans cette supposition, il me semble que j'ai le droit de lui

dire : O mon ami, j'ai aussi des parents ; comme le dit Homère, je ne suis point né d'un chêne ou d'un rocher, mais d'un homme. Ainsi, Athéniens, j'ai des parents ; j'ai-même trois fils, l'un déja adolescent, les autres encore enfants. Cependant je ne crois pas devoir les amener ici pour vous prier de m'acquitter. Et pourquoi donc ne le ferai-je pas? Ce n'est point par un sentiment d'orgueil, Athéniens, ni par aucun mépris pour vous. Il n'est pas question de savoir si je regarde la mort d'une ame ferme ou timide ; mais je ne pense pas qu'il convienne à mon honneur, au vôtre, à celui de la république entière, de recourir à un pareil moyen à l'âge où je suis parvenu, et avec la réputation que je me suis faite, vraie ou fausse, puisqu'enfin c'est une opinion générale que Socrate a quelque supériorité sur le vul-

gaire des homme. S'il y a donc parmi vous des gens qui semblent se distinguer par leur sagesse, ou par leur courage, ou par quelque autre vertu, ce serait une honte qu'ils ressemblassent à tant de personnages jouissant de la considération publique, et que j'ai vus, lorsqu'ils étaient mis en jugement, s'abaisser aux démarches les plus étranges, comme s'ils eussent cru que la mort, dont ils étaient menacés, était un malheur terrible, et qu'ils dussent devenir immortels en obtenant de vous la grace de vivre. De tels hommes couvrent votre ville d'opprobre, car les étrangers sont en droit de penser que chez les Athéniens les hommes les plus distingués par leurs vertus, ceux que leurs concitoyens préfèrent à eux-mêmes pour les élever aux magistratures et aux honneurs, ne diffèrent en rien des

femmes. C'est là ce que vous ne devez point faire, Athéniens, vous qui vous flattez d'avoir quelque renom ; et si nous imitons cette conduite, vous devriez ne pas le souffrir, et déclarer que celui qui joue ces scènes tragiques pour exciter votre pitié, et couvre ainsi votre ville de ridicule, s'expose à être plutôt condamné que celui qui attend tranquillement son sort.

Mais, outre les considérations de gloire et de dignité, il y a encore celle de la justice, qui défend, selon moi, de supplier le juge et d'en obtenir le pardon à force de prières, mais qui commande de l'instruire et de le persuader ; car le juge n'a point été institué pour sacrifier la justice à la faveur, mais pour conformer ses jugements à la justice ; il n'a pas juré de faire grace à qui bon lui semblera, mais de juger selon les lois. Il ne faut

donc pas que nous vous accoutumions au parjure, et vous ne devez pas vous y accoutumer vous-mêmes, car ni les uns ni les autres nous n'honorerions les dieux. Quittez donc la pensée, Athéniens, que je doive tenir envers vous une conduite qui ne me paraît ni honnête, ni juste, ni sainte, et surtout, par Jupiter, que j'agisse ainsi dans un moment où je suis accusé d'impiété par Mélitus. N'est-il pas évident que, si je vous fléchissais par mes prières et vous contraignais à violer votre serment, ce serait alors que je vous enseignerais qu'il n'y a point de dieux, et que, voulant me justifier, je m'accuserais moi-même de ne pas reconnaître de dieux? Mais il s'en faut bien qu'il en soit ainsi, Athéniens; je crois plus aux dieux qu'aucun de mes accusateurs, et je laisse à vous et au dieu de Delphes le soin de rendre la

sentence la meilleure pour vous et pour moi.

(Les juges vont aux voix : Socrate, condamné par 281 suffrages contre 275, continue en ces termes :)

Je suis loin de m'émouvoir, Athéniens, du jugement que vous venez de porter contre moi ; et, entre beaucoup de motifs qui m'empêchent de me troubler, c'est que je m'attendais à ce qui vient de m'arriver, et je suis bien plus étonné du nombre des suffrages pour ou contre : je ne comptais point être condamné à une si faible majorité, puisque, à ce qu'il paraît, trois suffrages de plus en ma faveur me faisaient acquitter. Je viens donc, il me semble, d'échapper à Mélitus ; et non-seulement je lui ai échappé, mais il est évident que, si Anytus et Lycon ne s'étaient joints à lui pour m'accuser, il aurait été condamné à l'amende

de mille drachmes, pour n'avoir point obtenu la cinquième partie des suffrages.

C'est donc ma condamnation à mort qu'il demande. Soit : mais moi, Athéniens, à quelle peine me condamnerai-je ? A celle que je mérite évidemment. Quelle est-elle donc ; quelle peine afflictive ou quelle amende mérité-je, moi qui ne me suis donné aucun repos pendant toute ma vie, négligeant ce que les hommes recherchent avec ardeur, les richesses, les affaires domestiques, les commandements, les fonctions d'orateur, et les autres dignités ; moi qui ne suis jamais entré dans aucune des conjurations et des séditions si fréquentes dans notre ville, me jugeant réellement trop honnête homme pour ne pas y trouver ma perte ; moi qui ne suis point allé là où je ne pouvais être d'aucune

utilité ni à vous ni à moi-même, mais qui suis allé là où je pouvais rendre à chacun de vous en particulier le plus grand service en tâchant de lui persuader qu'il ne fallait pas prendre soin de ce qui est à lui avant de prendre soin de lui-même, afin de devenir le plus sage et le plus vertueux possible, ni s'occuper de ce qui est à la patrie avant de s'occuper de la patrie elle-même, et ainsi de tout le reste? Que mérité-je donc pour une telle conduite? Une récompense, Athéniens, si vous voulez me traiter comme je le mérite, et même une récompense qui puisse me convenir. Or, quelle chose peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, à qui le loisir est nécessaire pour n'avoir à s'occuper que de vous donner de bons conseils? Il n'est rien, Athéniens, qui convienne plus à cet homme que d'être nourri

dans le Prytanée, et il le mérite plus que celui qui, aux jeux olympiques, a remporté le prix de la course à cheval ou de la course des chars à deux ou quatre chevaux : celui-ci ne vous rend heureux qu'en apparence ; moi, je vous apprends à l'être réellement : celui-ci n'a nul besoin de ce bienfait ; et moi, j'en ai besoin. Si donc il me faut déclarer ce que je mérite, en toute justice, je vous le dis, c'est d'être nourri au Prytanée.

Peut-être, en vous parlant ainsi, suis-je coupable à vos yeux de la même arrogance qu'au sujet des prières et des lamentations : mais telle n'est pas ma pensée, Athéniens ; mon motif est que j'ai la conscience de n'avoir fait volontairement aucun mal à personne. Mais je ne puis vous en convaincre, car il n'y a que peu de temps que nous nous entretenons ensemble ;

et si la loi voulait chez vous, comme chez d'autres peuples, qu'on ne délibérât pas un seul jour, mais plusieurs, pour condamner un homme à mort, j'aurais fini, je m'en flatte, par vous convaincre de mon innocence : mais, en si peu de temps, il n'est pas facile de détruire des calomnies aussi anciennes. Ayant donc conscience que je n'ai fait de mal à personne, je ne veux point m'en faire à moi-même, ni avouer que je mérite une punition, ni me condamner à quelque chose de semblable. Quelle serait ma crainte ? Pour ne pas souffrir la peine que Mélitus réclame contre moi, et que je dis ne pas savoir si elle est un bien ou un mal, j'irai choisir une peine que je sais être un mal, et je m'y condamnerai moi-même. Choisirai-je les fers ? Mais pourquoi vivre en prison, esclave des Onze, de magistrats qui se renou-

vellent toujours? Une amende, et la prison jusqu'à ce que je l'aie payée? mais c'est pour moi la même chose, puisque je n'ai pas de quoi la payer. Me condamnerai-je à l'exil? C'est peut-être la peine que vous m'infligeriez. Mais il faudrait, Athéniens, que mon attachement à la vie fût bien grand, et qu'il troublât bien ma raison, pour m'empêcher de comprendre que si vous, qui êtes mes concitoyens, n'avez pu supporter ma manière d'être et mes discours, s'ils vous sont devenus importuns et odieux au point qu'aujourd'hui vous cherchez à vous en délivrer, d'autres ne les supporteront pas plus facilement. Il s'en faut bien, Athéniens; et ce serait une existence bien agréable pour moi, à l'âge où je suis parvenu, de quitter ma patrie pour aller errant de ville en ville. et vivre comme un proscrit. Car je

sais bien que partout où j'irai les jeunes gens voudront m'entendre comme ici : si je les repousse, ils persuaderont aux gens plus âgés de me chasser ; si je les accueille , leurs pères et leurs proches me banniront à cause d'eux.

Mais peut-être, me dira-t-on : Socrate, ne te sera-t-il pas possible de garder le silence et le repos lorsque tu nous auras quittés? C'est là ce qu'il y a de plus difficile à faire comprendre à quelques-uns d'entre vous. Si je dis que c'est désobéir au dieu, et que, par cette raison, il ne m'est pas possible de rester en repos, vous ne me croyez pas, et prenez ma réponse pour une plaisanterie ; et, d'un autre côté, si je dis que c'est le plus grand bonheur pour l'homme de discourir chaque jour sur la vertu et les autres matières sur lesquelles vous m'avez entendu discourir en m'examinant

moi-même et les autres, car une vie sans examen n'est pas une vie pour l'homme, vous me croirez encore moins. Il en est cependant ainsi, ô juges; mais il n'est pas facile de le persuader. Au reste, je ne me suis point accoutumé à me juger digne de ne souffrir aucun mal : si j'étais riche, je me condamnerais volontiers à une amende que je pourrais payer; car cela ne me causerait aucun dommage. Mais, dans ma position actuelle... Car, enfin, je n'ai rien... A moins que vous ne consentiez à m'imposer l'amende que je puis payer, et je pourrais peut-être payer une mine d'argent; c'est la somme à laquelle je me condamne. Platon, ici présent, Athéniens, et Criton, et Critobule, et Apollodore, m'engagent à me taxer à trente mines et ils répondent pour moi. Je m'y condamne donc; et assurément je vous

fournis de bonnes cautions de cette somme.

(Les juges vont aux voix pour l'application de la peine; condamné à mort, Socrate poursuit :)

Il ne se passera pas beaucoup de temps, Athéniens, et ceux qui voudront diffamer la république vous reprocheront et vous accuseront d'avoir fait mourir Socrate, cet homme sage : car, dans l'intention de vous outrager, ils m'appelleront sage, quoique je ne le sois pas. Si vous aviez eu la patience d'attendre quelque temps, cela serait venu naturellement et vous m'eussiez vu mourir ; en effet, considérez mon âge, je suis bien avancé dans la vie, et proche de la mort. Ces paroles ne s'adressent pas à vous tous, mais à ceux qui m'ont condamné à mort ; et c'est à ceux-là que je dis encore : Vous pensez peut-être, Athéniens, que je

n'ai succombé que faute d'avoir pu trouver des paroles capables de vous persuader, si j'avais cru qu'il me fût permis de tout dire et de tout faire pour me sauver. Non, ce n'est point le défaut d'éloquence qui m'a perdu, mais le manque d'audace et d'impudence ; je succombe pour n'avoir point voulu vous tenir un langage que vous aimez à entendre, pour n'avoir point voulu pleurer et me lamenter, faire et dire des choses que je crois indignes de moi, et auxquelles les autres accusés vous ont accoutumés. Mais le péril où j'étais ne m'a point paru une raison de rien faire qui fût indigne d'un homme libre, et maintenant je n'ai aucun regret d'avoir ainsi défendu ma cause ; j'aime mieux mourir après une telle défense, que de devoir ma vie à des bassesses. Ni devant les juges, ni devant l'ennemi, il n'est

permis ni à moi, ni à aucun autre d'employer toutes sortes de moyens pour échaper à la mort. Personne n'ignore que souvent, à la guerre, il serait facile d'éviter la mort en abandonnant ses armes, et en demandant grace à ceux qui vous poursuivent, et dans toute espèce de danger il y a mille expédients pour sauver sa vie quand on est résolu à tout faire et à tout dire. Et ce n'est pas la mort qu'il est difficile d'éviter, Athéniens, mais le crime; il court plus vite que la mort. C'est pourquoi, vieux et pesant comme je suis aujourd'hui, je me suis laissé atteindre par la mort, qui est plus lente; et mes accusateurs, si vigoureux et si légers, ont été atteints par le crime, qui est plus agile. Je m'en vais donc subir la mort que vous avez prononcée contre moi; ils subiront l'infamie et l'iniquité auxquelles la vérité

les condamne. Je m'en tiens à ma peine, comme eux à la leur. C'est peut-être ainsi que les choses devaient se passer, et je trouve que tout est dans l'ordre.

Du reste, voici ce que je veux vous prédire, ô vous qui m'avez condamné! car je suis précisément dans la situation où les hommes, près de quitter la vie, lisent le mieux dans l'avenir. Je vous dis donc, ô vous qui me faites périr! qu'aussitôt après ma mort vous subirez une peine beaucoup plus terrible, par Jupiter, que celle qui me donna la mort. En effet, vous ne m'y avez condamné que dans l'espérance de ne plus avoir à rendre compte de votre vie; mais, je vous le déclare, il vous arrivera tout le contraire. Vous allez voir s'élever contre vous un bien plus grand nombre de censeurs, que je contenais à votre insu; et vous les

trouverez d'autant plus sévères à votre égard qu'ils sont plus jeunes, et vous n'en serez que plus irrités contre eux. Car si vous pensez qu'en tuant les gens vous empêcherez qu'on vous reproche de mal vivre, vous êtes dans l'erreur ; ce moyen de faire taire ses censeurs n'est ni honnête ni praticable; il en est un beaucoup plus beau et plus facile; c'est non de fermer la bouche aux autres, mais de chercher à devenir le plus vertueux possible. O vous qui m'avez condamné ! voilà les prédictions que je vous laisse en vous quittant.

Pour vous qui m'avez absous par vos suffrages, je vous entretiendrai volontiers de ce qui vient de se passer ; tandis que les magistrats sont occupés et ne me font pas conduire dans le lieu où je dois mourir. Restez donc ici quelques instants encore, Athéniens,

puisque rien ne nous empêche de converser ensemble pendant le temps qu'on me laisse. Je veux vous raconter, comme à des amis, une chose qui m'est arrivée, et vous dire ce qu'elle signifie. O juges (et, en vous appelant ainsi, je vous donne un nom que vous méritez), il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire. Cette voix habituelle et prophétique de mon démon qui se faisait entendre si fréquemment dans tout le cours de ma vie, et qui, dans les circonstances les moins importantes, m'arrêtait au moment de faire quelque chose de mal, aujourd'hui qu'il m'arrive ce dont vous êtes les témoins, ce qu'on peut regarder et ce qu'on regarde en effet comme le dernier malheur, cette voix divine ne m'a arrêté ce matin ni au sortir de la maison, ni à mon arrivée devant ce tribunal, ni à aucun endroit

de mon discours quand je devais parler; et cependant il lui est arrivé bien souvent de m'interrompre en parlant dans d'autres discours. Mais dans les circonstances présentes elle ne s'est opposée à aucune de mes actions, ni à aucune de mes paroles. A quelle cause dois-je attribuer ce silence? Je vais vous le dire : c'est que, selon toute apparence, ce qui m'arrive maintenant est un bien, et nous sommes sans doute dans l'erreur si nous regardons la mort comme un mal; et j'en ai une preuve bien évidente, c'est qu'il n'est pas possible que mon signe accoutumé ne m'eût pas averti si je devais faire quelque chose de mal.

Voici de nouvelles considérations qui doivent nous donner un grand espoir que la mort est un bien, car elle est nécessairement l'une de ces choses : ou la mort est une extinction

absolue de l'être et du sentiment, ou, comme on dit, elle est un changement et un passage de l'ame d'un lieu dans un autre. Or, si elle est une extinction du sentiment, et qu'elle ressemble au sommeil de celui qui dort sans rien voir, même en songe, la mort est alors un merveilleux avantage. Car que quelqu'un choisisse une nuit ainsi passée sans aucun songe, qu'il compare toutes les autres nuits et tous les autres jours de sa vie à cette nuit si tranquille ; qu'il examine, et dise combien de journées et de nuits plus douces et plus agréables il a dans toute sa vie : je suis persuadé que non-seulement un simple particulier, mais que le grand roi lui-même les trouverait bien plus faciles à compter en comparaison des autres nuits et des autres jours. Si telle est

la nature de la mort, j'affirme qu'elle est un avantage, car toute l'éternité n'est plus pour nous qu'une seule nuit. Mais si la mort est un passage dans un autre lieu, et qu'il soit vrai, comme on le dit, que tous les morts se réunissent, quel bien plus grand peut-il y avoir, ô mes juges? Si quelqu'un, arrivant dans le séjour de la mort, délivré des prétendus juges de cette terre, trouvait là de véritables juges, chargés, dit-on, de rendre là la justice, comme Minos, Rhadamante, Éaque, Triptolème, et tous les autres demi-dieux qui se sont montrés justes pendant leur vie, serait-ce donc un voyage si malheureux? Que ne donnerait pas chacun d'entre vous pour s'entretenir avec Orphée, Musée, Hésiode, Homère! Pour moi, si cela est véritable, je veux mourir plusieurs

fois : il y aurait pour moi surtout un passe-temps admirable dans ces lieux, lorsque je rencontrerais Palamède, Ajax fils de Télamon, ou quelque autre personnage ancien qui est mort victime d'un jugement injuste? Ce ne serait pas non plus, à ce qu'il me semble, une chose sans agrément que de comparer ce que j'ai éprouvé moi-même à ce qu'ils ont éprouvé. Mais mon plus grand plaisir serait d'examiner et de sonder les habitants de ce séjour, comme ceux de la terre, et de distinguer ceux qui sont sages, et ceux qui croient l'être et ne le sont pas. A quel prix ne voudrait-on pas, ô juges, examiner le roi qui conduisit devant Troie une si grande armée, ou Ulysse, Sisyphe, et des milliers d'autres, hommes et femmes, avec lesquels ce serait une félicité inexpri-

mable de converser et de vivre en les examinant! Là, du moins, on n'est point mis à mort pour un tel motif; car les habitants de ce séjour, entre autres avantages qui les rendent plus heureux que ceux de cette terre, jouissent d'une vie immortelle, si du moins ce qu'on en dit est véritable.

C'est pourquoi, mes juges, soyez pleins d'espérance dans la mort, et pensez seulement à cette verité : c'est qu'il n'y a point de mal pour l'homme de bien, ni pendant sa vie, ni après sa mort, et que les dieux ne l'abandonnent jamais. Car ce qui m'arrive aujourd'hui n'est point l'effet du hasard; mais il m'est évident que mourir dès à présent et être délivré des soins de la vie sont pour moi ce qu'il y a de plus heureux. Aussi la voix habituelle ne s'est pas fait entendre, et

je n'en veux nullement aux juges qui m'ont condamné ni à mes accusateurs. Cependant telle n'a point été leur intention en me condamnant et en m'accusant, au contraire ; ils ont cru me faire du mal, et en cela j'ai à me plaindre d'eux. Toutefois, ô hommes, j'ai une prière à vous faire; lorsque mes fils seront devenus grands, châtiez-les en les affligeant comme je vous ai affligés, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose de préférence à la vertu, et s'ils s'imaginent être quelque chose tandis qu'ils ne sont rien ; reprochez-leur comme je l'ai fait à votre égard de ne pas rechercher ce qu'il faut, et de se croire quelque chose tandis qu'ils ne sont rien, et, si vous faites cela, moi et mes enfants nous n'aurons pas à nous plaindre de votre justice. Mais il

est temps de nous quitter, moi pour mourir, vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage? C'est là un mystère pour tout le monde, excepté pour Dieu.

FIN DE L'APOLOGIE DE SOCRATE.

ARGUMENT DU CRITON[1].

Socrate nous a donné dans son Apologie un modèle merveilleux de la manière dont un homme de bien doit se défendre en justice, lorsqu'il est accusé injustement; et dans ce dialogue, qui a pour titre *Criton, ou de ce qu'il faut faire*, il nous en donne encore une plus parfaite de la conduite qu'il est obligé de tenir, et de l'obéissance qu'il doit aux lois et à la justice, en mourant même par leur ordre, quelque facilité qu'il trouve à se sauver Pendant la prison de Socrate, ses amis, plus empressés pour sa vie que lui-même, avaient gagné le geôlier; tout était disposé pour le faire sortir, et Criton

1 Cet argument et la traduction du *Criton* sont de Dacier.

va dans la prison avant le jour, pour lui donner cette bonne nouvelle, et pour le porter à profiter d'un temps si précieux. Socrate l'écoute et loue son zèle; mais avant de se rendre, il veut examiner s'il est juste qu'il sorte de la prison sans le consentement des Athéniens. Il est donc question ici de savoir si un homme qui est condamné à mort, quoique injustement, peut sans crime se dérober aux lois et à la justice. Socrate était le seul de son temps qui eût mis cela en question; mais, ce qui est bien surprenant, il serait peut-être le seul dans notre siècle. Tout ce que nous voyons devant nos yeux, tout ce que nous lisons dans nos histoires; en un mot, tous les exemples de ce que l'amour de la vie et la peur de la mort font faire aux hommes, ont si fort corrompu notre jugement, que nous ne pouvons presque plus juger de ce que demande la véritable justice; nous prenons pour juste ce que tout le monde fait, et il n'y a peut-être pas d'erreur plus capitale.

Mais puisque l'action d'un païen, qui a mieux aimé mourir que de violer la justice, nous paraît aujourd'hui ou folie ou entêtement, voyons si nous ne trouverons point quelque règle sûre qui puisse nous ramener par son autorité, et nous éclairer par sa lumière.

La religion chrétienne nous en pourrait fournir plusieurs, mais en voici une où nous trouverons au souverain degré l'un et l'autre de ces deux caractères. Saint Paul est mis en prison dans la Macédoine; une nuit, les portes s'ouvrent, ses chaînes tombent, et non-seulement il ne se sauve pas, mais il empêche les autres de se sauver. Saint Pierre est mis en prison par Hérode, qui avait résolu de le faire mourir après la fête de Pâques; la nuit qui précédait le jour destiné à son supplice, il se sauve; mais comment se sauve-t-il? Dieu ne se contente pas de délier ses chaînes, et de lui ouvrir sa prison; il lui envoie un ange qui le pousse, et qui l'oblige à le suivre. Voilà la

conduite des saints; la prison ouverte ne les tente point; il n'y a qu'un ange qui puisse les obliger à sortir. Socrate, qui n'était pas saint, mais qui suivait, autant qu'il lui était possible, la même lumière qui éclaire et guide les saints, se conduit de la même manière : on a beau lui ouvrir la prison, et délier ses chaînes, son ange ne parle point, et il demeure. Il aime mieux mourir innocent que de vivre coupable; mais avant que de se déterminer, il écoute les raisons de son ami, qui parle avec beaucoup de force, et qui n'oublie rien pour l'ébranler; et il lui oppose ensuite, avec une éloquence divine, des principes incontestables, qui ont la vérité et la justice pour fondement, et où l'on reconnaît les rayons de la doctrine évangélique : « Qu'il faut mépriser l'opinion « des hommes, et ne faire cas que du juge- « ment de Dieu, qu'il ne faut pas souhaiter « de vivre, mais de bien vivre; que la jus- « tice est la vie de l'ame, et l'injustice sa « mort; qu'il ne faut jamais faire de mal à

« ses ennemis, ni se venger des injures qu'on « a reçues; qu'il vaut mieux mourir que de « pécher; qu'il faut obéir aux lois et à la « patrie; que l'injustice des hommes n'est « pas un prétexte légitime pour manquer « de respect aux lois, et que les lois que « Dieu a établies dans ce monde, ont dans « l'autre des sœurs qui vengent les outrages « qu'on leur a faits. »

Voilà les principes de cette action de Socrate. Ceux qui prendront la peine de les examiner, et d'en peser les conséquences, seront pleinement convaincus, non seulement que Socrate, en refusant de se sauver, fit l'action d'un homme de bien, mais ce qui est encore plus, qu'il ne pouvait être homme de bien et ne la pas faire; et ce n'est que dans cette vue que Quintilien a décidé que ce Philosophe, en abandonnant le peu qui lui restait à vivre, a gagné tout ce qu'il avait vécu, et la vie de tous les siècles. Voilà les pensées dont on doit tenir son ame toujours pleine, afin que le vice ne

puisse jamais s'y glisser ; car si une fois on se relâche, et que cet ennemi, sous une belle apparence, et sous un prétexte spécieux, gagne sur nous quelque chose, il aura bientôt tout gagné, il ne trouvera plus de digue qui l'arrête.

CRITON.

SOCRATE, CRITON.

Socrate. Pourquoi venez-vous de si bonne heure, Criton? Il me semble qu'il est encore bien matin.

Criton Il est vrai.

Socrate. Quelle heure peut-il donc être?

Criton. Un peu avant la petite pointe du jour.

Socrate. Je m'étonne que le geôlier ait voulu vous laisser entrer.

Criton. C'est un homme que je connais fort, qui m'a vu ici assez souvent, et qui m'a d'ailleurs quelque obligation.

Socrate. Ne faites-vous que d'arri-

ver, ou y a-t-il longtemps que vous êtes venu?

Criton. Il y a assez long-temps que je suis ici.

Socrate. Pourquoi donc vous teniez-vous ainsi en repos auprès de moi, au lieu de m'éveiller dès que vous êtes entré?

Criton. A Dieu ne plaise, Socrate; car moi-même je voudrais fort me défaire de tous mes chagrins, et de toutes mes inquiétudes, qui ne me permettent pas de fermer l'œil; mais depuis que je suis entré, je vous admire, de dormir d'un si bon somme; et je n'ai pas voulu vous éveiller, exprès pour vous laisser jouir de ces bons moments. En vérité, Socrate, depuis que je vous connais, j'ai toujours été charmé de votre patience et de votre douceur, mais beaucoup plus dans la conjoncture présente, où vous

regardez d'un œil si tranquille et si désintéressé l'état où vous êtes.

Socrate. Ce serait une chose fort indécente, Criton, à mon âge, d'appréhender la mort.

Criton. Eh! combien de gens voit-on tous les jours, que, dans de pareils malheurs, l'âge n'exempte pas de ces craintes!

Socrate. Il est vrai; mais enfin pourquoi êtes-vous donc venu de si bonne heure?

Criton. Pour vous apprendre une nouvelle très fâcheuse, et qui, quelque peu de part que vous paraissiez y prendre, ne laisse pas de m'accabler de douleur, et d'accabler tous vos parents et tous vos amis. Enfin, la plus terrible nouvelle que l'on puisse jamais apporter.

Socrate. Quelle nouvelle? Est-il

donc arrivé de Délos, ce vaisseau dont le retour doit être suivi de ma mort [1] ?

CRITON. Il ne l'est pas encore : mais il arrivera sans doute aujourd'hui, selon les nouvelles que nous apportent des gens qui viennent de Sunium, où ils l'ont laissé ; car, à ce compte, il ne peut manquer d'être ici aujourd'hui, et vous ne pourrez éviter de mourir demain.

SOCRATE. A la bonne heure, Criton, que cela soit ainsi, puisque c'est la volonté des dieux. Je ne pense pourtant pas que ce vaisseau arrive aujourd'hui.

CRITON. D'où tirez-vous cette conjecture ?

SOCRATE. Je vais vous le dire. Je ne dois mourir que le lendemain du retour de ce vaisseau.

CRITON. C'est au moins ce que disent

1 Voyez le commencement du Phédon, où l'histoire de ce vaisseau est expliquée.

ceux qui doivent faire exécuter la sentence.

Socrate. Ce vaisseau n'arrivera que demain, comme je l'augure d'un certain songe que j'ai eu cette nuit, il n'y a qu'un moment ; c'est même un bonheur que vous ne m'ayez pas éveillé, car vous me l'auriez fait perdre.

Criton. Quel est donc ce songe?

Socrate. Il m'a semblé que j'ai vu approcher de moi une femme fort belle et fort bien faite, vêtue de blanc, qui m'appelait, en me disant : Socrate,

Dans trois jours, tu seras à la fertile Phthie. [1]

[1] Phthie était la patrie d'Achille. Dans le neuvième livre de l'Iliade, Achille, menaçant de se retirer, dit à Ulysse : « Dès demain, vous verrez l'Hellespont couvert « de mes vaisseaux, et si Neptune m'accorde une heureuse navigation, dans trois jours j'arriverai à la fertile Phthie ; » et c'est ce dernier vers que Socrate entend de la bouche de cette femme, qui lui apparaît en songe. Rien ne marque mieux la douce idée que So-

CRITON. Voilà un étrange songe, Socrate !

SOCRATE. Il est fort significatif, Criton.

CRITON. Oui, sans doute; mais pour cette fois, Socrate, suivez mes conseils, sauvez-vous. Pour moi, si vous mourez, outre le malheur d'être privé pour toujours d'un ami, de la perte duquel personne ne pourra jamais me consoler, j'ai encore à craindre que beaucoup de gens, qui ne nous connaissent pas bien ni vous ni moi, ne croient que, pouvant vous sauver si j'avais voulu employer mon bien, je vous ai abandonné. Y a-t-il rien de si honteux que d'avoir la réputation d'être plus attaché à son argent qu'à ses amis? Car enfin, le peuple ne pourra jamais

crate se faisait de la mort, que l'application de ce passage, où il ne l'envisage que comme une heureuse navigation, qui le ramène dans sa patrie.

se persuader que c'est vous qui n'avez pas voulu sortir d'ici, lorsque nous vous en avons pressé.

Socrate. Mais, mon cher Criton, devons-nous nous mettre tant en peine de ce que croira le peuple? n'est-ce pas assez que les plus raisonnables, les seuls dont nous devons nous soucier, sachent de quelle manière les choses se seront passées?

Criton. Vous voyez pourtant qu'il est nécessaire, Socrate, de se mettre en peine du bruit du peuple; et votre exemple nous fait assez voir, qu'il est non-seulement capable de faire les plus petits maux, mais les plus grands, et de se porter à toutes sortes de violences contre ceux qui sont une fois décriés dans son esprit.

Socrate. Plût à Dieu, Criton, que le peuple fût capable de faire les plus grands maux! Il serait aussi capable

de faire les plus grands biens. Ce serait un grand bonheur, mais il ne peut ni l'un ni l'autre; car il ne dépend pas de lui de rendre les hommes sages ou fous. Il ne fait donc que ce qu'il peut faire.

CRITON. Je le veux, mais répondez-moi, je vous prie, n'est-ce point pour m'épargner et pour épargner vos autres amis, que vous ne voulez pas sortir d'ici, de peur que si vous en sortiez, on ne nous fît des affaires, en nous accusant de vous avoir enlevé, et que nous fussions obligés par-là ou d'abandonner notre bien, ou de donner de grosses sommes d'argent, ou même de souffrir quelque chose encore de plus funeste? Si c'est là votre crainte, Socrate, défaites-vous-en au nom de Dieu. N'est-il pas juste que pour vous sauver nous nous exposions à tous ces dangers, et à de plus grands même,

s'il est nécessaire? Encore une fois, mon cher Socrate, croyez-moi, prenez ce parti.

SOCRATE. Il est vrai, Criton, que j'ai ces considérations et beaucoup d'autres encore.

CRITON. N'appréhendez point, je vous en prie, car premièrement la somme que l'on demande pour vous tirer d'ici, n'est pas fort considérable. D'ailleurs, vous voyez la misère de ceux qui pourraient nous accuser, il ne faudra pas beaucoup d'argent pour leur fermer la bouche, mon bien seul suffira. Que si vous faites quelque difficulté d'accepter mon offre, il y a ici un bon nombre d'étrangers qui ne demandent pas mieux que de vous fournir tout l'argent dont vous aurez besoin ; le seul Simmias Thébain a apporté pour cela des sommes très considérables : Cébès est en état de

faire la même chose, et plusieurs autres encore. Que ces craintes ne vous fassent donc pas perdre l'envie de vous sauver : et pour ce que vous me dites l'autre jour dans la chambre des juges, que si vous sortiez d'ici, vous n'auriez pas de quoi vivre, que cela ne vous fasse point de peine; dans tous les lieux du monde où vous irez, vous y serez toujours aimé. Si vous voulez aller en Thessalie, j'y ai des amis qui vous honoreront comme vous le méritez, et qui s'estimeront heureux de vous fournir tout ce qui vous sera nécessaire, et de vous mettre à couvert de tout ce que vous pourriez craindre dans leur pays. De plus, Socrate, vous faites sans doute une action fort injuste de vous livrer vous-même, lorsque vous pouvez vous sauver, et de travailler à faire réussir contre vous ce que vos ennemis sou-

haitent avec tant d'ardeur, et ce qu'ils ont si bien comploté pour vous perdre. Mais vous ne vous trahissez pas seulement vous-même, vous trahissez encore vos enfants que vous abandonnez, lorsque vous trouvez les moyens de les nourrir et de les élever. Qu'il leur arrive ce qu'il pourra, cela ne vous touche point. Il leur arrivera pourtant tout ce qui peut tomber d'affreux sur des enfants orphelins. Il fallait ou ne les point avoir, ou s'exposer à tous les soins et à toutes les peines que donne leur éducation. Vous me paraissez choisir le parti du plus mou et du plus indolent de tous les hommes : vous devriez pourtant prendre la résolution que prendrait un homme, et un homme de cœur, vous surtout qui vous vantez de n'avoir suivi toute votre vie que la vertu. Je vous le dis, Socrate, j'ai honte pour

vous et pour nous, que l'on croie que tout ceci n'est arrivé que par notre lâcheté. Premièrement, on vous accusera d'avoir subi le jugement lorsque vous pouviez l'éviter : on vous objectera ensuite que vous vous êtes très mal conduit dans vos défenses ; et enfin, comme le plus ridicule de toute la pièce, on nous reprochera à nous que nous vous avons abandonné par crainte et par lâcheté, puisque nous ne vous avons pas sauvé ; et que vous ne vous êtes pas sauvé vous-même, lorsque vous le pouviez, pour peu de secours que nous vous eussions donné. Pensez-y donc, mon cher Socrate ; avec le mal qui vous arrivera, si vous ne le prévenez, vous aurez votre part à la honte dont nous serons tous couverts. Consultez donc promptement ; mais il n'est plus temps de consulter, le conseil doit être pris, il

n'y en a pas à choisir, il faut que tout soit exécuté la nuit prochaine, nos mesures seront rompues si nous attendons plus longtemps. Croyez-moi, je vous en conjure, faites ce que je vous dis.

SOCRATE. Mon cher Criton, votre bonne volonté est fort louable, si elle s'accorde bien avec la droite raison; mais au contraire, si elle s'en éloigne, plus elle est grande, et plus elle est blâmable. La première chose qu'il faut considérer, c'est si nous devons faire ce que vous dites, ou si nous ne le devons pas; car vous savez que ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai accoutumé de ne me rendre qu'aux raisons qui me paraissent les plus justes, après que je les ai bien examinées; et quoique la fortune se déclare contre moi, je ne saurais abandonner les maximes dont j'ai toujours fait profession. Ces

maximes me paraissent toujours les mêmes, et je les estime aussi toujours également. Si nous n'avons donc en cette rencontre des raisons plus fortes, soyez persuadé que je ne me rendrai point, non pas même quand toute la puissance du peuple s'armerait contre moi, et que pour m'épouvanter comme un enfant, elle m'accablerait de nouvelles chaînes, me menacerait de me priver des plus grands biens, et me ferait souffrir les morts les plus cruelles. Mais de quelle manière pouvons-nous faire cet examen avec équité? C'est, sans doute, en reprenant ce que vous disiez tantôt des opinions, savoir si l'on a raison de dire qu'il y a de certains bruits dont nous devons nous mettre en peine, et qu'il y en a d'autres que nous devons mépriser. Ou si l'on a eu raison de le dire seulement avant que je dusse

mourir, et qu'il paraisse maintenant que cela n'a été soutenu que comme un sujet de conversation en l'air, et que ce n'est au fond qu'une badinerie et un jeu d'enfant. Je souhaite donc de voir ici avec vous, si présentement que je suis en cet état, ce principe me paraîtra tout autre ; ou si je le trouverai toujours le même, afin que cela nous détermine, ou à l'abandonner ou à le suivre.

Il est certain, si je ne me trompe, qu'il a été soutenu ici plusieurs fois par des personnes qui pensaient bien dire quelque chose de bon, que de toutes les opinions des hommes, les unes doivent être estimées et les autres ne l'être point. Criton, au nom des dieux, cela ne vous semble-t-il pas bien dit? car, comme selon toutes les apparences humaines, vous n'êtes pas en danger de mourir demain, il

est à présumer que la crainte que donne un danger présent ne vous fera point prendre le change. Pensez-y donc bien. Ne trouvez-vous pas que l'on a dit fort justement qu'il ne faut pas estimer toutes les opinions des hommes, mais quelques-unes seulement; et non pas même de tous les hommes indifféremment, mais seulement de quelques-uns. Que dites-vous? cela ne vous semble-t-il pas vrai?

Criton. Fort vrai.

Socrate. A ce compte, ne faut-il pas estimer les bonnes opinions seulement et mépriser les méchantes?

Criton. Sans doute.

Socrate. Les bonnes, les saines, ne sont-ce pas celles qu'ont les sages, et les méchantes, les fausses, celles qu'ont les fous?

Criton. Cela ne peut être autrement.

SOCRATE. Voyons, que répondrez-vous à ceci? un homme qui fait ses exercices, sera-t-il touché de la louange et du blâme du premier venu, ou de celui-là seulement qui sera ou médecin ou maître [1]?

CRITON. De celui-ci, sans doute.

SOCRATE. Il faut donc craindre le blâme, et aimer les louanges de ce seul homme, et mépriser ce qui vient des autres?

CRITON. Sans difficulté.

SOCRATE. Par cette raison, il faut que cet homme ne mange, ne boive, et ne fasse rien que par l'ordre de ce maître, de cet homme habile, et qu'il ne se gouverne point du tout selon le caprice des ignorants?

[1] Car on faisait ces exercices, ou pour sa santé, ou pour acquérir de l'adresse ou des forces : dans le premier cas, on se gouvernait par les ordres du médecin, et dans le second, on suivait les règles du maître.

Criton. Cela est incontestable.

Socrate. Voilà donc qui est établi. Mais si, en désobéissant à ce maître, et en méprisant son estime et ses louanges, il se laisse éblouir aux caresses et aux louanges du peuple et des ignorants, ne lui en arrivera-t-il point de mal?

Criton. Comment ne lui en arriverait-il point?

Socrate. Mais ce mal qu'il en recevra, de quelle nature sera-t-il? à quoi aboutira-t-il? et à quoi s'attachera-t-il?

Criton. A son corps, sans doute, qui se ruinera par là.

Socrate. Cela est fort bien; mais n'est-ce pas la même chose sur tout? car sur le juste et sur l'injuste, sur l'honnête et sur le déshonnête, sur le bon et sur le mauvais, qui font présentement la matière de notre dispute,

nous en rapporterons-nous plutôt à l'opinion du peuple pour la suivre, qu'à celle d'un seul homme, s'il s'en rencontre un très expert et très habile, pour lequel seul nous devons avoir plus de respect et plus de déférence que pour tout le reste du monde ensemble? et si nous ne nous conformons aux sentiments de ce seul homme, n'est-il pas vrai que nous ruinons et perdons entièrement ce qui ne vit et n'acquiert de nouvelles forces que par la justice, et qui ne périt que par l'injustice seule? ou faut-il croire que cela n'est rien?

Criton. Je suis de votre avis.

Socrate. Prenez garde, je vous prie : si, en suivant l'opinion des ignorants, nous détruisons ce qui ne se conserve que par la santé, et qui se corrompt par la maladie, peut-on vivre après que cela est corrompu? Est-

ce notre corps, ou ne l'est-ce pas?

CRITON. Ce l'est sans doute.

SOCRATE. Peut-on donc vivre après que le corps est détruit et corrompu?

CRITON. Non, assurément.

SOCRATE. Mais peut-on vivre après la corruption de ce qui n'a de salut que par la justice, et que l'injustice seule détruit? ou croyons-nous bien moindre que le corps, cet être, quel qu'il soit, que la justice et l'injustice ont pour objet?

CRITON. Point du tout.

SOCRATE. La croyons-nous donc plus considérable?

CRITON. Beaucoup plus.

SOCRATE. Nous ne devons donc pas, mon cher Criton, nous mettre en peine de ce que dira le peuple, mais de ce que dira celui-là seul qui connaît le juste et l'injuste; et ce seul n'est autre que la vérité. Vous

voyez par-là que vous avez établi de faux principes, lorsque vous avez dit au commencement, que nous devions faire cas de l'opinion du peuple sur le juste, sur le bon, sur l'honnête, et sur leurs contraires. Quelqu'un me dira peut-être que le peuple a le pouvoir de nous faire mourir.

CRITON. C'est ce que l'on vous dira, assurément.

SOCRATE. Cela est vrai aussi; mais, mon cher Criton, cela ne change pas la nature de ce que nous venons de dire, qui demeure toujours la même; car, prenez-y bien garde, ne demeure-t-il pas toujours dans votre esprit, qu'il ne faut pas tant souhaiter de vivre que de bien vivre?

CRITON. C'est ce qui y demeure, sans doute.

SOCRATE. N'y demeure-t-il pas aussi, que ce bien vivre n'est autre

chose que vivre honnêtement et justement?

Criton. Oui.

Socrate. De tout ce que vous venez de m'accorder, il faut examiner avant toutes choses, s'il y a de la justice ou de l'injustice que je sorte d'ici sans la permission des Athéniens ; car si cela est juste, il faut faire ses efforts pour y réussir; mais s'il est injuste, il faut en abandonner le dessein ; car pour toutes ces considérations que vous m'avez alléguées, d'argent, de réputation, de famille, ne sont-ce pas des considérations de cette vile populace, qui fait mourir sans raison, et qui voudrait après faire revivre de même, s'il lui était possible? Mais pour nous, qui pensons d'une autre manière, tout ce que nous avons à considérer, c'est ce que nous venons de dire, si nous ferons une chose juste de donner de

l'argent, et d'avoir de l'obligation à ceux qui nous tireront d'ici, et si eux et nous ne commettrons point en cela d'injustice; car si c'est en commettre une, il ne faut point tant raisonner, il faut mourir ici sans branler, ou souffrir même tout ce qu'il peut y avoir de plus terrible.

CRITON. Vous avez raison, Socrate; voyons donc comment nous ferons.

SOCRATE. Voyons-le ensemble; et si vous avez quelque bonne chose à repondre lorsque je parlerai, dites-la, afin que je me rende; sinon, cessez enfin, je vous prie, de me presser de sortir d'ici malgré les Athéniens; je serais assurément très ravi que vous pussiez me persuader de le faire, mais je ne le puis sans être persuadé. Voyez donc si vous serez satisfait de la manière dont je vais commencer cet examen, et tâchez de répondre à mes

questions le mieux qu'il vous sera possible.

Criton. Je le ferai.

Socrate. Est-il vrai qu'il ne faut faire d'injustice à personne? ou est-il permis d'en faire en quelque manière à celui-ci, lorsqu'il est défendu d'en faire à celui-là? ou est-il absolument vrai que toute injustice n'est ni bonne ni honnête, comme nous en sommes déja convenus, et comme nous le disions encore tout-à-l'heure? ou bien enfin, tous ces sentiments, dans lesquels nous étions, se sont-ils évanouis en si peu de jours, et serait-il possible, Criton, qu'à notre âge, nos entretiens les plus sérieux eussent été semblables à ceux des enfants, sans que nous nous en fussions aperçus? ou plutôt, faut-il s'en tenir uniquement à ce que nous avons dit, et demeurera-t-il pour constant que toute in-

justice est honteuse et funeste à celui qui la commet, quelque chose que les hommes en disent, et quelque bien ou quelque mal qu'il lui en puisse arriver?

CRITON. Cela est constant.

SOCRATE. Il ne faut donc point faire d'injustice en aucune manière?

CRITON. Non, sans doute.

SOCRATE. Il ne faut pas même en faire à ceux qui nous en font, quoique ce peuple croie que cela est permis, puisque vous avouez qu'il n'en faut faire en aucune manière.

CRITON. Il me le semble.

SOCRATE. Mais quoi, peut-on faire du mal en secret, ou ne le peut-on pas?

CRITON. On ne le peut pas, sans doute, Socrate.

SOCRATE. Mais est-il juste, comme le croit le peuple, de rendre en ca-

chette le mal que l'on a reçu, ou trouvez-vous que cela soit injuste?

CRITON. Très injuste.

SOCRATE. Il est donc vrai qu'il n'y a point de différence entre faire le mal, et être injuste?

CRITON. Je l'avoue.

SOCRATE. Il ne faut donc jamais faire à son tour aucune injustice à qui que ce soit, ni lui faire le moindre mal, quelque chose qu'il nous ait fait; mais prenez bien garde, Criton, qu'en m'avouant cela, vous ne parliez contre votre propre sentiment; car je sais très bien qu'il y a peu de personnes qui en puissent tomber d'accord. Il est impossible que ceux qui ne sont pas sur cela d'un même sentiment, s'accordent jamais bien ensemble. Il arrive au contraire qu'en méprisant les opinions les uns des autres, ils se méprisent tous également. Examinez

donc bien si vous êtes de même avis que moi, et commençons à raisonner sur ce principe, que nous ne devons jamais faire d'injustice, quand même on nous en aurait fait, ni repousser le mal par le mal. Pour moi, je n'en ai jamais eu et n'en aurai jamais d'autre. Dites-moi donc si vous avez changé, sinon, écoutez ce qui va suivre.

CRITON. Je l'écoute.

SOCRATE. Je dis donc, ou plutôt je vous demande : Un homme qui a promis une chose juste, doit-il la tenir, ou y manquer?

CRITON. Il la doit tenir.

SOCRATE. Par là, voyez si en sortant d'ici sans le consentement des Athéniens, nous ne ferons point de mal à quelques personnes, et à ceux-là mêmes qui ne le méritent point ; ou si nous suivrons en cela ce qui nous paraît à tous également juste.

CRITON. Je ne saurais répondre à ce que vous me demandez, car je ne l'entends point.

SOCRATE. Prenez bien garde ; lorsque nous nous mettrons en état de nous enfuir, ou comme il vous plaira appeler notre sortie, si les Lois et la République venaient se présenter en corps devant nous, et qu'elles nous dissent : Socrate, qu'allez-vous faire ? D'exécuter l'entreprise que vous tramez, qu'est-ce autre chose que ruiner entièrement les lois et la république ? Croyez - vous qu'une ville subsiste après que la justice non-seulement n'y a plus de force, mais qu'elle a été même corrompue, renversée, et foulée aux pieds par des particuliers ? Que pourrions-nous répondre, Criton, à de pareilles demandes, et à beaucoup d'autres encore ? car qu'y a-t-il qu'un orateur ne pût dire sur le renver-

sement de cette loi, qui ordonne que les jugements rendus ne seront point enfreints? Leur répondrons-nous que la République nous a fait injustice, et qu'elle n'a pas bien jugé? Est-ce là ce que nous répondrons?

CRITON. Sans difficulté, Socrate.

SOCRATE. Que diront donc les Lois? Socrate, n'est-il pas vrai que nous sommes convenus vous et nous de nous soumettre au jugement de la République? et si nous paraissions surpris de ce langage, elles nous diraient peut-être : Ne soyez point surpris, Socrate; mais répondez-nous, puisque même vous avez accoutumé de vous servir de demandes et de réponses. Dites-nous donc, quel sujet de plainte avez-vous contre la République et contre nous, que vous fassiez ainsi tous vos efforts pour nous détruire? Ne vous avons-nous pas fait naître? N'est-ce pas

par notre moyen que votre père épousa celle qui vous a mis au jour? Que trouvez-vous donc à reprendre dans ces lois que nous avons établies sur le mariage? Rien, sans doute, leur répondrais-je. Mais pour ce qui regarde la nourriture et l'éducation des enfants, et la manière dont vous avez été élevé, les lois que nous avons établies sur cela ne vous paraissent-elles pas justes, d'avoir ordonné à votre père de vous élever dans la musique et dans les exercices? Fort juste, dirais-je. Cela étant, puisque vous êtes né, et que vous avez été nourri et élevé par notre moyen, oseriez-vous soutenir que vous n'êtes pas notre nourrisson et notre sujet de même que votre père? et si vous l'êtes, pensez-vous avoir même droit que nous, de sorte qu'il vous soit permis de faire retomber sur nous tout ce que nous tâcherions de vous

faire souffrir? ou ce droit, que vous ne pourriez avoir contre un père ou contre un maître, de lui rendre le mal pour le mal, injure pour injure, penseriez-vous l'avoir contre votre patrie et contre les lois, de manière que si nous tâchions de vous perdre, vous tâchassiez de nous prévenir, et de perdre les lois et votre patrie? Appelleriez-vous cette action une action juste, vous qui êtes véritablement attaché à la vertu? Ignorez-vous que la patrie est plus considérable, qu'elle est digne de plus de respect et de plus de vénération devant les dieux et devant les hommes, que père et mère et tous les parents ensemble? qu'il faut honorer sa patrie, lui céder et la ménager plus qu'un père lorsqu'elle est en colère? qu'il faut ou la ramener par vos conseils, ou obéir à ses commandements, et souffrir sans murmurer

tout ce qu'elle vous ordonnera? Si elle veut que vous soyez battu, ou que vous soyez chargé de chaînes; si elle veut que vous alliez à la guerre, pour y verser tout votre sang, il faut le faire sans balancer, cela est juste, on ne doit pas secouer le joug, il ne faut ni reculer, ni quitter son poste; mais, et à l'armée et dans les prisons, et partout, il faut obéir aux ordres de votre patrie, ou la conseiller comme il est raisonnable; car si c'est une impiété de faire violence à son père ou à sa mère, c'en est une beaucoup plus grande de forcer sa patrie. Que répondrons-nous à cela, Criton? reconnaîtrons-nous la vérité de ce que disent les lois?

Criton. Le moyen de s'en empêcher?

Socrate. Voyez donc, Socrate, continueraient-elles peut-être, si nous

avons raison de dire que ce que vous entreprenez contre nous est injuste ? Nous vous avons fait naître, nous vous avons nourri, nous vous avons élevé ; enfin, nous vous avons fait, comme aux autres citoyens, tout le bien dont nous avons été capables. Cependant, nous ne laissons pas de publier qu'il est permis à chaque particulier, après qu'il aura bien examiné les lois et les coutumes de la république, s'il n'y trouve pas son compte, de se retirer où il lui plaira, avec tout son bien ; et s'il y a quelqu'un de vous qui, ne pouvant s'accoutumer à nos manières, veuille aller s'habituer ailleurs, il n'y en a pas une qui s'y oppose, il peut aller s'établir où bon lui semblera. Mais aussi, si quelqu'un demeure, après avoir bien considéré de quelle manière nous exerçons la justice, et quelle police nous faisons observer dans la Ré-

publique, dès-là, nous disons qu'il s'est obligé en effet de faire tout ce que nous lui commanderons, et s'il désobéit, nous soutenons qu'il est injuste en trois manières : en ce qu'il n'obéit pas à celles qui l'ont fait naître, en ce qu'il foule aux pieds celles qui l'ont élevé, en ce qu'après s'être obligé de nous obéir, il viole sa foi, et ne se donne pas même la peine de nous remontrer, s'il arrive que nous fassions quelque chose d'injuste ; et quoique nous ne fassions simplement que proposer les choses, sans user d'aucune violence pour nous faire obéir, et que nous lui donnions même le choix, ou d'obéir, ou de nous ramener par ses conseils ou par ses remontrances, il ne fait ni l'un ni l'autre ; et vous-même, Socrate, nous soutenons que vous serez coupable de tous ces crimes, si vous exécutez ce que

vous avez entrepris, et beaucoup plus coupable que tout autre particulier qui commettrait la même injustice. Si je leur en demandais la raison, elles me fermeraient sans doute la bouche, en me disant que je me suis soumis plus que tout autre à toutes ces conditions, et nous avons, me diraient-elles, de grandes marques que nous et la République vous avons toujours plu ; car vous ne vous seriez pas tenu dans cette ville plus que tous les autres Athéniens, si cette ville ne vous avait été plus agréable que toutes les autres. Il n'y a jamais eu de spectacle qui vous ait pu faire sortir de la ville, qu'une seule fois que vous allâtes à l'Isthme pour voir les Jeux [1] ; vous n'avez jamais été ailleurs qu'à des expéditions

1 C'étaient des jeux qu'on célébrait tous les trois ans dans l'isthme de Corinthe, en l'honneur de Neptune, depuis que Thésée les avait renouvelés.

militaires, et jamais vous n'avez entrepris aucun voyage, comme c'est la coutume de tous les hommes. Vous n'avez jamais eu la curiosité de voir d'autres villes, ni de connaître d'autres lois ; vous vous êtes toujours contenté de nous et de notre République ; vous avez toujours fait un choix particulier de nous, et vous avez toujours témoigné que vous vous soumettiez de tout votre cœur à vivre selon nos maximes. De plus, vous avez eu des enfants dans cette ville, témoignage assuré qu'elle vous a plu. Enfin, dans cette même affaire, vous pouviez être condamné à un exil, si vous l'eussiez voulu, et faire alors, du consentement de la République, ce que vous tâchez de faire aujourd'hui sans sa permission ; mais vous fîtes le fier, comme n'étant point fâché quand même il vous faudrait mourir, et vous préférâ-

tes, ce sont vos propres termes, la mort à l'exil. Maintenant, vous n'avez aucun respect pour ces belles paroles, vous ne vous souciez plus des lois, puisque vous les voulez renverser; vous faites ce que ferait le plus vil esclave, en tâchant de vous sauver, contre les conditions du traité que vous avez signé, par lequel vous vous êtes obligé de vivre selon nos règles; car, répondez-nous donc, disons-nous la vérité, lorsque nous soutenons que vous avez consenti à ce traité, et que vous vous êtes soumis, non de parole, mais en effet, à toutes ces conditions? Que dirions-nous à cela, Criton, et que pourrions-nous faire que de l'avouer?

Criton. Le moyen de s'en empêcher, Socrate?

Socrate. Que faites-vous donc, continueraient-elles, que violer ce

traité, et toutes ces conditions? Ce traité que l'on ne vous a fait recevoir ni par force, ni par surprise, ni sans vous donner le temps d'y penser; mais dans le cours de soixante-dix années, pendant lesquelles il vous était permis de vous retirer, si vous n'étiez pas satisfait de nous, et si les conditions que nous vous proposions ne vous paraissaient pas justes. Vous n'avez choisi ni Lacédémone ni Crète, quoique tous les jours vous vantiez fort leurs lois, ni pas une de toutes les autres villes de Grèce et des pays étrangers; vous êtes même beaucoup moins sorti d'Athènes que les boiteux, les aveugles, et tous les estropiés, ce qui est une preuve invincible qu'elle vous a plu d'une manière toute particulière, et nous aussi, par conséquent; car une ville pourrait-elle plaire sans lois? Aujourd'hui, vous

ne voulez plus tenir le traité ; mais si vous nous en croyez, Socrate, vous le tiendrez, et vous ne vous exposerez pas à la risée de vos citoyens, en sortant d'ici de cette manière ; car voyez un peu, je vous prie, quel bien il vous en reviendra, et à vous et à vos amis, si vous persistez dans ce beau dessein : vos amis seront infailliblement exposés au danger, ou d'être privés de leur patrie, ou de perdre leur bien ; et pour vous, si vous vous retirez dans quelque ville voisine, à Thèbes ou à Mégare, comme elles sont fort bien policées, vous y serez comme un ennemi ; tous ceux qui auront de l'amour pour leur république vous regarderont comme le corrupteur des lois. D'ailleurs vous les confirmerez tous dans la bonne opinion qu'ils ont de vos juges, et vous leur ferez approuver le jugement qu'ils

ont rendu contre vous ; car tout corrupteur des lois passera toujours facilement pour corrupteur de la jeunesse et du peuple. Éviterez-vous donc ces villes bien policées, et ces assemblées d'hommes justes? mais en cet état, vous siéra-t-il bien de vivre? ou aurez-vous le front de les approcher, et de vous entretenir avec eux? Mais que leur diriez-vous, Socrate? leur prêcheriez-vous, comme vous faites ici, que la vertu, la justice, les lois et les ordonnances, doivent être en vénération aux hommes? Ne trouvez-vous pas que cela paraîtrait ridicule? vous le devez trouver. Mais vous sortirez promptement de ces villes bien policées, et vous irez en Thessalie [1], chez les amis de Criton ; il y a là moins

1 La Thessalie était un pays où régnaient la licence et la débauche : aussi Xénophon remarque que ce fut là que Critias se perdit.

d'ordre et plus de licence, et l'on y prendra sans doute un singulier plaisir à vous entendre raconter dans quel équipage vous serez sorti de cette prison, vêtu de quelques haillons, ou couvert d'une peau, ou enfin, déguisé de quelque autre manière, comme ont accoutumé de faire tous les fugitifs. Tout le monde dira de vous : C'est un vieillard qui, n'ayant plus guère de temps à vivre, a eu pourtant une si forte passion pour la vie, qu'il n'a pas fait difficulté de fouler aux pieds les lois les plus saintes, pour se la conserver. Voilà ce que l'on dira, lors même que vous ne fâcherez personne; mais au moindre sujet de plainte que vous donnerez, vous entendrez mille autres choses honteuses et indignes de vous; vous passerez votre vie en vous insinuant avec mille bassesses auprès de tous les hommes l'un après l'autre,

et en vous soumettant à tous également; car que pourrez-vous faire? Serez-vous en Thessalie en de perpétuels festins, comme si la bonne chère vous avait attiré en Thessalie? Mais où seront donc allés tous ces beaux discours sur la justice et sur la vertu? Vous voulez aussi, peut-être, vous conserver pour vos enfants, afin de les nourrir et de les élever? Quoi! sera-ce en Thessalie où vous les élèverez? et n'avez-vous d'autre bien à leur faire que de les rendre étrangers? ou ne voulez-vous point les emmener, et croyez-vous que pendant que vous serez en vie, ils seront mieux élevés ici, quoique vous ne soyez pas auprès d'eux, parceque vos amis en auront soin? Mais ce soin que vos amis en prendront pendant votre absence, pourquoi ne le prendront-ils pas après votre mort? Vous devez

être persuadé que ceux qui se disent vos amis leur rendront toujours tous les services dont ils seront capables.

Enfin, Socrate, rendez-vous à nos raisons ; suivez les conseils de celles qui vous ont nourri, et ne faites point tant d'état de vos enfants, de votre vie, et de quelque chose que ce puisse être, que de la justice ; afin que quand vous serez arrivé devant le tribunal de Pluton, vous ayez de quoi vous défendre devant vos juges ; car, ne vous y trompez pas, si vous faites ce que vous avez résolu, vous ne rendrez votre cause, ni celle d'aucun des vôtres, ni meilleure, ni plus juste, ni plus sainte, ni ici pendant votre vie, ni là-bas après votre mort. Mais si vous mourez courageusement, vous mourrez par l'injustice, non des lois, mais des hommes ; au lieu que si vous sortez d'ici en repoussant si honteuse-

ment l'injustice de vos ennemis, en violant ainsi votre foi et notre traité, et en faisant du mal à tant d'innocents, à vous, à nous, à vos amis, à votre patrie, nous serons toujours vos ennemis tant que vous vivrez ; et quand vous serez mort, nos sœurs, les lois qui sont dans les enfers, ne vous recevront pas, sans doute, avec beaucoup de témoignages de joie, sachant que vous avez fait tous vos efforts pour nous perdre. Ne suivez donc pas les conseils de Criton plutôt que les nôtres.

Il me semble, mon cher Criton, que j'entends tout ce que je viens de dire, comme les Corybantes croient entendre les cornets et les flûtes ; et le son de toutes ces paroles résonne si fort à mes oreilles, qu'il m'empêche d'entendre tout ce que l'on me dit d'ailleurs. Voilà les sentiments où je

veux être ; tout ce que vous me diriez pour m'en détourner serait inutile. Si vous croyez pourtant y pouvoir réussir, je ne vous empêche pas de parler.

Criton. Je n'ai rien à dire, Socrate.

Socrate. Demeurez donc en repos, et passons courageusement par-là, puisque c'est par-là que Dieu nous conduit et qu'il nous appelle.

FIN DU CRITON.

